U d'/of OTTAWA
39003002515343

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posies02bour

ŒUVRES

DE

Paul Bourget

POÉSIES

1876-1882

Edel. — Les Aveux.

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

ŒUVRES

DE

Paul Bourget

ŒUVRES

DE

Paul Bourget

POÉSIES

1876-1882

Edel. — Les Aveux.

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2199
.A17
1885
v.2

EDEL

JOURNAL D'UN ARTISTE

PREMIÈRE PARTIE

I

1

Un, deux, trois. Oui ! c'est bien trois heures... Dans la nuit,
Qu'il est plaintif, ce cri de l'heure qui s'enfuit !
J'ai, pour mieux l'écouter mourir, posé ma plume,
Et voici qu'à ce son fatidique une brume
De rêves douloureux m'enveloppe, et j'entends
Passer sur moi le souffle effroyable du temps.

2

Les jours succéderont aux jours, et les années
S'effeuilleront ainsi que des roses fanées,
Avant que je n'étreigne entre ces faibles bras
Les seuls trésors que j'aie adorés ici-bas :

La gloire et le génie. Et pourtant, comme j'aime
Ces Lettres dont j'ai fait ma volupté suprême!
Comme je sens vibrer tout mon cœur dans les mots!
Ce qu'ils m'ont prodigué de plaisirs et de maux,
Ce que j'ai consumé de nuits passionnées
A guetter une phrase au vol, et de journées!
Oui! même quand Avril riait dans un ciel clair,
Même quand un parfum de fleurs flottait dans l'air,
Suave et délicat comme un souffle de femme,
Je m'enfermais, domptant mes yeux, domptant mon âme,
Ivre de mon travail et prêt à me tuer
Pour vaincre enfin les mots rebelles, et créer.
Créer! sentir les mots palpiter sur la page,
Les entendre frémir d'amour, pleurer de rage,
Et moi-même avec eux vibrer, souffrir, crier...
Être en eux comme Dieu dans le monde : — créer!

3

Et si je me trompais? Si cette flamme intime,
Cette ardeur, ce cuisant appétit du sublime,
Ces agenouillements de mon être exalté
Aux pieds de la mystique idole : la Beauté;
Si tout cela n'était que chimère et folie,
Et si de cette tête amaigrie et pâlie
Rien ne devait sortir qui vécût pour toujours?
Si vous m'aviez menti, magnifiques amours?...

Lorsque ce doute amer me prend sur mon génie,
Non ! je ne souffrirais pas plus dans l'agonie.
Je saisis mes papiers inertes ; lentement,
Mot par mot, je relis le grand, le cher roman
Sur lequel j'ai passé tant de nuits. Il me semble
Que tout est froid, mauvais, faux, banal, et je trembie
D'avoir, en m'engouffrant dans le travail, flétri
Mon cœur, que le hasard peut-être aurait fleuri.
N'eût-il pas mieux valu les brûler dans les fêtes,
Ces nuits dont j'ai passé les heures inquiètes,
O ma lampe ! à ta morne et chétive clarté ?
N'eût-il pas mieux valu, comme Faust, enchanté
Par les yeux d'une femme ignorante, mais belle,
Mais aimante, oublier l'art menteur auprès d'elle,
Et, le soir, manier ses cheveux parfumés,
Au lieu de vous, papiers stupides, qui n'aimez
Ni ne sentez, maudits spectres, ombre d'une ombre?
Puis, vieux, ayant connu des passions sans nombre,
Au lieu de regarder, ayant vécu, j'aurais,
Avec ce goût amer de la vie au palais,
Écrit sans art quelque œuvre incorrecte, âpre, intense,
Telle quelle disant toute mon existence.

4

Quelle angoisse ! Que faire ? Et songer que je peux
Le manquer, ce divin objet de tous mes vœux,

L'unique amour de ma jeunesse : le Chef-d'Œuvre?
Ah ! n'était ce désir caché, tenace pieuvre,
Qui, goutte à goutte, boit mon sang et me défend
De vivre simple et bon comme un petit enfant,
Quelle sécurité dans ma chère retraite !
Ce serait comme un havre au fort de la tempête
Que ce coin retiré de la ville, où je suis
A me tordre dans les désespoirs de mes nuits.
Ce ne sont que tapis, meubles connus, tentures.
Trois eaux-fortes, d'après d'anciennes peintures
Des maitres primitifs, évoquent à mes yeux
Le souvenir des frais couvents silencieux.
La nuit d'hiver a mis sa profonde accalmie
Autour de mon travail, et la lumière amie
De mon feu me sourit silencieusement.
J'écoute haleter le grand Paris dormant,
Et je vois à travers ma fenêtre fermée
Toute la fourmillante et taciturne armée
Des étoiles marcher dans l'espace éternel.
Mais la paix de la nuit magnétique et du ciel
Ne me guérissent pas du regret qui m'accable,
Lorsque, levant les yeux, je vois là sur ma table,
— Cruelle raillerie à mon ambition, —
Les bustes de Balzac et de Napoléon.

II

I

Las de languir dans ma solitude inféconde,
Ces jours derniers, je suis retourné dans le monde;
Et dans une maison où je dînais hier,
J'étais, à table, assis près d'une enfant à l'air
Si naturellement tendre, aimable, fidèle,
Et gai, que je me pris à causer avec elle
Comme avec un ami connu depuis longtemps.
Brune et mince, elle n'a pas encore vingt ans.
Je ne sais quoi d'un peu timide, de sauvage,
Et de naïf aussi, donne à son frais visage
Le charme exquis de ces gazelles aux grands yeux
Qu'on voit franchir d'un bond svelte et silencieux
Les verts gazons que courbe à peine leur pied leste.
Elle est Danoise, et porte un petit nom céleste,
Doux comme le frisson des ailes d'Ariel,
Rare comme une fleur dans les neiges : Edel.

2

Devant nous, au milieu de la nappe, des branches
De lilas blancs tremblaient parmi des roses blanches.
Le cristal et l'argent flamboyaient. Le trésor
Des beaux raisins aux grains rosés, des poires d'or,
Dans le Saxe ancien dressaient des pyramides.
Les murs, développant leurs tentures splendides,
Semblaient nous entourer de silence et de paix.
Le bruit des pas mourait sur les tapis épais.
Les femmes souriaient du tranquille sourire
Qu'elles ont dans le monde, — et qui ne veut rien dire.
Mais on se prend à croire à l'âme, quand le front
Est si pur, le regard si clair ou si profond.

3

Edel me connaissait de nom, et nous parlâmes
De l'art. Elle en pensait ce qu'en pensent les femmes.
Comment imaginer l'épouvantable effort
De l'homme qui s'éveille à l'heure où chacun dort,
Et, s'asseyant devant son papier blanc, saccage
Tout son cerveau pour en arracher une page?
Quand une heureuse enfant s'attendrit sur des vers,
Comment connaitrait-elle — et pourquoi donc? — l'envers

De la trame soyeuse et fine qui la charme :
L'analyse qui fait qu'on doute d'une larme,
L'âcre réflexion empoisonnant l'amour,
L'impossibilité de vivre au jour le jour,
Les maux de nerfs, les grands dégoûts, l'ennui suprême,
Et pour couronnement le doute sur soi-même ?

4

Tel je songeais, tandis que j'écoutais Edel,
Qui ne sait rien de rien de l'univers réel,
Me parler de moi-même et de mon premier livre.
Je l'écoutais, pensant à ceux que j'ai vus vivre
D'entre les plus fameux écrivains de ce temps.
Toujours la vieille fable et les bâtons flottants!...
Pour elle, un romancier, un poète, c'est l'être
Vague que Raphaël accoude à la fenêtre
D'un merveilleux palais ouvert sur des jardins,
Que Lamartine évoque au bord des lacs lointains,
Et que l'altier Byron suspend sur des abimes;
L'ange mélancolique aux appétits sublimes,
Mais qui n'a rien de vrai, d'humain ni de vivant.
Et moi, soudain, devant cette candide enfant,
J'oubliai que j'étais dans le monde, où l'on cause
Pour ne pas se livrer tout entier; et, sans pose,
Je me mis à sentir tout haut, et je lui dis
Comment j'avais dans l'Art rêvé le paradis,

Aux jours d'illusions; comment, heure par heure,
J'avais vu flamboyer l'enfer réel où pleure
Toute la légion des lutteurs enragés.
Je lui montrai les grands poètes engagés
Dans les dettes, comme un vaisseau parmi les sables,
Frénétiques, hantés par les désirs coupables,
Talonnés par ce rude et morne chevaucheur,
Le spleen, s'exaspérant à raffiner leur cœur,
Cherchant un idéal nouveau, trouvant l'étrange,
Imaginant ainsi qu'on dort, ainsi qu'on mange,
Sans cesse sur le bord du vice, ou, pis encor,
De la folie, ayant soif du luxe et de l'or,
Contraints, pour abdiquer leur fatale pensée,
De se précipiter dans l'orgie insensée,
— Ou plaisir, ou travail, — et toujours anxieux.
Et cette jeune fille avait dans ses beaux yeux,
A chacune de mes singulières paroles,
Un tel étonnement ; — elles étaient si folles,
Ces phrases, au milieu de ce diner mondain,
Que j'en ai ri, comme un enfant, tout ce matin.

5

Après dîner, on prit le café dans la serre.
Ce fut délicieux. Sur le dôme de verre
La lune alanguissait sa bleuâtre clarté
Féerique, et l'on eût dit un palais enchanté.

Un jet d'eau sanglotait dans le jardin tranquille,
Et de tout le fracas monstrueux de la ville
Il ne montait qu'un bruit faible, de quoi sentir
Plus mollement la paix du soir s'appesantir
Sur la petite serre, où les fragiles palmes
Des arbres étrangers tremblaient dans les airs calmes.
Quelques hommes fumaient ; un jugeur pérorait ;
Et la porte-fenêtre entr'ouverte encadrait
Le groupe gracieux des femmes demeurées
Au salon. On voyait les étoffes moirées
Chatoyer sous les feux des lampes. Par moment,
Un rire aigu montait, coquet, perlé, charmant.
Elles riaient, causaient et s'éventaient ; les unes,
Blondes avec des yeux bleus et fiers ; d'autres, brunes,
Des regards noirs dans des visages amaigris.
Comme j'aurais voulu déchiffrer ces esprits,
Quitte à n'y rien trouver que misère et sottise !

6

Edel, que je cherchais des yeux, s'était assise,
Avec une de ses compagnes, dans un coin
Plus sombre du salon. Je la voyais de loin
Dans sa robe ajustée et blanche, qui, muette,
Écoutait parler l'autre en inclinant la tête ;
Et je songeais : Beaux yeux d'Edel, sombres et doux,
Et frais comme la nuit, pour qui donc êtes-vous ?

Pour qui sur ces yeux bruns ces paupières baissées?
Pour qui ce front déjà noyé par les pensées?
Pour qui ces fins cheveux bouclés? Pour qui ces doigts,
Minces et relevés à peine, et cette voix,
Inexprimablement exotique et chantante ?
Quels bras entoureront ce beau corps qui me tente,
Cette taille flexible et longue, et sur quel cœur
S'abandonnera-t-elle à l'ardente langueur?
Qu'importe! Jouissons de tout comme d'un rêve.
La vie est un artiste insensé qui n'achève
Aucun exquis, aucun magnifique tableau,
Sans lacérer la toile avec un vil couteau.
Qui sait quelle union ridicule ou barbare
Pour cette enfant de dix-huit ans elle prépare ?
Peut-être ce doux lys du Nord en mourra-t-il...
Mais ma pensée aura conservé ce profil
Si délicat, ce mince et gracieux ovale ;
Et, voulant modeler une tête idéale,
Plus tard, j'évoquerai cette ancienne Edel,
Avec ses yeux trop grands d'archange de missel,
Sérieuse, le front penché, frêle et jolie
Dans la naïveté de sa mélancolie.
Pieusement je la copierai trait pour trait,
— Et j'en aurai tiré tout ce qu'elle valait. —

III

I

Comme une voix chantante, un sourire discret,
Des boucles de cheveux si légers qu'on dirait
De la soie, un profil perdu dans l'ombre vague,
Deux clairs yeux noirs brillants comme un chaton de bague,
Bouleversent un cœur qui n'a pas vingt-six ans!
Le mois dernier, c'étaient des travaux écrasants,
Si frénétiquement entamés que ma tête
En craquait, comme un mât craque dans la tempête;
Et voici que pour une enfant, vue un seul jour,
La chimère d'un grand, d'un impossible amour
S'élève sous mes yeux fatigués qu'elle obsède.
Je veux lutter, penser, travailler, et je cède

Au fantôme indécis, aimant, surnaturel,
Qui me redit son nom délicieux : Edel.
Et l'apparition de la jeune étrangère
Me suit dans les quartiers populaciers où j'erre,
Comme un fou, pour dompter mon rêve, sans pouvoir
Reconquérir la paix qui m'échappe, et vouloir !

2

Oui ! les populaciers, ceux où l'âpre besogne,
Comme un marteau de fer infatigable, cogne,
Jour et nuit, sur la bête humaine et la meurtrit.
Il me semble qu'en y voiturant mon esprit,
En coudoyant la foule écrasée, asservie,
Mon désir renaîtra de tordre cette vie
Pour lui faire suer ce qu'elle a de beauté ;
Que je me reprendrai pour la vaste cité
D'un goût puissant dont tout mon être se remplisse.
Mais, non ! mon rêve prend cette horreur pour complice.
Ce soir encor, j'allais. A tous les horizons,
Ce n'était qu'un amas suintant de maisons
Noires, et que, de place en place, une fenêtre
Éclairée et cachant quelque drame peut-être,
Œil sinistre, trouait d'une tache de sang.
Partout des omnibus filaient, éclaboussant
La foule, tressautant sur les pavés, énormes,
Crottés, puants, pareils à des monstres difformes,

Avec leur cargaison d'hommes ayant un cœur
Qu'ils emportaient vers la joie ou vers la douleur.
Leurs lanternes crevaient une épaisseur de brume
Impalpable, et couleur de suie et de bitume.
La foule remuait, passait, grouillait, criait ;
Et le gaz, palpitante haleine, flamboyait ;
Et j'enviais ces gens qui couraient dans la boue.
Eux, du moins, une fièvre intense les secoue !
Vils ou nobles, qu'importe ? ils vivent ardemment,
Ils n'ont pas, comme moi, pour un songe qui ment,
Un vain fantôme, l'Art, abdiqué la nature ;
Ils la sentent en eux qui veut, qui sourd, qui dure ;
Qui que ce soit, quelqu'un les aime, ils sont heureux...
Je donnerais tout mon talent pour être un d'eux.

3

Ah ! maudite soit l'heure où mon âme, saisie
Par une monstrueuse et vaine frénésie,
A convoité la gloire ! et maudit cet orgueil
Qui, deux ans, m'a tenu cloué dans un cercueil
D'où j'entendais marcher, là-haut, frémir et vivre,
La foule de tous ceux que le soleil enivre !
Et, tragique, je suis sorti de ce trou noir,
Et j'arrive, Lazare épouvantable à voir,
Pâle encor de l'effroi du ver subi dans l'ombre,
Sentant la fosse, ayant, durant des nuits sans nombre

Et sans lune, écouté du fond de mon tombeau
Les heures qui filtraient comme des gouttes d'eau.
Non ! J'étais fou ! Mon cœur n'est pas mort, puisqu'il bouge,
Et si je m'entaillais la veine, c'est le rouge
D'un sang jeune, d'un sang brûlant, qui jaillirait
Vers ce grand ciel qui sait, cependant, le secret
De la vie, et qui fait, resplendissant ou morne,
Peser sur nos douleurs son silence sans borne.

IV

I

Hier au soir, première au Théâtre-Français.
Par un pressentiment singulier, je pensais
Y retrouver Edel, que je n'ai rencontrée
Rien que deux fois, depuis la première soirée.
Dès huit heures, j'étais debout à mon fauteuil.
Ah ! quelle impatience affreuse ! De quel œil
Je fouillais cette salle, encor mal éclairée !
Comme le battement d'une porte, l'entrée
D'une femme élégante et jeune, remuait
Tout mon sang consumé dans mon cœur inquiet !

2

Et je vis arriver, l'une après l'autre, celles
Qui, dans ce grand Paris, passent pour les plus belles.
Les diamants changeants illuminaient de feux
Le blond pâle et le noir lustré de leurs cheveux,
Et l'or serrait leurs bras gantés, et des rangées
De perles ruisselaient sur leurs gorges, plongées
Dans un nid moelleux de blonde et de satin.
Ces femmes s'accoudaient avec un air hautain
Sur le rouge velours de la loge, et, distraites,
Ayant toute la salle au bout de leurs lorgnettes,
Elles causaient avec des hommes en frac noir,
Qui, tour à tour, venaient derrière elles s'asseoir.
A l'orchestre, les gens de lettres, une armée
Des princes de la presse et de la renommée,
Siégaient, montrés au doigt par les tout jeunes gens ;
Leurs yeux luisaient, aigus, subtils, intelligents,
Et leur expression de fatigue profonde
Contrastait avec l'air comblé des gens du monde.
Tous ils avaient souffert, lutté, durant quinze ans,
Tous connu la misère et ses jeûnes cuisants,
Tous douté, tous trempé leur talent dans les larmes,
Comme on trempe dans l'eau l'acier des bonnes armes ;

Et les plus acclamés, les plus durs, les plus forts,
Maintenant qu'ils tenaient leur rêve corps à corps,
Sachant le peu que vaut la gloire parisienne,
Estimaient que ce prix ne payait pas leur peine.

3

Edel parut. Autour de moi s'évanouit
Cette salle banale, et son peuple, et son bruit,
Et son lustre, et les feux dont la rampe s'étoile.
Les trois coups de marteau retentirent. La toile
Découvrit le décor. Mais je n'entendis pas
Le grondement des voix des acteurs, ni leur pas,
Qui résonne si fort dans le vaste silence
Que fait la foule autour de l'acte qui commence.
Le drame déchaîna ses vers, — forts ou charmants?
Je n'en sais rien. — Parmi les applaudissements,
Immobile, muet, comme un dormeur qui songe,
Que m'importait le tendre ou sublime mensonge
Des héros, quand j'avais tout le cœur exalté
Par l'apparition d'une réalité
Belle à m'agenouiller devant, — toute ma vie?
Ma passion était par le hasard servie
Mieux que n'eût fait la ruse ou le calcul subtil :
Sans bouger, je voyais l'adorable profil
D'Edel se détacher en pâleur sur l'obscure
Et rouge profondeur de l'épaisse tenture.

Sa robe blanche était celle du premier soir.
Parfois, elle avançait la tête pour mieux voir,
Tout en clignant les yeux, et comme, familière,
Elle se retournait pour montrer à sa mère,
Par un geste d'enfant naïf et gracieux,
Une larme, ses yeux rencontrèrent mes yeux.
Ce ne fut qu'un éclair. Mais je vis son corsage
Trembler, un flot de sang inonder son visage,
Ses paupières avoir un soudain battement...
Ah! comme j'aurais dû mourir dans ce moment!

V

I

SECOUANT sur mon front leurs larges ailes sombres
Où les étoiles d'or brillent d'un feu glacé,
Les heures de la nuit ont évoqué les ombres
Des amours endormis dans le lointain passé.

Ils ont dressé la tête, et leurs paupières mortes
M'ont découvert leurs yeux, qui remplissaient jadis
Mon cœur d'illusions si douces et si fortes
Que ce cœur de jeune homme était un paradis.

Je reconnus mes plus enfantines amantes,
Celles que j'adorais lorsque j'avais douze ans,

Et que le souvenir de ces têtes charmantes
Enchantait mon sommeil de rêves innocents.

Avec elles, venait la dédaigneuse armée
De celles qu'à seize ans je convoitais tout bas,
Sphinx aux fronts durs, vers qui ma jeunesse affamée
Poussait d'obscurs sanglots qu'elles n'entendaient pas.

Et celles-là surtout qui furent mes maîtresses,
Qui m'ont donné ce nom mystérieux d'amant,
Celles qui m'ont vendu de coupables ivresses,
Et les rares qui m'ont aimé sincèrement.

Toutes m'apparaissaient, et même les meilleures
Fixaient sur moi des yeux implacablement froids;
Elles me rappelaient nos anciennes heures,
Et répétaient les mots que j'ai dits autrefois.

Elles disaient : « Pourquoi cette extase nouvelle ? »
Elles disaient : « Et nous aussi, tu nous aimais,
Et tu rêvais de nous comme tu rêves d'elle,
Et te voici de nous séparé pour jamais!

« Puisque tu l'oublieras comme tu nous oublies,
Puisque toute âme est faible et s'évertue en vain
A trouver l'infini dans ses mélancolies,
Pourquoi t'aventurer sur un nouveau chemin ?

« Va ! si l'enivrement du songe est ineffable,
Pense à l'amer réveil, lorsque tu sentiras
Ta passion manquer sous toi, comme le sable
Qu'un marcheur du désert sent crouler sous ses pas. »

2

O fantômes des temps d'autrefois, fleurs fanées
Dont chaque blanc pétale était un frais désir,
Douloureuse moisson des premières années,
Roses mortes sitôt que j'ai cru les saisir,

Lys de la frémissante aurore de ma vie,
Déjà tombés dans les ténèbres de la mort,
Vos parfums ont laissé mon âme inassouvie
Et j'ai soif du parfum nouveau du lys du Nord!

Je ne veux pas savoir que j'ai vécu pour d'autres,
Ni que le vent d'oubli doit chasser quelque jour
Ses pétales fanés, comme il chasse les vôtres,
Sous les bosquets déserts du jardin de l'Amour.

J'aime, et je n'ai jamais aimé. J'aime et j'espère.
C'est l'aube en moi d'un jour indiciblement pur ;
Et le beau lys du Nord tremble dans la lumière
Du chaste, du divin, du radieux azur.

VI

I

Plus de travail. L'Amour est un haschisch trop fort,
Mais si délicieux pour l'âme qu'il endort!
L'autre jour, en prenant ma plume pour écrire
Je ne sais quel billet, je me suis mis à rire:
Mon encre avait gelé dans l'encrier fermé.
— Hier, concert; demain, dîner, bal costumé,
Promenades au bois, théâtre, — je me jette,
Comme toujours, à corps perdu, de fête en fête.
Partout où je peux voir Edel, fût-ce un instant,
Court comme le désir, j'y suis, le cœur battant!
Nous ne nous parlions pas d'amour; mais dans un geste,
Que nuance un regard d'une grâce céleste,

Dans l'hésitation d'un sourire, elle met
Je ne sais quel aveu délicat et muet
Plus troublant qu'un baiser, et mon amour s'avive
Par cette intelligence innocente et furtive,
Comme un feu qu'éteindrait un rude coup de vent
S'embrase sous le souffle adouci d'un enfant.

2

Mais l'analyse, pâle et funèbre veilleuse,
Éclaire malgré tout ma tête curieuse.
Je vois ce que je suis pour Edel, et pourquoi
Elle se laisse aller craintivement vers moi.
Elle n'entend jamais que ces phrases connues,
Banale expression de choses convenues
Que même les plus forts endossent pour le soir
Sans y songer, comme ils passent leur habit noir.
Et moi, j'ose inventer, en causant devant elle;
A ses beaux yeux d'enfant naïve je révèle
Tout un monde d'ardents efforts, de sentiments
Étranges, qu'elle n'a vus que dans les romans.
De là son trouble. Et puis, comme sa vie est faite!
Elle n'a plus son père; et sa mère, coquette,
Encor jeune, et mondaine à s'en damner, n'a rien
Qui satisfasse un cœur tendre comme le sien.
Ce n'est pas moi qu'elle aime en moi, c'est sa chimère.
Aussi libre qu'on l'est dans le Nord, étrangère,

Ne sachant rien du *Cant* français, elle se plaît
Au charme raffiné de ce roman discret
Que rêve toute fille aimante de son âge.
Et moi, qui sais cela, bizarre personnage
Qui veux goûter l'excès même dans la douceur,
Je me dis : « C'est un jeu ! » — puis j'y mets tout mon cœur.

VII

Quoique Danoise, Edel est catholique. Hier
Elle me demandait, tout en dansant, d'un air
Effarouché, timide et fin : « A quelle église
Allez-vous, le dimanche ? » — Et comme ma surprise
Lui faisait dire, avec un rire : « Oh ! les Français !... »
— « Et vous-même ? » repris-je. Elle fit : « Moi, je vais
A l'office de la Madeleine... » Et troublée
De cette confidence, au hasard envolée,
Elle ne me dit rien de plus. Mais, dès demain,
C'est dimanche et je veux être sur son chemin,
Et, si je peux, parler seul à seule avec elle.
O l'imprudente enfant ! Son innocence est telle
Qu'elle se compromet, pour moi, sans y penser.
A qui la faute ? A moi. Mais comment renoncer

A cet inespéré roman, qui me console
De tant de jours passés dans la poursuite folle
D'un Idéal menteur que je n'étreignais pas ?
Et ma raison a beau me murmurer tout bas :
« Tu n'es pas assez riche, assez noble, pour faire
Que, renonçant à ses ambitions, sa mère
Te la donne jamais ; et toi-même, crois-tu
Qu'ayant chéri ton art de ce culte éperdu,
Tu borneras ton rêve à l'amour d'une femme ?
Non ! travaille. Ton œuvre est là. Dompte ton âme.
Sois un homme, reprends à terre l'ébauchoir ! »
Je ferme malgré moi les yeux pour la revoir ;
Et le seul souvenir de son regard sauvage,
De son profil un peu maigre de jeune page,
De sa voix clairement timbrée et de ses yeux,
Me fait fermer mon livre ; et, tremblant, soucieux,
Je me laisse porter par mes pieds où j'espère
Revoir cette attirante et suave étrangère.

VIII

I

L'ÉTRANGE église! — Et moi, le négateur pieux
Qui, si je n'étais pas rebelle à tous les dieux,
Choisirais, pour prier mon Christ, des cathédrales
Effrayantes, avec de vieux morts sous leurs dalles,
Construites dans l'attente et l'angoisse des temps
Où l'ange embouchera les clairons éclatants,
Et ressuscitera pour la joie ou la peine
Toute poussière ayant vécu de vie humaine,
Comme mon scepticisme attristé comprend peu
Ce mélange bâtard du monde et du vrai Dieu!
Que ce faux temple grec, Parthénon de rencontre,
Que cette salle claire et propre où l'on se montre,
— Comme on se montre au Bois, — et surtout que ces gens
Calmes, qui vont prier comme ils mettent des gants,

Choquent l'amour du vrai dont ma pensée est pleine !
Tu méritais une autre église, ô Madeleine,
Morne voluptueuse au cœur épouvanté,
Toi dont le nom de sainte et d'amante est resté
Le symbole divin de l'âme inassouvie
Qui sent en plein bonheur le néant de la vie!

2

L'Artiste en moi songeait et raillait... Mais l'amant?
L'amant souffrait... Mes yeux scrutaient violemment
Ce fouillis de chapeaux gracieux, de voilettes
Découvrant à demi des figures coquettes,
De têtes s'inclinant, de tailles se pliant;
Et je marchais d'autel en autel, épiant
Celle dont j'implorais la présence suave.
Et l'orgue sur mon front retentissait, plus grave
Parfois, plus désolé qu'un *Requiem*, parfois
Tremblé, mélancolique et pur comme la voix
D'une femme qui berce un jeune fils et chante.
Il me semblait, tant la musique était touchante,
Qu'elle mêlait à mon désir son large appel,
Et qu'elle s'envolait vers l'oublieuse Edel.

3

Les voix graves priaient : « Viens à lui, car il t'aime! »
Les douces soupiraient : « Il t'aime, viens à lui... »

Puis elles murmuraient : « L'aimes-tu pas toi-même ? »
Les célestes répondaient : « Oui ! »
Et, profonds comme un cœur de jeune homme où se creuse
Un impossible amour, c'étaient de longs accents
Qui reprenaient : « Voici venir ton amoureuse,
Émue et palpitante ; et ses yeux innocents
Riront dans la fumée errante et vaporeuse
Du balsamique encens. »

4

Je m'étais mis dans l'ombre et tout près de la porte.
Ah ! pour chaque nouvel arrivant, quelle forte
Et triste émotion !... Je disais : « La voici ! »
Puis, ce n'était pas elle. Et j'attendis ainsi
Deux heures, mais de ces heures qui sont un monde,
Où, minute à minute, et seconde à seconde,
Notre impuissant désir tâte le pouls au temps.
Et je désespérais, lorsqu'un des deux battants
De la porte s'étant ouvert, la désirée,
L'unique, la divine Edel fit son entrée.
Derrière elle, pincée et rêche, à petits pas,
Venait sa gouvernante. Edel ne me vit pas ;
Et moi, je la suivais rien qu'à sa taille frêle.
Je la vis s'en aller de chapelle en chapelle ;
Elle choisit sa chaise, enfin, s'agenouilla.
Une clochette au son argentin réveilla

Quelque antique dévote assoupie à sa place.
La messe commença, dite presque à voix basse
Par un vieux prêtre pâle et dont la main tremblait;
Et l'orgue se taisait ; et cette voix semblait
Monter, comme un soupir, dans la petite église.
Oui ! tu peux soupirer, vieux prêtre, il agonise,
Le Sauveur évoqué par toi sur cet autel,
Ce Dieu des anciens jours que prie encore Edel ;
Et je peux soupirer plus ardemment moi-même,
Moi qui doute du Dieu de la femme que j'aime,
Et ne viendrai jamais près d'elle, cœur à cœur,
Au pied du même autel implorer le bonheur.
O symbole sanglant d'une sublime Idée,
Grande croix, depuis tant de siècles regardée
Par les yeux enflammés des femmes, oh ! pourquoi,
Pourquoi ne puis-je plus ressentir devant toi
Cette extase qui fait, à la lueur des cierges,
S'incliner les beaux fronts naïfs des jeunes vierges?
Puis-je redevenir ce que je ne suis plus,
Pourtant ? Puis-je oublier les livres que j'ai lus ?
Non ! j'ai tort de gémir ; c'est une duperie
D'envier cette enfant qui s'agenouille et prie.
Je doute comme j'aime, et c'est la même loi
Qui fait croître le lys et la ciguë en moi.
Je suis un homme né sur le tard d'une race,
Et mon âme, à la fois exaspérée et lasse,
Sur qui tous les aïeux pèsent étrangement,
Mêle le scepticisme à l'attendrissement.

L'immense obscurité de l'univers m'accable
Et j'éprouve, à sentir la vie inexplicable,
Une amère pitié, qui me fait mieux chérir
Les êtres délicats et beaux qui vont mourir !

5

Comme je me perdais dans ces noires pensées,
L'office s'achevait. Sur les têtes baissées,
La phrase sainte : « *Ite, Missa est* » résonna.
La porte alors s'ouvrit toute grande et donna
Accès à la clameur bruyante de la rue
Qui monta, dans un grand flot de lumière crue.
Puis il se fit un bruit de chaises. Vaguement
Des robes y mêlaient leur doux frissonnement.
La foule se pressait. En toilette de ville
Des femmes s'arrêtaient sous le grand péristyle,
Et là je me trouvai debout sur le chemin
D'Edel, qui me tendit, familière, la main,
Et, comme j'hésitais : « N'ayez pas peur, — dit-elle, —
Ma gouvernante m'est attachée et fidèle ;
Je l'ai depuis l'enfance, et tout ce que je veux
Elle le fait. »
Le vent agitait ses cheveux
Qu'elle écartait avec sa main fine et gantée.
Devant nous s'étendait, large et tout agitée,
La rue où le Paris du matin se pressait.
A l'autre bout, la place immense où se dressait

L'obélisque, entre deux fontaines dont l'eau claire
Ruisselait sous un ciel inondé de lumière.
Je regardais ce ciel tour à tour et les pieds
D'Edel qui descendait les vastes escaliers.
Comme elle me plaisait dans son étourderie!
Fin nuage encadrant sa figure chérie,
Son voile en tulle blanc s'enroulait à son cou.
Elle dit : « Je voudrais vous revoir, n'importe où,
Un peu longtemps; j'ai tant de choses dans la tête...
Mais c'est si mal! Je suis tourmentée, inquiète...
Qu'allez-vous donc penser de moi? » Les yeux levés,
Elle frappait de son ombrelle les pavés,
En robe sombre, avec cette pâleur rosée
Que l'air frais du matin lui donnait : « Au Musée,
Dans le salon carré, — lui dis-je, — après-demain...
Vers une heure... » Elle fit un geste de la main,
Rougissante, et partit. Debout, contre la grille,
Moi, je suivais des yeux son pas de jeune fille.
Elle marchait légère et droite, mais, au coin
De la place, elle osa se retourner. De loin
Elle me vit debout, muet, perdu d'extase.
Elle eut un de ces airs confus qu'aucune phrase
Ne saurait rendre. Et quel sourire! Et quel regard!
— Puis elle disparut au coin du boulevard.

IX

I

Certes! l'antique Louvre a, dans ses salles hautes,
Depuis quatre cents ans abrité bien des hôtes
Jeunes et fous, avec de tels amours au cœur
Que cet excès de leurs désirs leur faisait peur.
Il a prêté, ce beau palais où chacun passe,
Le bois de ses parquets luisants comme une glace
A bien des promeneurs, et ses blancs escaliers
Ont senti tressaillir leurs marches sous les pieds
Impatients, fringants et délicats des reines.
Ces voûtes d'or ont vu bien des têtes humaines,
Qui ne secoueront plus leurs cheveux blonds ou noirs,
Lever là-haut des yeux incendiés d'espoirs.

Mais jamais reine n'eut de pâleur plus royale,
Oui! plus royalement vaporeuse, idéale,
Et jamais de regards plus sévèrement doux,
Que ma suave Edel venant au rendez-vous;
Et jamais raffiné du temps de Louis treize
Ne s'est senti plus fou d'orgueil, plus ivre d'aise
Que moi, lorsque accoudé devant un Raphaël
Je reconnus le pas adorable d'Edel,
Avec sa gouvernante. Et la toilette exquise :
Des nœuds rouges perdus sur une robe grise,
Un chapeau fait d'un seul oiseau, sur ses cheveux,
Un oiseau vert, moiré de reflets bruns et bleus...
Sa ceinture serrait sa taille longue et fine;
Et dans son fier sourire une pudeur divine...

2

Moi, je la regardais, les yeux comme enivrés.
Elle dit : « Je veux voir ceux que vous préférez
Entre tous ces tableaux. » Et nous nous arrêtâmes
Devant les Primitifs, qui n'ont peint que des âmes.
Des vierges souriaient, dans de longs voiles blancs,
Aux anges dont les mains tenaient des lys tremblants.
Des lions bruns, roulant des yeux ronds et terribles,
S'agenouillaient devant des saints lisant des Bibles
Sur des gazons plantés d'arbres surnaturels;
Et des créneaux lointains, sur l'azur fin des ciels,

Tout au fond, révélaient quelque âpre place forte,
Tandis qu'au premier plan, penchant leur tête morte,
Des Christs aux pieds trop grands se tordaient sur leurs croix.
Et devant un tableau de cloître, à demi-voix,
Edel dit : « C'est pourtant la seule paix profonde
Ouverte à ceux qu'un vrai chagrin chasse du monde. »
Je répondis : « Ouverte à ceux qu'on n'aime pas,
Sans doute... » Et je repris, mais, cette fois, plus bas :
« Comme le monde est doux et que la vie est belle
A ceux qui sont aimés ! » — « Laissons cela, — fit-elle ; —
Conduisez-moi, je veux revoir les Titiens. »

3

Nous vîmes l'Homme au gant, puis tous les Vénitiens,
Les Noces de Cana, surtout. — Dans une salle
De marbre, retentit la fête colossale.
Les riches venaisons fument dans l'argent fin ;
De grands esclaves noirs versent à flots le vin :
Ils sont debout, penchant le col droit des aiguières,
Tenant à bras-le-corps des amphores entières,
Crépus et regardés par des lévriers blancs.
Et ce ne sont, devant les cristaux aveuglants,
Que dames aux cheveux mêlés de pierreries,
Jeunes seigneurs drapés dans des robes fleuries
De fleurs d'or clair, brochant le satin jaune ou vert.
Quatre musiciens attaquent en concert

La viole où frémit la molle sérénade.
Immense, par delà l'immense colonnade,
La profondeur du ciel italien étend
Le dais immaculé de son satin flottant.
Je lui dis : « Que ne suis-je un d'eux, vous, l'une d'elles ? »
Elle tourna vers moi ses humides prunelles,
Tout son cœur éclata dans ses yeux enflammés.
Elle sourit : « Laissons cela, si vous m'aimez... »
Fit-elle. Et, rougissant de ces mots si peu sages,
Elle dit : « Je voudrais voir de beaux paysages. »

4

Je la menai devant les maîtres hollandais.
Je me penchais près d'elle, et je la regardais
Regarder les prés verts peuplés de vaches rousses,
Les petites maisons, au toit garni de mousses,
Qui se mirent au creux d'un ruisseau traversé
Par des filles de Flandre, au corset bien lacé ;
Les lourds feuillages noirs des sapins, où se pose
Un vol d'oiseaux, sur un ciel du soir, vert et rose;
Les étangs isolés, moirés, mystérieux
Et beaux de la beauté troublante des beaux yeux;
Contre les durs rochers la mer qui s'échevèle;
Sur les coteaux la tour des grands moulins, dont l'aile
Pendante a l'air d'attendre et d'implorer le vent.
Edel allait de toile en toile : ici rêvant,

Là souriant, toujours suave, et si jolie !
Et moi, comme j'étais pris de mélancolie,
Je lui dis : « Vous voyez ces bois, ces champs, ces mers,
Ces jours silencieux, voilés, ces matins clairs,
Ces couchers de soleil ensanglantés et tristes...
Jadis ils ont ému le cœur des grands artistes;
Et de cette beauté ressentie, et du cœur
Magnifique et noyé par elle de langueur,
Rien ne reste qu'un peu de couleur enfumée,
Sur une toile obscure, entre mille enfermée.
Tant de songes, d'efforts sublimes, et pourquoi ? »
Edel se retourna, curieuse, vers moi :
« Vous n'aimez plus votre art, » — fit-elle ! — « Non, » lui dis-je.
Elle insistait : « Pourquoi ce dégoût qui m'afflige ?... »
— « Laissons cela, » — repris-je en souriant. — « Mais non... »
Et moi, je répliquai, frémissant : « A quoi bon
Lutter tout seul, quand tout vous redit : « Désespère ! »
Et puis, je n'ai que vous pour rêve et pour chimère. »
Je m'arrêtai devant sa mortelle pâleur.
Elle fit : « Je voudrais n'être que votre sœur. »
— « Non ! » lui dis-je. Et voici qu'elle redevint rose :
« Si je pouvais parler, — prit-elle ; — mais je n'ose... »
Nous nous tûmes tous deux, sentant que l'heure était
Unique et solennelle ; et mon cœur palpitait
Comme celui d'un homme en prison, lorsque passe
Le geôlier qui lui porte ou sa mort ou sa grâce.

5

Songeuse, elle me dit : « C'est que vous changerez... »
Et je lui répondis : « Je vous serai fidèle. »
Ses longs cils bruns voilaient ses grands yeux éclairés
D'une flamme surnaturelle.

Qu'ils me touchaient, ces mots prononcés presque bas !
Et je l'interrogeai : « Mais, si je suis fidèle ?... »
Elle me regarda : « Moi, je n'oublierai pas,
Si vous n'oubliez pas, » fit-elle.

Comme elle rougissait et comme elle tremblait !
Elle dit : « Je ne puis en dire davantage. »
Et, détournant sa tête émue, elle semblait
Un frémissant oiseau sauvage.

6

Nous nous sommes quittés seulement dans la cour.
J'étais fou, je sentais mon cœur ivre d'amour ;
J'aurais voulu m'asseoir devant la mer immense
Et crier vers le ciel, dans le vaste silence
Des hommes tout autour de mon bonheur sans nom !
Mais Paris me hurlait par ses mille voix : « Non ! »
Et je me réveillai dans le jour délétère
De la rue où battait, comme dans une artère

Le sang malade, un flot d'hommes durs et fiévreux.
Le pâle ciel d'hiver développait sur eux
Son froid manteau doublé de brouillard et de pluie.
Étonné de sentir ma douce extase enfuie,
Je m'assis dans le coin isolé d'un café ;
Je regardais, dans l'air épais et surchauffé,
Se pencher sur leur verre, où blanchissait l'absinthe,
Des hommes de trente ans, qui, la prunelle éteinte,
Déjà chauves, fumaient en lisant un journal.
Le bruit des voix montait. Un peuple trivial
De boursiers fatigués, de mornes journalistes,
Et de tout jeunes gens déjà lassés et tristes,
Se pressait sous les feux du gaz qui se mêlait
Lugubrement au jour blême qui s'en allait.
Je m'accoudai longtemps au marbre de la table,
Près de pleurer, noyé d'un chagrin ineffable.
Car c'était, ce café douloureux, au sortir
Du palais où mon cœur venait de tant sentir,
Le symbole, visible à moi seul, de la vie
Qui me prendrait le jour où mon âme, ravie
Dans un bleu paradis d'amour surnaturel,
Retomberait à plat sur le monde réel.

X

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme;
Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour. »
Pourquoi devant ce ciel que le couchant enflamme
Me suis-je souvenu de ces deux vers d'amour?

Si celle dont je rêve était ma fiancée,
Comme je lui dirais ces vers que j'aime tant,
Comme elle en comprendrait la sublime pensée,
La langueur pénétrante et le charme attristant!

« Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme. »
— Ton âme! mot si vague, et cependant si doux,
Si pur, lorsqu'il est dit par des lèvres de femme
A l'amant qui se meurt de tendresse, à genoux!

S'il existait un mot plus pur, plus doux, plus tendre,
C'est celui-là qu'à l'heure où le soleil s'endort,
Des lèvres que je sais mon cœur voudrait entendre,
Lorsque tout l'horizon se vêt d'opale et d'or.

« Appelle-moi ton âme... » Il est suave et triste,
Ce cri d'amour : « ton âme ! » Et sais-je seulement
Si l'âme est immortelle et si cette âme existe ?...
Pourtant je ne dirai jamais que ce cri ment.

Oui ! quand je serais sûr que le mot d'outre-tombe
N'est rien que le néant et l'oubli d'ici-bas,
Toujours je te dirais, lorsque le soleil tombe :
« Appelle-moi ton âme, » et ne mentirais pas.

« Ton âme ! » quelque chose en toi de si céleste
Qu'aucun terrestre ennui ne le saurait flétrir;
Quelque chose à jamais fidèle et qui me reste :
— Le serment qu'un sincère amour ne peut mourir.

Tout ce que j'ai senti dans mes beaux jours d'enfance
Lorsque l'orgue enchantait mon cœur simple et pieux,
Toute l'ancienne extase et toute l'innocence
Revivent dans ces mots profonds comme les cieux.

« Appelle-moi ton âme ! » Hélas ! quand donc pourrai-je,
Te tenant embrassée et les yeux dans tes yeux,

Comme un magicien prononce un sortilège,
Te répéter ces mots qui font qu'on aime mieux ?

Que ce soit donc bientôt, — et sur une colline,
Le soir, pour qu'en sentant s'en aller à leur tour
Ces instants enchantés d'émotion divine,
Je te dise tout bas : « Car la vie est un jour. »

C'est qu'il faut, pour goûter amèrement la vie,
Sentir qu'elle s'écoule et ne reviendra plus :
Alors il naît en nous une âpre et sourde envie
D'être heureux pour les jours que nous avons perdus.

L'amant est plus ému, plus tendre la maîtresse ;
Un alanguissement semble tomber des cieux ;
Et la beauté du soir mêlée à leur ivresse
Fait couler lentement des larmes de leurs yeux.

XI

C'ÉTAIT au bal. Edel était morne et muette.
Je lui dis : « Vous souffrez ? » et mon âme inquiète
Déjà s'imaginait qu'elle ne m'aimait plus.
Elle leva ses yeux frémissants et confus.
Elle dit : « Non ! mais c'est une triste nouvelle... »
— « Votre mère sait tout ! » — m'écriai-je. « Ah ! » fit-elle,
Et me lançant un fier regard, profond et noir :
« Croyez-vous qu'il y ait rien de mal à savoir ? »
Et comme elle me vit blessé de sa parole,
Elle dit d'une voix bien tendre : « Je suis folle
De vous causer un peu de chagrin, quand je dois
Dans huit jours vous quitter, sans doute, pour six mois,
Plus peut-être ! Voilà ce que je n'osais dire. »
Et pâle, mais forçant sa bouche à me sourire :

« Ne me regardez pas ainsi, je vais pleurer,
— Ajouta-t-elle. — Nous pouvons nous rencontrer,
Demain matin, au bord du lac, sur les dix heures. »
— Le souvenir de nos extases les meilleures,
A ces mots, me revint; et, presque évanoui,
Comme fou, je baissai la tête, et je dis : « Oui. »

XII

Plus tard, quand, exilé loin de vous, chère aimée,
J'évoquerai les jours passés, pour vous revoir,
Et que je frapperai la pierre inanimée
Du souvenir pour en faire jaillir l'espoir,

Ce n'est pas dans un bal, toute en blanc et parée,
Encor que vous m'ayez été bien bonne ainsi,
Que vous m'apparaitrez ; — car, dans chaque soirée,
Vingt autres vous parlaient, et pour moi quel souci !

Je n'évoquerai pas non plus les causeries
Parmi les marbres grecs et les tableaux anciens,
Encor que ç'aient été des minutes chéries ;
L'art était là, mêlant ses beaux rêves aux miens.

Non ! mais je reverrai les froides solitudes
Du grand bois, au matin navrant de nos adieux,
Les feuillages tombés parmi les mousses rudes
Et le ciel aussi plein de larmes que nos yeux.

Car l'horizon s'était voilé d'un blanc nuage ;
Quelque chose de morne à la fois et de doux
Enveloppait le lac, et tout le paysage
D'arbres et d'eaux semblait s'être attristé pour nous.

Vous voulûtes aller sur ce lac sombre ; assise
A l'arrière du frêle et délicat bateau,
Vous émiettiez du pain sur votre robe grise
Pour les deux cygnes noirs qu'on voit errer sur l'eau.

Qu'il était lent, le bruit des rames !... L'eau tranquille,
Profonde et froide ainsi qu'un sentiment passé,
Dormait, et le bateau glissait le long de l'île,
D'un rythme égal et sûr longuement balancé.

Et lorsque, descendus à terre, nous marchâmes
Près des rares gazons qu'avait brûlés l'hiver,
Un même ardent regret étreignit nos deux âmes :
La mort errait, éparse, autour de nous dans l'air ;

La mort du radieux été de l'autre année
Dont les feuilles tachaient le sol dur, et la mort

Du froid soleil, gris comme une feuille fanée,
Et qui semblait devoir tomber au vent du nord;

Et plus que tout, la mort de ces rêves intimes
Qui fleurissaient en nous comme des rosiers blancs.
Oh! l'âpre émotion qu'alors nous ressentimes!
Nos moindres mots étaient émus, brisés, troublants.

Je vous dis : « Je me fie à vous, car je vous aime.
Mais j'ai si peur!... » Et vous me dites : « Peur de quoi? »
— « Que sais-je? De ne pas vous retrouver la même... »
Lentement vos yeux bruns se tournèrent vers moi;

Vous eûtes un étrange, un triste, un fier sourire.
Je répétai : « L'absence et le temps me font peur.»
Et vous eûtes un mot aux lèvres, sans le dire,
Qui résonna pourtant jusqu'au fond de mon cœur.

Car vos yeux le disaient, ce mot, ces yeux timides,
Qui cachaient à la fois et montraient leur secret;
Votre front rougissant aussi, ce front sans rides,
Que le mince réseau des veines azurait.

Vous n'avez pas les yeux d'une fille inconstante,
Et moi j'ai trop pensé pour n'être pas constant.
Si pénible que soit la longueur de l'attente,
Vous attendrez celui dont le cœur vous attend.

Adieu donc, et soyez heureuse! Moi, qui reste,
Et qui voudrais partir, — comme un aigle en prison
Contemple éperdument l'immensité céleste,
Je passerai mes jours à fixer l'horizon,

L'horizon, sombre ou clair, qui me cache où vous êtes,
L'horizon que le rêve en vain veut traverser;
Et, comme de tout temps ont fait tous les poètes,
J'envierai les oiseaux que je verrai passer.

XIII

1

Elle est partie, hier au soir. Est-ce possible?
Partie, évanouie, effacée, invisible,
Comme morte, pour moi, — puisqu'elle vit ailleurs
Et qu'elle ne peut plus sentir les mêmes fleurs.
L'absence est le plus grand des maux, dit un poète;
Et moi, je sens mon cœur si las, que je répète
Ce vers naïf, depuis hier, comme un refrain
Triste et fou, qui caresse et berce mon chagrin.

2

Et puis, quelle ironie, et, dans ce soir suprême,
Quel cadre à ce profil d'ange amaigri que j'aime
Que cette gare immense où les malles roulaient,
Où la foule grouillait, où les porteurs hélaient,
Où, dans des murs trempés comme ceux des citernes,
Retentissait ce pouls fiévreux des temps modernes:

La rage de marcher, d'aller, de trépigner!
Je songeais : « Cet adieu peut-être est le dernier... »
Impatient, nerveux, lisant sur les affiches,
Sans les comprendre, les adresses d'hôtels riches
Et les jours de départ des lointains paquebots,
Lorsque je rencontrais ces noms toujours si beaux :
Naples, Venise, Alger, oh! comme à la pensée
Que j'y pourrais mener ma jeune fiancée
Je convoitais l'intense azur des autres cieux,
Où le bonheur est lent, l'amour silencieux,
Où le soleil puissant et radieux convie
Les hommes à rêver sans surcharger leur vie ;
Et que je maudissais cruellement le sort
De m'avoir fait grandir dans les brouillards du Nord!

3

Edel parut, dans son costume de voyage,
Et la pâleur des morts sur son divin visage.
Ses grands yeux noirs étaient brûlants de passion.
Elle me vit. Ce fut toute une expression
Si triste dans ces yeux, pleins de larmes contraintes!
Elle y mit tout : l'adieu le plus tendre, ses plaintes
De ne pouvoir plus, comme au Louvre, comme au Bois,
Me parler seule à seul, une dernière fois;
Car je les saluai de loin, elle et sa mère.
Et la clémente enfant laissa, faveur dernière,

Tout en passant, tomber une rose à mes pieds.
— Les pétales étaient à demi repliés,
Rosés, tièdes encor de sa suave haleine,
Et d'une expression de douceur presque humaine.

4

Comme le cœur s'acharne à disputer au temps
Le fragile trésor des suprêmes instants!
Pour la revoir, j'entrai sur la voie après elle.
C'était sinistre : au loin, la ligne parallèle
Des rails minces courait vers l'horizon tout noir ;
De rares voyageurs causaient sur le trottoir ;
La machine déjà palpitait, haletante,
Comme un cheval lassé d'une trop longue attente;
Aigus, âpres, stridents, tragiques, par moments,
Du fond de l'horizon montaient des sifflements.

5

Le train partit. Je vis Edel à la fenêtre
Pencher sa tête blanche et mince, et disparaître.
Et la lourde rumeur du train s'évanouit
Lugubre, dans la grande épaisseur de la nuit.

SECONDE PARTIE

I

I

J'ai donc fini mon livre ! O chère fiancée,
Quel magnifique orgueil me prend, à la pensée
Que je pourrai vous dire, à l'heure du retour :
« Suave Edel, j'ai fait ce livre par amour. »
Ma plume n'en aura pas écrit une lettre
Que mon rêve n'ait vu vos beaux yeux apparaître,
Qui me disaient : « Sois-nous fidèle, adore-nous. »
Et ces yeux bruns étaient encourageants et doux
Comme les feux amis des nocturnes étoiles
Lorsqu'un vent désiré gonfle toutes les voiles,
Et que le vaisseau fend les flots silencieux.
J'ai passé dix longs mois à regarder vos yeux...

Mais quel ardent travail ! La page sur la page
Retombait sans lasser mon patient courage.
Ah ! je n'ai pas le temps d'attendre ! Non ! je veux,
Comme le grand Byron, me réveiller fameux,
Et j'ai faim du génie et j'ai soif de la gloire.
Car la gloire, c'est vous, Edel !... Comment y croire ?
Est-ce possible — non ! c'est un rêve trop beau, —
Que je m'échappe enfin de cet obscur tombeau
Et qu'un jour je vous aie, à moi seul, tout entière ?
Je voudrais que ce fût au bord d'une rivière
Et que partout l'on vît des bois et des prés verts,
Et de hauts peupliers et l'eau bleue à travers,
Et puis, rien que le ciel, impénétrable, immense...
Je voudrais que tout fût solitude, silence,
Évanouissement des choses et douceur.
— Ah ! je voudrais borner le monde à votre cœur !

2

Et sais-je seulement s'il vous plaira, ce livre
Singulier, frénétique, intense, où j'ai fait vivre
Des modernes pareils à moi, des Parisiens
Ayant des nerfs troublés et fous comme les miens ?
Et n'aurez-vous pas peur en la trouvant si triste,
Cette œuvre où l'amoureux n'a pas changé l'artiste ?
J'ai dit ce que je vois, comme je vois. C'est tout.
Mais que j'ai travaillé ! Tous les matins, debout

A deux heures; jusqu'à dix heures, sur ma tâche
Je me penchais, sans un quart d'heure de relâche,
Et je recommençais toute l'après-midi.
Ma chambre était comme un sanctuaire interdit
A tout être vivant; — et, lorsque ma pensée
S'affaissait, comme tombe une bête lassée,
Je n'avais pour causer que votre cher portrait,
Silencieux témoin de mon chagrin secret.
Il souriait de son sourire un peu sauvage,
Et je me remettais, bravement, à l'ouvrage.

3

Et puis, vous vous taisez! Un mot, de mois en mois,
Mais à peine un « *forget me not* » où je revois
Tout ce qui fut, — et qui n'est plus; puis le silence,
Et l'atroce douleur du doute recommence.
Est-il donc si pénible à de petites mains,
Tout en se promenant et le long des chemins,
De cueillir une fleur des champs et de la mettre,
Avant de s'endormir, le soir, dans une lettre?
Présent consolateur, délicat souvenir
Pour l'absent qui se plaint et ne voit rien venir,
Et qui, questionnant comme un fou sa mémoire,
A ses bonheurs lointains n'ose plus même croire.

II

DEMAIN soir, je saurai si ce beau rêve ment;
Car cinq amis viendront écouter mon roman,
Cinq dont je suis bien sûr, qui m'aiment et que j'aime.
— Ah! je les attendrai dans l'angoisse suprême.

III

1

A neuf heures du soir, ils étaient là. Le thé
Dans les tasses fumait, et la grande clarté
De la lampe, tombant d'aplomb sur ces cinq têtes,
Sculptait violemment leurs faces inquiètes.
Nous causions tous avant notre lecture, et moi,
Je les considérais avec l'ardent émoi
Du prévenu devant le tribunal.

2

— Un maître,
D'abord, Jean d'Altaï, rude jouteur, un reitre
Du feuilleton, pour qui la plume est un couteau,

Un aigle en cage usant son bec contre un barreau.
Quel fier profil empreint de la colère triste
Qu'éprouve après trente ans de lutte un grand artiste!
Rivarol n'était pas aussi spirituel
Que ce dandy, vêtu comme jadis Brummel.
Cet homme écrit comme il s'habille : il est bizarre,
Mais exquis; violent, mais fort; cherché, mais rare.
— Le poète Chambœuf, lui, n'a pas vingt-sept ans :
Un type étrange, un nez carré, de belles dents,
Un tas de cheveux noirs bouclés, des yeux de cuivre;
En art comme en morale, il n'a qu'une loi : Vivre,
Être intense! Il s'est fait jeter dans un cachot
Pour son premier recueil, un livre amer et chaud
Où tout le Paris bas, — voyou, fille, bohème, —
Parlait sa langue crue et poussée à l'extrême.
C'est le Caracalla du Louvre, trait pour trait;
Et cet oseur, qui fait de lui ce qu'il lui plait,
Énergique et taillé, pour la lutte, en athlète,
Serait clown ou tribun s'il n'était pas poète.
— Alfred Amy, c'était son voisin, souriait
Discrètement aux mots que d'Altaï criait.
C'est un poète aussi, mais un doux, un intime.
Quelque chose de ferme et de rêveur imprime
A son profil, un peu maigre, je ne sais quoi
Qui fait songer au fils exilé d'un grand roi;
La nuance de ses yeux bleus est tout étrange
Sur son teint brun, couleur de citron ou d'orange,
— Un teint bistré, brûlé, bronzé; — c'est le profil

De Bonaparte encor tout jeune, mais subtil,
Dégoûté par la vie et pourtant resté tendre.
— Le quatrième est beau comme un jeune Clitandre.
Celui-là n'écrit rien. Nous l'appelons Clergé
Pour son air doux; c'est un débauché mélangé
D'un enfant, un viveur amoureux du suave,
Un sceptique, traitant sa maîtresse en esclave,
Et cependant aussi doux et bon que coquet.
— Quant au cinquième, auprès des autres, il se tait,
Il est gauche, il a l'air d'avoir peur; — tout timide,
Il penche en rougissant son large front que ride
Déjà le dur sillon de l'éternel souci.
Il est jeune, il est pauvre, il est malade. Ici,
Il se sent au milieu de frères, il oublie
Sa défiante angoisse et sa mélancolie.
Mais, ailleurs, comme il souffre ! Il n'est guère exalté
Que par un mot, pour lui divin : « Modernité ! »
Les femmes de ce temps, leurs parfums, leurs voitures,
Leurs toilettes, lui sont autant d'âcres tortures.
Se sachant laid, ayant perdu toutes ses dents,
L'air d'un vieillard, quoiqu'il n'ait pas encor trente ans,
Ce malheureux Laurens sent trop bien que sa vie
Passera sans donner à son âme asservie
L'âpre possession de tout ce qu'il rêva.
Naïf et corrompu tout ensemble, il s'en va
A travers un Paris factice. — Les premières,
Saint-Augustin, le Bois, les courses printanières,
Les ventes à l'hôtel Drouot, le boulevard,

Il voit tout, il sait tout. Il est épris d'un art
Neuf et complexe et fait d'outrance et de névrose.
Quand on lui dit : « Écris toi-même, » il dit : « Je n'ose. »
La vie aura passé devant ces deux yeux-là,
Mais comme une duchesse, en un soir de gala,
Passe dans son coupé devant un café borgne,
Parée, étincelante, et sans voir qu'on la lorgne.

3

Tels quels, si je pouvais leur plaire, à ces esprits,
Rares et belles fleurs de l'étrange Paris ;
Si d'Altaï pouvait me trouver de la sève,
Chambœuf du mouvement, Alfred Amy du rêve,
Clergé de l'élégance, et Laurens — ce tenté
Qu'éclaire le désir — un peu de nouveauté,
Je croirais avoir fait, du moins, un livre intense.
Donc, je leur demandai tout à coup le silence.
Je pris mon manuscrit, et pâle, lentement,
Sourdement je me mis à lire mon roman.

4

Sans doute un médecin en rirait, c'est étrange,
Tout le temps que je lis, sans même que j'échange
Un regard avec ceux qui m'écoutent, je sens

S'ils me goûtent ou non. Car les talents puissants
Sont comme les oiseaux de proie, ils ont des ailes
Fortes, pour enlever là-haut les plus rebelles,
Des serres pour saisir, un bec pour déchirer;
Et si l'on peut entendre ou lire sans pleurer
Ces pages où j'ai mis toute ma force d'âme,
Je n'ai pas de talent et mon œuvre est infâme,
Hé bien, aucun des cinq ne bougeait ! Vainement
J'attendais, j'épiais ce qui jamais ne ment,
Cet éclair dans des yeux étonnés que soulève
La phrase en éclatant sur l'horizon du rêve;
Tous mes nerfs les sentaient indifférents et froids.
Mon geste se faisait plus vibrant, et ma voix
Plus mordante, mais rien ne brisait cette glace :
Mon souffle n'était pas le chaud simoun qui passe,
Et je n'emportais pas leur cœur épouvanté
Hors du pâle désert de la réalité.

5

Oui! cinq heures durant, je lus, phrase par phrase,
Ce livre où j'avais mis tout mon cœur,dans l'extase
De ces nuits qu'enflammait le désir insensé
D'un avenir plus doux encor que le passé.
Alors, désespéré, je le jetai par terre,
Ce manuscrit menteur, — et, pâle de colère,
Je m'écriai : « Je suis donc fou! — Dites-le-moi,
Dites-moi que mon livre est mauvais, et pourquoi! »

Tous se taisaient. Chambœuf prit enfin la parole :
« Ton œuvre — me dit-il — est manquée, elle est folle.
Tu fais passer le monde à travers un cerveau
Fumeux et travaillé comme le vin nouveau.
Tour à tour furieux, pâmé, tremblant, mièvre,
Ton style est d'un malade et ta phrase a la fièvre.
Tes rêves ne sont pas larges, francs, bien portants. »
— « Soit, — prit Jean d'Altaï, — mais c'est qu'il fait ses dents.
C'est une bonne fièvre, allez! plus il s'égare,
Plus il est violent, tourmenté, fou, bizarre,
Plus je l'aime; car tout vaut mieux que d'imiter.
Il a voulu créer à tout prix, inventer,
Ne pas trainer ses pieds sur les routes des autres;
Il a pu se tromper, mais il est bien des nôtres... »
Et chacun à son tour parla. L'un attaquait
L'intrigue invraisemblable; un autre critiquait
Mes héros, que j'ai faits, malgré moi, gigantesques
Comme les Jésus-Christ démesurés des fresques;
Et tous reconnaissaient en moi de la vigueur.
Un disait même, — hélas! quel compliment moqueur: —
« Ce roman en promet un autre de génie. »
Mais moi, je me sentais des sueurs d'agonie,
A répéter : « Malheur à moi, s'ils disent vrai!
Je suis perdu! Jamais je n'exécuterai
Un coup d'état vainqueur sur cette renommée
Dont j'ai besoin pourtant pour avoir mon aimée. »

IV

I

Deux grands événements : Edel est revenue.
Ses yeux pleins d'une ardeur souffrante et contenue,
Je les ai vus. J'ai vu son sourire hésitant,
Ce sauvage sourire ému que j'aime tant.
Et ce qui n'est pas elle est si loin, que j'oublie
Que mon livre a paru d'hier en librairie.
— Mardi, j'avais reçu deux lignes de sa main;
Elle arrivait, au Grand Hôtel, le lendemain.
Est-il rien d'enivrant parfois comme une lettre?
Je suis resté jusqu'au matin à ma fenêtre
A me dire : « Elle vient à moi dans cette nuit.
Elle vient. Cette lune attendrissante luit

Sur ma mélancolique et pure fiancée.
Une locomotive éperdument lancée
Me l'amène à travers l'Europe; je la vois :
Après une montagne, un fleuve, puis un bois;
Après la plaine obscure une ville endormie.
Elle regarde aussi l'espace, mon amie,
Elle rêve et se dit : — « A quoi donc rêve-t-il ? »
Et comme s'il était un mystérieux fil
Pour unir nos deux cœurs, sans doute, à l'heure même
Où je la sens venir dans la nuit, moi qui l'aime,
Une correspondance intime des désirs
Rend plus tendres et plus aimants ses souvenirs.

2

Tout le jour se passa dans l'attente enfiévrée
De cette heure, depuis tant de mois désirée.
Mais surtout quand je fus dans la cour de l'hôtel,
Perdu dans cette immense et moderne Babel
Qu'emplissait le fracas de dix langues bizarres,
Épiant les coupés qui revenaient des gares,
Assourdi par le grand fracas du boulevard,
Ébloui par les feux tremblants du gaz criard,
Je me sentis si seul, si noyé dans la foule,
Si pareil aux galets usés que la mer roule,
Si peu fait, moi, rêveur épris d'intimité,
Pour ce Paris bruyant, brutal et cahoté,

Que je me dis avec une douleur profonde :
« Et pourtant mon Edel vit là ; c'est notre monde ! »
J'aurais voulu le calme horizon d'un lac noir,
Une nuit claire, un ciel divin pour la revoir ;
L'encadrement autour de son pâle visage
De quelque frémissant et vaste paysage.
Mais non ! j'aime, et cela dans cet endroit banal,
Et tous mes souvenirs de bonheur idéal
Demeureront cloués à cette cour sans âme,
A ces grands murs salis par l'ignoble réclame,
A ces pavés foulés par un peuple, flétris
Par la boue, à ce coin vulgaire de Paris ;
Et je rongeai mon frein une heure toute entière :
Rien ne venait. Soudain, je vis à la portière
D'un landau qui roulait dans la cour de l'hôtel
Le profil droit et fier de la mère d'Edel.
Le landau s'arrêta. La vieille gouvernante
Sortit d'abord, la mère ensuite, puis, très lente,
Ayant je ne sais quoi de pâle et d'absorbé,
Elle, qui me chercha des yeux ; mais, dérobé
Dans l'ombre d'un pilier, moi, je fus assez sage
Pour ne pas me montrer déjà sur leur passage.
Ah ! je crois que jamais je ne l'aimerai tant.
Tout cela fut court comme un rêve d'un instant.
La porte de l'hôtel s'ouvrit. Elles allèrent.
Les deux chevaux de la voiture détalèrent
Vivement, et voici que je me retrouvai
Tout seul, comme un bouquet jeté, sur le pavé.

3

Deux jours après, j'étais au Bois, l'après-dinée,
Pour la première fois depuis la matinée
Délicieuse, intime et tendre des adieux.
Mais, cette fois, c'était le Paris fou, joyeux,
Qui se ruait, bruyait, paradait à la place
Où nous alanguissions notre âme aimante et lasse.
Entre l'Arc de Triomphe et le Lac, ce n'était
Qu'un grand fourmillement vivant qui remontait
Et descendait, et les équipages en foule
Se pressaient, se croisaient, remuaient, noire houle
Que le soleil criblait de son blanc poudroiement.
Et partout ce soleil flamboyait, allumant
Les vieux ors des blasons aux panneaux des portières,
Caressant les frissons des mobiles crinières,
Pailletant de ses feux les vitres des hôtels;
Un bon soleil, baignant de rayons paternels
Les enfants énervés qui jouaient dans le sable,
Avivant d'un éclat tendre, indéfinissable,
La peau fine et les yeux des femmes; un soleil
Joli, parisien, coquet et plein d'éveil,
Qui se jouait dans l'or des dernières feuillées,
Qui chatoyait sur les fourrures déployées,
Miroitait dans le cuivre et l'argent des harnais.
Et les jeunes chevaux s'ébrouaient dans l'air frais,

Ils trottaient, allongeant le pas, dressant la tête,
Crispant à tous les vents leur oreille inquiète,
Soufflant par les naseaux une rose vapeur.
Le bruit montait, terrible, énorme, à faire peur,
Pareil au beuglement d'une mer qui déferle.
Le ciel d'automne était couleur d'un gant gris-perlé.
Des cavaliers passaient. Des chevaux se cabraient,
De superbes cochers impassibles cambraient,
Guides et fouet en main, leur torse sur leur siège.
— Et moi, je murmurais tout bas : « La reverrai-je ? »
Depuis deux jours, j'avais vainement souhaité
Un rendez-vous par lettre, et vainement guetté.
Je songeais au vieux mot : « Rien ne se recommence, »
Et je marchais le long de l'avenue immense.
De frais coupés croisaient des fiacres affaissés,
Comme posés à faux sur leurs ressorts cassés.
Rien toujours. Et je vis des milliers de figures.
Dans un luxe insolent et brutal, des Impures,
Bouche saignante et teint maquillé, conduisant
Elles-mêmes, passaient, et leur regard luisant
S'aiguisait sous le kohl orangé des paupières.
Ces viveuses croisaient des bourgeoises altières.
Des jeunes gens passaient : l'un, mince, le teint frais,
Exquis ; cet autre, rouge et carré, genre Anglais ;
Un troisième, avec sa pâleur de gentilhomme ;
Des parvenus, de ceux que tout Paris renomme
Pour leur fortune énorme, et qui, blasés et vieux,
Ont à peine un éclat de désir dans les yeux.

4

Les arbres se noyaient dans les brumes rosées.
L'heure avançait, et moi, vers les Champs-Élysées
Je remontais, navré de mon espoir trompé.
Tout à coup, dans le coin d'un rapide coupé,
Je vis Edel assise à côté de sa mère.
Sa tête, dans le cadre étroit de la portière,
S'enlevait sur un fond de satin bleu foncé.
Elle aussi m'aperçut. Comme par le passé,
La surprise empourpra sa joue un peu pâlie.
Puis elle disparut dans la mélancolie
Du vaste ciel du soir, teinté de violet
Par places, et de vert, sur qui se profilait
L'Arc de Triomphe, obscur, colossal, immobile,
Au milieu du tumulte enragé de la ville.
— Cela, c'était hier. Et je reçois ce soir
Une petite lettre, au chiffre argent et noir,
D'elle!... Sa main tremblait en écrivant l'adresse.
Deux lignes, et — pudeur qui me plait et me blesse
A la fois — pas un mot qui me parle d'amour.
Rien. Pas même son nom. L'heure, le lieu, le jour...
C'est tout : « Après-demain, palais de l'Industrie,
« Dix heures. » — Ah! si c'est une coquetterie,
Comme c'est mal, enfant cruelle! Mais comment
Vous en vouloir, si c'est un effarouchement?

V

I

Quel lieu de rendez-vous, et la bizarre chose
Que ce palais, où chaque automne l'on expose
Tout ce qui peut servir au luxe! Un jour filtré
Tamisait à travers l'énorme toit vitré
Une de ces clartés d'automne, blondes, fines,
Sur un millier d'objets groupés dans des vitrines;
Et c'est ce paradis de l'art industriel
Qu'avait choisi ma si capricieuse Edel.
Je la vis; elle avait une robe vert sombre,
Son ombrelle jetait sur son teint mat une ombre
Tendre et couleur de rose, et son col — un col blanc —
Faisait à sa pâleur un cadre étincelant

Et lui venait jusqu'aux épaules. Ce visage
Que cette collerette isolait du corsage,
Faisait rêver à quelque adolescent romain.
Je l'abordai. Mais rien qu'à lui serrer la main,
— Cette petite main frémissante et glacée, —
Rien qu'à voir son regard chargé d'une pensée
Étrangère au bonheur de nous revoir après
Tant de jours, je sentis que des combats secrets
Bouleversaient cette âme inquiète et surprise.
Ce n'était plus l'Edel du Louvre ou de l'église,
Pâle, se défendant contre moi, mais à moi!
Elle m'aimait avec épouvante. Pourquoi?

2

Nous nous taisions. « J'ai lu votre roman, » dit-elle.
Je me sentis saisi d'une terreur mortelle,
Et je lui demandai, timide: « L'aimez-vous?... »
Mais, dans l'arrière-fond de ces beaux yeux si doux
D'ordinaire, il flottait une dure pensée.
Elle rougit, ainsi qu'une femme offensée;
Puis, franchement: « Pourquoi vous plaire à ces portraits
D'êtres vils, travaillés par des vices secrets?
Votre livre a pesé sur moi comme une angoisse. »
Puis, timide et d'un ton plus tendre: « Je vous froisse? »
« Non! » repris-je. Elle dit encor: « Tout est si noir
Dans ces pages, mais d'où vous vient ce désespoir? »

Je répondis : « Ah ! si vous connaissiez ma vie ! »
Cette phrase imprudente et folle fut suivie
D'un silence impossible à rompre et bien cruel.
Nous marchions, et mes yeux ne quittaient plus Edel.
Un sourire forcé palpitait sur sa bouche.
Va ! je te comprenais trop bien, âme farouche !
Tu ne m'avais aimé que dans un jour trompeur,
Sans rien voir du passé qui m'avait fait mon cœur,
Et l'apparition soudaine de ce gouffre
De fautes, de travail et de doute où je souffre,
T'étonnait, t'attirait, t'effrayait à la fois,
Comme un cri de détresse entendu dans un bois.

3

Et je vis le danger, et je voulus reprendre
L'ancienne causerie, aimable, gaie et tendre ;
Et je lui dis : « Si vous saviez, depuis six mois,
Combien j'ai souhaité cette heure-ci de fois !
Mais vous ne m'aimez pas autant que je vous aime. »
Son sourire trembla sur ses lèvres, le même
Dont le charme m'avait hanté toutes les nuits.
« Ah ! — reprit-elle, — si j'en étais sûre !... » Puis,
Rougissante, elle dit : « C'est si mal... » Et, cruelle :
« Vous ne me comprenez qu'à moitié, » reprit-elle.
Je lui dis : « On vous a commandé d'oublier ? »
— « Non ! Mais j'ai tant changé depuis l'hiver dernier ! »

Fit-elle. « J'adorais votre Musset. Sans doute
Je l'aime encore. Mais comme cela me coûte
A cause de sa fin !... » — Plus hardi, j'aurais dû
Saisir, comme un noyé fait un bâton tendu,
Ce mot qu'elle jetait pour me sonder peut-être.
Oui ! j'aurais dû parler et me faire connaitre
Tout entier, lui montrer mon âme mise à nu.
Mais, voilà ! j'avais peur de cet être ingénu
Et naïf, qui devant ma science du vice
Se cabrait, comme si j'eusse été le complice
Des monstres que j'avais peints amoureusement.
Et d'ailleurs, que répondre ? Et puis, en nous aimant,
Tout en sentant quel grand amour était le nôtre,
Nous ne nous l'étions pas avoué l'un à l'autre.
Toujours nous nous étions entendus sans que rien
Précisât notre vague et troublant entretien.
Car une âme de vierge est comme l'hirondelle
Sauvage, et qui s'enfuit quand on s'approche d'elle.
En ce moment, il n'eût fallu qu'un mot. Et moi,
Je me taisais, en proie au plus cruel émoi.
L'émotion d'Edel était tout aussi forte.
Elle se tut, et c'est seulement à la porte
Que je lui dis : « Quand vous reverrai-je ?... » Elle dit :
« Mais, bientôt... » Et ce mot si banal m'enhardit.
« Vous m'écrirez, n'est-il pas vrai, deux mots de lettre ? »
Elle se détournait frémissante. « Peut-être... »
Ajouta-t-elle. — « Il faut nous quitter. » — « Quoi ? déjà ? »
— « Oui ! déjà. » Puis, tremblante et fière, elle échangea

Avec moi son sourire ému des vieilles heures;
Et, comme la bonté des choses les meilleures
Revêt, pour notre cœur tourmenté qui les sent
Près de finir, un charme amer et tout puissant,
Jamais les jeunes yeux d'Edel, ces yeux de flamme,
Sombres fleurs où vivait et palpitait son âme,
Son sourire nerveux comme un frémissement,
Ne m'avaient attendri plus fort qu'à ce moment
Où, devant moi, légère et sans tourner la tête,
Elle fuyait. — Ainsi s'envole un jour de fête. —
Et moi, je m'en allai, mais d'un autre côté.
L'air du matin était coquettement teinté
De gris tendre et d'azur, et les branches jaunies
Remuaient avec des tristesses infinies.
Je songeais à l'accueil étrange, aux mots cruels;
Parfois, je regardais les tranquilles hôtels
Le long de l'avenue, ou bien les jolis couples
Qui revenaient du Bois sur de fins chevaux souples.
Je songeais : « Si j'étais son mari cependant!...
M'aime-t-elle? Elle était saisie en me quittant.
Mais ces regards si durs, mais cette main glacée...
Pourtant, elle m'aimait dans la saison passée. »

VI

1

Et non, ce n'était pas l'amour, et je rêvais.
Comme un homme qui dort après un jour mauvais
Ne veut pas s'éveiller, je ne voulais pas croire
Que tout cela ne fût qu'un fantôme illusoire,
J'étendais les deux mains pour saisir la beauté,
Mais ce rêve enchanteur m'aura bientôt quitté.

2

Quand nous parlons d'amour aux toutes jeunes femmes,
Nous ne comprenons point qu'elles n'ont pas nos âmes,

Qu'elles n'ont rien goûté vraiment, ni biens ni maux,
Et que leur bouche, encore ignorante, a des mots
Qui nous semblent jaillir d'un cœur vibrant et tendre,
Et qu'elles nous ont dits sans presque les entendre.
Au Louvre, lorsque Edel parlait languissamment,
Avec ma frénésie et ma fureur d'amant,
Sa moindre inflexion de voix avait des charmes
Qui me faisaient venir aux yeux de douces larmes.
Elle me plaisait tant que je ne songeais plus,
Devant ces yeux noyés, gracieux et confus,
Et si bons à la fois, qu'elle n'avait pas l'âge
Où le cœur sait comment et pourquoi l'on s'engage.
J'étais pour elle, seule et triste comme elle est,
Un confident offert à son chagrin secret
De se voir par sa mère et les siens délaissée;
Et moi, comme j'avais deviné sa pensée,
Délicate, clémente et sans songer à mal,
Elle me révélait son intime Idéal.
Elle n'a pas menti pourtant. Tête chérie,
Vous n'aviez ni calcul faux, ni coquetterie;
Vous vous laissiez mener par moi, sans savoir où :
Vous n'étiez qu'une vierge et je n'étais qu'un fou.

3

Oui ! je n'étais qu'un fou. Mais tous, tant que nous sommes,
Derniers bâtards d'un siècle enragé, jeunes hommes

Qui voyons tout crouler de ce qui fut jadis,
Et dans l'effondrement des anciens paradis
Fumons au nez des Dieux tombés notre cigare,
Sceptiques sans passé, peuple morne et bizarre
De blasés qui n'ont pas vécu, que sommes-nous,
Sinon de dangereux et de malheureux fous?
Enfants, nous lisons tout; notre âme se promène
Dans tous les mauvais lieux de la pensée humaine.
Le mal n'a pas de trou, si ténébreux soit-il,
Que nous ne le jaugions de ce regard subtil
Propre aux adolescents brûlés de convoitise.
Et quel brasier qu'un cœur de dix-huit ans, qu'attise
L'ardent souffle des grands poètes vicieux!
Car nous croyons aux vers, si nous nions les Dieux.
Nous les voulons malsains, tourmentés, diaboliques,
Traitant la vie ainsi que les filles publiques,
Et la déshabillant pour la battre et l'aimer.
Puis, ces livres, un jour vient qu'il faut les fermer
Et vivre à notre tour notre propre existence.
Mais alors le désir est en nous trop intense;
Notre Idéal est fait de toutes les douceurs :
Une mondaine ayant le charme pur des sœurs
De charité, dont les regards sont des prières,
Avec cela l'esprit d'un diable, et les amères,
Les cuisantes saveurs des impudicités...
— Ainsi, nous nous ruons sur le monde, excités,
Exaspérés, sentant que la vie, embrassée
Avec fureur, est vide et ment à la pensée;

Jusqu'au jour où les yeux d'une enfant de vingt ans,
Qui nous parle avec des sourires hésitants,
Chasse le cauchemar et nous fasse comprendre
Qu'il n'est rien ici-bas de vrai que d'être tendre,
Tendre, simple, sincère et d'ouvrir tout son cœur.
Mais Elle?... Il est trop tard, et nous lui faisons peur.

4

Bah! Déclamation que tout cela. N'importe!...
Bon ou mauvais, j'aurai du moins l'âme assez forte
Pour déchiffrer le cœur d'Edel et froidement.
Qu'a-t-elle fait durant ces mois d'éloignement?
Je sais qu'elle vivait au bord de la Baltique,
Dans sa terre, — un château cerné d'un parc antique, —
Et là, sans doute, seule, et dans les jours d'été,
Elle pensait à moi d'un cœur inquiété.
Elle se demandait : « Si je l'adore, où vais-je? »
Et ne subissant plus le vivant sortilège
De mes regards ardents et fous comme un baiser,
D'avance elle voyait sa mère refuser
Pour gendre un écrivain sans nom, pauvre auprès d'elle.
Que faire? S'insurger? Lutter, fille rebelle?
M'épouser malgré tout? Certe! elle le voulait;
Mais elle est simple, bonne et jeune : elle tremblait.
Et puis on lui parlait peut-être des artistes,
On nous montrait quinteux, fantasques, égoïstes,

Hypocrites auteurs de livres délicats.
— Soyons plus franc. Peut-être elle ne m'aimait pas;
Peut-être elle n'avait jamais d'aucune bouche
Entendu ces aveux, dont la passion touche
Même les cœurs lassés et vieillis sans retour,
Et j'étais le premier qui lui parlât d'amour.
Elle n'a pas vu clair dans son cœur; la surprise,
La crainte, cet émoi délicieux qui grise
De se sentir entrer à plein dans un roman...
Et, naïve, elle a cru qu'elle m'aimait vraiment.
Mais là-bas, en creusant son âme inoccupée,
Un matin elle a vu qu'elle s'était trompée.
Ce furent de confus et douloureux combats;
Elle s'avoua mal qu'elle ne m'aimait pas;
C'est un mot si honteux à cet âge : infidèle!
Mais elle a lu mon livre, et ce fut l'étincelle
Qui fit sauter la mine et mon bonheur avec.
Ai-je tort ou raison? Je vois tout d'un œil sec.
Pour une heure, l'amant fait place à l'analyste.
Oui! j'ai cruellement raison. Mais que c'est triste!

VII

I

Qu'il fût possible, seulement,
Après ce long, ce dur tourment,
D'appuyer ma tête calmée
Sur le cœur de ma bien-aimée!
Et l'obscur, le cruel passé
Serait à jamais effacé
Par la beauté touchante et pure
De ses mains, de sa chevelure,
De son sourire et de ses yeux
Si fins, si clairs, si gracieux.

2

Oui! sur son cœur, après les heures solitaires
De ce mois tout entier passé sans la revoir,
Mois triste, où, quand le soir déployait ses mystères,
Je me disais : « Aurai-je une lettre ce soir? »

Où, quand le gai matin riait à mes croisées,
Je me disais : « Je l'aime, et n'en suis plus aimé. »
Et l'aurore montait dans des vapeurs rosées,
Aussi fraîche qu'au mois de mai.

Tout m'était odieux dans ma chambre tranquille,
Où tout me rappelait mon travail et ma foi;
Et je redescendais vers la bruyante ville,
Où plus un cœur ne bat pour moi.

Comme un voleur, j'errais autour de sa demeure :
Un des hôtels perdus au fond du parc Monceaux.
Le jour d'automne s'en allait, heure par heure,
Moi, j'épiais ses blancs rideaux.

Ils étaient relevés par des embrasses roses,
Pleins de soleil, brodés à jour, et délicats;
La neige de leurs plis doublait les vitres closes,
Et ces plis ne s'écartaient pas.

3

Je mange n'importe où, dans des cafés. La vie,
Cette vie aux labeurs stupides asservie,
Cette foule de gens qui ne soupçonnent point
Le sublime bonheur dont le regret me poinct,
Toutes ces passions qui ne sont pas la mienne,
Me font l'effet d'un rêve ; et la Parisienne
Qui passe, et le confrère à qui je prends la main,
Et mes plus vieux amis rencontrés en chemin,
Et l'article méchant ou flatteur sur mon livre,
Rien ne brise le rêve où je me laisse vivre...
Par moments, je comprends que j'aurais bien raison
De boire un de ces soirs un verre de poison
Pour ne plus m'éveiller que là-haut, si la tombe
N'est pas un gouffre obscur où tout à la fois tombe,
L'esprit superbe avec le misérable corps.
Puis, je n'ai pas la force. Et quand je songe aux morts,
A ceux que j'ai connus les yeux brûlés de flamme,
Quoi qu'il en soit, j'ai peur, et je sens que mon âme
A, comme aux premiers temps, soif et faim du bonheur.
Je veux sentir ton cœur, douce Edel, sur mon cœur,
Battre sincèrement ; et mon âme ravie
Ne regrettera rien des choses de la vie.
Mais cela ne sera jamais, jamais, jamais!
Je ne connaitrai pas cette profonde paix

De l'amant pour toujours aimé de son amante;
Tu ne mettras jamais cette tête charmante
Sur un même oreiller où se reposerait
Ma tête à moi, que brûle un feu morne et secret;
Ta vie est pour toujours à ma vie étrangère,
Et quand, par ce grand parc mélancolique où j'erre,
Je vois deux amoureux passer : « Si tu m'aimais !... »
Me dis-je, en soupirant. Et je réponds : « Jamais ! »

4

Si tu m'aimais, pourtant, trompeuse amie,
Comme j'ai cru que tu m'aimais un jour,
Je n'aurais pas cette mélancolie
Des bonheurs perdus sans retour.

Si tu m'aimais, nous viendrions ensemble
Dans le vieux Louvre, où nous venions jadis,
Et ce palais — oh ! comme ma main tremble ! —
Était pour nous un paradis.

Loin du bas monde où l'âme s'étiole,
Là tout n'était qu'harmonie et beauté ;
Ton front rêveur portait une auréole,
Il n'y a pourtant qu'un été.

Il me semblait que les belles princesses
Du temps passé, dans leurs grands cadres d'or,
Nous regardaient, les yeux pleins de tristesses,
Et souhaitaient d'aimer encor.

Les jeunes gens des races princières,
Morts aujourd'hui, nous écoutaient, tous deux,
Dire les mots qu'ils prononçaient naguères,
Et je croyais être l'un d'eux.

Si tu m'aimais, pourquoi tant d'inconstance?
Pourquoi ces yeux, si tu ne m'aimais pas,
Ces yeux noyés, et dont la flamme intense
Trahissait de secrets combats ?

Si l'on pouvait arracher de sa vie
Le souvenir de ses bonheurs perdus,
Et quand la joie est à jamais finie,
La voir fuir et n'y penser plus !...

VIII

Je ne la revois plus dans le monde, et parfois
Je m'aventure, avec des larmes dans la voix,
A parler de sa mère ou d'elle; et, sans comprendre
Qu'on rouvre une blessure encor saignante et tendre,
On me répond qu'Edel change de jour en jour,
Et moi, je me demande : « Est-ce un signe d'amour ? »
Qu'elle est abandonnée à la mélancolie,
Et je me la figure amincie et pâlie;
Qu'on craint pour sa poitrine, et je souffre, j'ai peur...
Je n'agis pas. En proie à l'amère stupeur,
— O contradiction du cœur! — je me lamente,
Et je ne tente plus de revoir mon amante.

J'ai trop pensé depuis un an, trop souhaité;
Berce-moi, roule-moi, morne fatalité!
Je ne suis pas de ceux qui trouvent une joie
A sentir que l'orgueil de leur maîtresse ploie
Sous leurs mains de despote, et je ne comprends pas
Ces amours disputés dans de savants combats.
— La passion, avec son abandon sublime,
L'ardent laisser-aller de tout notre être intime,
S'aimer parce qu'on s'aime, et tout naïvement,
C'est mon rêve : un beau rêve! Et dire qu'un moment
Je l'ai vécu, ce rêve, avec mon cœur, le même
Qui bat dans ma poitrine, et qui saigne, et qui l'aime;
Que je n'ai pas changé, que le monde non plus
N'a pas bougé, depuis ces jours qui sont perdus,
Oui! — perdus, abimés dans la nuit éternelle;
Dire qu'elle est vivante et qu'elle n'est plus elle!

IX

I

Soyons calme. Il me faut tout noter pour plus tard,
— Pour plus tard, pour en faire, un jour, une œuvre d'art,
N'est-ce pas? clown servile, et mendier la gloire
En étalant le sang séché de ta mémoire?
Pour plus tard! Comme si j'avais un avenir...
Je ne prévoyais pas que tout allait finir,
Hier, quand j'aperçus la façade éclairée
De l'hôtel où j'allais passer cette soirée.
On signait un contrat. La jeune fille était
Liée avec Edel; et tout mon cœur battait,
Lorsque je traversai la cour, à la pensée
Qu'elle était là. J'entrai. Près de la fiancée,

En robe blanche, et pâle et frêle, je la vois
Avec ses beaux grands yeux mobiles d'autrefois.
Elle me vit aussi, rougit. Sur son visage
Une vague pensée erra, comme un nuage
Sur une eau transparente, et ce soudain afflux
De son sang sur son front, que je ne n'espérais plus,
Raviva tout l'ancien désir de la reprendre.
Et puis, la fête était jolie et presque tendre.
Illuminés, fleuris comme les soirs de bal,
Les salons encadraient, dans le luxe royal
De leurs meubles, tout un fourmillement magique
De femmes, qui causaient au son de la musique.
Un orchestre, caché dans des feuillages verts,
Comme on ne dansait pas, nous jouait de beaux airs
Plutôt voluptueux que gais, des valses lentes,
Et de passionnés et caressants andantes.
Enfin, je l'abordai seul à seule, et, tout bas,
Je murmurai : « J'ai tant souffert! Ne partez pas.
Dites-moi seulement quand je vous ai blessée... »
Et, muet, j'épiais dans ses yeux sa pensée.
« Vous ne m'avez rien fait, » dit-elle; et, dans sa voix,
C'était le tremblement des longs adieux au Bois.
« Du moins, expliquez-moi ce silence? » Mais elle :
« Je ne peux pas. Que votre insistance est cruelle!... »
Puis, dure : « Tout cela fut romanesque et fou.
J'en ai honte; j'avais l'esprit je ne sais où. »
Je l'écoutais muet, l'âme bouleversée;
Je regardais sa main que j'avais tant pressée

Aux jours lointains, et qui tremblait d'émotion.
« Je ne vous verrai plus? » fis-je; et la passion
Serrait ma gorge. « Si, — dit-elle, — dans le monde. »
A ces mots, je vis rouge, et j'eus une seconde
Une tentation folle de la briser,
D'étreindre cette enfant dans un mortel baiser,
A la fois le premier et le dernier. Chimères!
Notre sang est trop vieux pour ces belles colères.
Comme on venait à nous, je m'inclinai : « Monsieur... » —
« Mademoiselle... » Et c'est sur ce banal adieu,
O profanation! que nous nous séparâmes,
Nous, dont un tel amour avait uni les âmes!

2

Je revins comme fou. Les quais étaient déserts.
Les maisons se dressaient, noires, avec des airs
De tombeaux menaçants. L'eau de la Seine, épaisse,
Bruyante, atroce à voir, roulait, comme une espèce
D'égout où ruisselaient les larmes de Paris.
Par moment, je croisais un homme à moitié gris
Et morne, qui battait les murs. Une bruine
Tombait, qui pénétrait mes os, glacée et fine;
A peine la sentais-je, et, comme un idiot,
J'allais, me répétant cette phrase tout haut :
« Tout est fini! fini! » Puis, je fondais en larmes;
Et je passai devant le Louvre, et tous les charmes

Indicibles des jours anciens m'obsédant,
Le chagrin m'empourprait la tête. Et, cependant,
Moi si fier, si cabré contre une ombre d'injure,
Je ne maudissais pas Edel d'être si dure.
Et, seul, abandonné par cette nuit d'hiver,
Le seul cri qui sortit de tout mon cœur ouvert
Et déchiré, c'était la prière chrétienne :
« Que votre volonté soit faite, et non la mienne... »

3

Je rentrai, j'allumai ma lampe, et je m'assis.
Qu'ils m'avaient vu de fois plier sous les soucis,
Ces meubles de jeune homme ! Et cette pauvre table,
Que je m'étais de fois accoudé, lamentable,
Fou d'angoisse, sur elle, et surtout cet été,
Quand je me sentais loin de mon rêve enchanté !
Là, j'avais composé, page à page, mon livre ;
Là, je m'étais laissé souffrir, croire, aimer, vivre.
Quelque chose de moi sortait de tout cela
Qui, toute cette nuit, m'aima, me consola.
Par moments, je cédais à l'influence douce,
Puis, semblable au blessé furieux qui repousse
L'appareil guérisseur et se tord dans son sang,
Je me dressais, terrible, aveugle, et, saisissant
Ces choses où j'avais empreint tant de pensées,
Ces délicats témoins de mes heures passées,

Tous ces muets, tous ces attendrissants objets,
Je les piétinais et je les saccageais.
Et mes livres surtout, — ceux qu'aux jours de détresse
J'adorais comme l'on adore sa maitresse,
Ceux dont j'étais le fils, puisqu'ils m'avaient formé
Ce cœur qui se brisait de n'être plus aimé ! —
Et je crachais sur eux, je lacérais leurs pages;
Tremblant, je leur criais des injures sauvages :
« Toi, Balzac, toi qui m'as donné le grand désir
Absurde d'un bonheur impossible à saisir,
Sans toi, j'aurais coupé les ailes à mon âme :
Tiens! brûle. » Et je lançais les livres dans la flamme
D'un grand feu que j'avais allumé, tout transi.
« Et toi, Stendhal, railleur lucide et tendre, aussi
Pénétrant pour le cœur qui t'aime; étrange maitre
Qui m'appris à me voir toujours, à me connaitre,
Même dans mes chagrins; cruel analyseur
Qui ne me permets pas de me griser le cœur!
Et toi, moqueur et si pénétrant Henri Heine ;
Et toi, Byron, dont l'âme ensorcela la mienne;
Et toi qui le premier tuas le Christ en moi,
Toi, grâce auquel je souffre et ne sais pas pourquoi,
Musset, brûle! brûlez, maudits, mauvais et tendres!
Ne soyez plus qu'oubli, que fumée et que cendres!... »
Puis j'avais honte, et l'homme ancien, l'orgueilleux
Reprenait le dessus, et j'essuyais mes yeux.
Je me disais : « Je veux contre cette injustice
Dresser une fierté qu'elle-même applaudisse.

Je serai dur, masqué de dédains et glacé. »
Mais comment s'arracher de l'âme le passé ?
Tel qu'un enfant dans les entrailles de sa mère,
Il vit en nous sa vie, à la nôtre étrangère,
Et cependant mêlée au sang de notre chair.
Et quand il remuait en moi, ce bon, ce cher,
Cet adoré passé, mon orgueil héroïque
Tombait. Je regardais l'hôte mélancolique,
Le Souvenir, s'asseoir et me tendre la main ;
Et je laissais saigner mon faible cœur humain.

X

L'HEURE sonnera, qui n'est pas sonnée,
Où tu pleureras, où tu souriras,
Frémissante, heureuse et passionnée,
Sur un autre cœur et dans d'autres bras.

L'heure sonnera, l'heure irréparable,
Où tu poseras des fleurs d'oranger
Sur ton pâle front, toujours adorable,
Et ces fleurs seront pour un étranger.

Mais je ne suis pas de ceux qu'on oublie,
Et même à cette heure où tu trahiras
L'amant qui t'aima jusqu'à la folie,
Même sous ces fleurs, tu m'appartiendras.

Tu te souviendras de ma voix si tendre,
Du bonheur unique à jamais enfui.
Au pied de l'autel, tu croiras m'entendre
Te murmurer : « Non ! » quand tu diras : « Oui ! »

Non ! tu ne peux pas t'arracher de l'âme
L'amer souvenir de notre bonheur ;
Non ! tu ne peux pas, — ce serait infâme, —
Dormir sur un cœur qui n'est pas mon cœur !

Non ! ta bouche fine, au vivant sourire,
Ne peut pas donner à d'autres qu'à moi
Ce premier, ce pur baiser où respire
Tout un virginal et craintif émoi !

Non ! tes cheveux bruns, aux boucles légères
Et qui blondissaient autour de ton front,
Jamais, non, jamais ! des mains étrangères,
Oh ! jure-le-moi, ne les dénoueront !

Mais la voix de l'orgue a couvert la mienne,
Elle a prononcé le douloureux : Oui ;
Il ne se peut plus qu'elle m'appartienne,
Sinon au sortir de ses bras, à lui.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Je la vois, le soir de son mariage,
Livrant son beau corps à cet homme ardent:
Elle est criminelle, impie et sauvage,
Cette vision; — je m'y plais pourtant.

Je veux profaner jusqu'au sacrilège
Cet être que j'ai si longtemps chéri.
Quand j'aurai tout vu, peut-être fuirai-je,
Torturé, blessé, sanglant, — mais guéri!

Ah! ne reviens pas, — cette seule idée
Fait en moi courir un frisson glacé, —
Lorsque ton mari t'aura possédée,
Me tendre la main au nom du passé.

Que tu sois heureuse ou bien malheureuse,
Va-t'en! je ne veux rien savoir de toi:
Tu fus à quelqu'un, et cela seul creuse
Un gouffre entre nous d'horreur et d'effroi.

Ne me reviens pas! même quand la vie
Aura refroidi ce sang enflammé,
Même quand j'aurai perdu toute envie,
Toute envie et tout espoir d'être aimé.

Même quand le temps, de ses mains arides,
T'aura, pauvre enfant, traitée en bourreau,
Même en cheveux blancs, même sous les rides,
Ne me reviens pas! je souffrirais trop.

XI

Tout ce que j'ai connu de beau s'évanouit.
Quand j'ai quitté la ville où dort ma mère morte,
Longtemps je la suivis du regard dans la nuit;
Ma douleur n'était pas plus forte.

Ce que je laisse au fond de ces jours que je perds,
Certes! je suis bien seul au monde à le comprendre;
Seul à savoir aussi combien me furent chers
Les beaux yeux noirs d'Edel et son sourire tendre.

Je méprise l'époque où le destin m'a mis.
Elle me le rendrait, si je disais mes songes.
Et quant aux passions dont vivent mes amis,
Je ne suis pas séduit par leurs pâles mensonges.

Plus de travail. Beaucoup de débauche. Un loisir
Coupé bizarrement de lectures sans suite;
Puis des langueurs: la crainte et l'espoir de mourir.
Par-dessus tout, l'horreur du pays que j'habite.

Le sentiment du rêve en allé sans retour,
L'invincible présence en moi de mon amante,
Qui me regarde avec des yeux noyés d'amour...
— Étrange enfer, où moi-même je me tourmente!

Absurde enfer! — Mais il vaut bien n'importe quoi.
La vie est plate. A qui la faute? A la nature?
Au hasard? Au bon Dieu? Qu'importe! Quant à moi,
Je me résigne aux maux sans éclat que j'endure.

Destin, montre ta force et pousse-moi! Je vais
Où tu voudras... Pourtant, que la vie était belle,
Quand l'horloge, aujourd'hui muette pour jamais,
Me sonnait doucement l'heure d'être auprès d'elle!

— —

XII

I

Le temps qui guérit tout, le temps que rien n'arrête,
Ni bonheur ni douleur, a laissé sur ma tête
Les mois pleuvoir après les mois. Je suis resté
Indifférent au ciel tiède et clair de l'été,
Comme aux lourds horizons embrumés de l'automne.
Je vis pourtant ; et ma tristesse monotone
S'accommode au devoir comme au plaisir banal.
L'ami qui me rencontre aux bureaux d'un journal,
Au café, dans le monde, au foyer des théâtres,
Gai, souriant, prenant ma part des mots folâtres,
M'inquiétant du livre en vogue et pérorant,
Celui-là ne sait pas que, le soir, en rentrant,

Je me jette parfois sur mon lit, avec rage.
Je n'ai pas moins d'amour au cœur. Je suis plus sage;
Je sais que mes clameurs ne le fléchiront pas,
L'implacable destin qui fait tout ici-bas;
Je sais qu'il est des lois, je sais qu'elles sont dures,
Et j'ai l'amer orgueil de taire mes tortures.

2

Oui! six mois ont passé depuis le dernier soir,
Six mois où je n'ai pas tenté de la revoir,
Six mois où j'ai vécu stupide, sans écrire,
M'enfonçant dans un lâche et douloureux martyre.
Tout se paie, et j'ai dû chèrement expier
L'imagination qui m'a fait romancier,
Et qui me retraçait en lettres enflammées
Le troublant souvenir de tant d'heures aimées.
Oh! ce Mané, Thécel, Pharès de mon passé,
Toute ma volonté ne l'a pas effacé;
Et je ne peux lever vers la muraille nue
Mes yeux, tristes ou gais, sans qu'une main connue
De vierge, dont les doigts tremblèrent dans mes doigts,
N'y retrace le mot qui me tue: « Autrefois! »

3

Tour à tour, je m'enfuis, l'âme bouleversée,
Près de la mer immense et dans le fond des bois;

Mais les bois et la mer comprenaient ma pensée,
Comme je comprenais leurs voix.

La mer disait avec la plainte de ses ondes,
Le bois disait avec ses feuillages chantants :
« Il fut un temps de paix et de douceurs profondes. »
Et je songeais : « Il fut un temps. »

— « Il fut un temps, » — mot triste et vain, que l'on répète
A voix basse, comme un refrain, pour s'attendrir !
Triste comme le soir et la fin d'une fête,
Aussi vain que le repentir.

« Si tu m'appartenais pourtant, — me répétais-je, —
Tu me suivrais parmi les houleuses forêts ;
Et les jours envolés te feraient un cortège
Sur la mousse où tu passerais. »

Je me disais : « Au bord des vagues palpitantes,
Tu comprendrais l'orage éternel de mon cœur. »
Puis j'ajoutais : « O rêve insensé qui me tentes,
Je te tuerai, démon moqueur ! »

4

Et j'essayai. Je pris une jeune maîtresse.
Vain blasphème ! Ses yeux se faisaient gracieux ;
Et je me rappelais, chère Edel, la tendresse
Brûlante et chaste de tes yeux.

Quelquefois, souriante, émue, et sans rien dire,
Elle venait poser son cœur contre le mien;
Et je me rappelais ton sauvage sourire,
Edel, ton sourire ancien.

Sa chevelure brune et toute déroulée,
Le matin, lui faisait comme un vivant collier;
Edel, c'était ta tête adorable et bouclée
Que je voyais sur l'oreiller.

Et, morne, j'embrassais l'autre femme en silence;
Un inquiet remords soulevait tout mon cœur;
Je sentais qu'un abime infranchissable, immense,
Me séparait de mon bonheur.

5

Oui! tout ce que Paris, la moderne Locuste,
Inventa pour tuer l'amour le plus robuste,
Tous les noirs opiums de l'univers nouveau,
Je m'en suis vainement saturé le cerveau.
Mais, ni les nuits de jeu tout entières passées
A poursuivre, parmi les sommes entassées,
L'étrange va-et-vient des dames et des rois;
Ni les retours pieux vers mon Christ d'autrefois,
Les agenouillements prolongés sur les pierres,
Le grand orgue mêlant sa plainte à mes prières,

Les appels furieux, violents, éperdus,
Vers un Réparateur auquel je ne crois plus;
Ni, plus tard, les torpeurs des débauches sans âme,
Les assouvissements dans une alcôve infâme,
La prostitution froide et voulue, en moi,
Par mes sens, de mon cœur et du je ne sais quoi
Qui nous force à rêver, dans nos coupables heures,
Aux yeux purs adorés dans des heures meilleures;
Ni le vin, coup sur coup, bu frénétiquement;
Ni le rude exercice et cet apaisement
Délicieux qui suit les fatigues physiques;
Ni le miel embaumé des suaves musiques;
Ni l'aumône, — car j'eus ce caprice insensé
De marchander à Dieu l'oubli de mon passé;
Rien n'y fit. — Et, toujours, ma mémoire cruelle
Me rappelait les jours écoulés près de celle
Dont j'avais eu le cœur et qui m'avait quitté;
Et j'errais dans Paris comme un homme hanté.
Je montais dans le Louvre, et je cherchais l'empreinte
Des yeux chéris d'Edel sur la figure sainte
Des Vierges qui priaient dans leurs grands voiles blancs;
L'écho lointain des mots tendres, des mots troublants,
Se réveillait au bruit de mon pas dans les salles.
— Que d'autres fois, parmi les brumes automnales,
Quand il flottait dans l'air opaque un vague émoi
Des choses, aussi morne, aussi lassé que moi,
J'ai, comme un fou, hélé la première voiture,
Et couru jusqu'au bord du lac, où la verdure

Éternelle des noirs sapins silencieux
Tremblait près de l'eau grise et sous les pâles cieux !
Et c'est toi qui chantais en moi, frère au front triste,
Bourreau plaintif auquel nul homme ne résiste,
Toi qui rends tout sublime à la fois et glacé,
O trop cher, ô trop pur, ô trop cruel passé :

6

— « Les feuilles du printemps de l'an dernier ressemblent
A ton cœur, que l'automne a comme elles jauni.
Au moindre vent qui vient du Nord les feuilles tremblent,
Comme ton cœur au moindre appel du temps fini.

« Celle qui fut si bonne une heure, puis si dure,
Marchait au bord du lac pour venir jusqu'à toi.
Les noirs sapins et leur éternelle verdure
Encadraient l'Être pur qui t'a quitté. — Pourquoi ? —

« En ces temps-là, ton âme était gaie et sauvage,
Et les yeux adorés de l'Être radieux
Souriaient dans le cadre assombri du feuillage.
Ah ! quel vent d'inconstance a soufflé sur ces yeux ?

« Les arbres étaient verts, et son cœur était tendre ;
Les arbres jaunissaient qu'elle t'aimait encor.
Dis ! si tu la voyais, mince et droite, descendre
Le long de ce sentier jonché de feuilles d'or ?... »

— « Non ! Ne me tente pas, — répondais-je, — ô mémoire,
Tombe qui gardes mal les morts qu'on t'a livrés !
Et défends-leur ces cris dans la nuit noire,
A ces morts que j'ai trop pleurés ! »

7

Bien souvent, alarmés de mes torpeurs secrètes,
Mes amis m'ont traîné de force dans des fêtes ;
Nous soupions, et parmi l'éclat blanc des cristaux,
Ils me tiraient des feux d'artifice de mots.
Mais que l'air m'était lourd dans ces salles si basses
Où les prénoms de femme engravés dans les glaces,
Les verrous, le divan banal et ses coussins,
Tout parlait de crapule et de baisers malsains,
Fils des bisques et des sauces trop pimentées !
Nous tous, pourtant, avec nos faces tourmentées
D'artistes, nous causions esthétique en fumant,
Accoudés sur la table, où plus d'un bras charmant
De fille s'accouda pour sabler une flûte
Du champagne, qui veut qu'on crie et qu'on chahute ;
Adossés aux fauteuils où plus d'une catin
Adossa son bruyant corsage de satin ;
Les pieds sur les tapis que bottines et bottes
Piétinèrent gaiement dans des nuits de ribotes ;
Éclairés par le gaz stupide, indifférent,
Qui, dans ces cabinets flétris de restaurant,

Prête complaisamment sa flamme artificielle
A des embrassements brutaux et faux comme elle...
— Une évocation magique m'emportait,
— Oh ! combien loin ! — et mon Edel se présentait.
Je revoyais un fin sourire, un tour de tête,
Un doux regard voilé par une ombre inquiète;
Une intonation tremblante de sa voix
Renouvelait les temps célestes d'autrefois.
Et puis rien : le réveil amer, la vie atroce,
Avec l'écœurement stupide de la noce.
Non ! je n'étais pas né pour ce monde mauvais.
— Qu'importe ! si je dois ne plus te voir jamais...

XIII

I

Rien ne finit. Le sort, ce vampire stupide,
Nous boit tout notre sang, goutte à goutte, et nous vide;
Mais il ne nous fait pas l'honneur des échafauds!
Après tant de combats intimes, de cahots,
De regrets, de douleurs et d'amour, ma pensée
Se réveille, encor bien malade et bien lassée.
J'écris un autre livre; et, comme en un tombeau,
Je me suis dans mon art enterré de nouveau.
Mais comme j'ai changé! Ce n'est plus la furie
Qui poussait à l'assaut de la gloire chérie
Tout mon cœur, dédaigneux du bonheur des vivants.
J'écris, comme on s'endort quand on a mal aux dents,

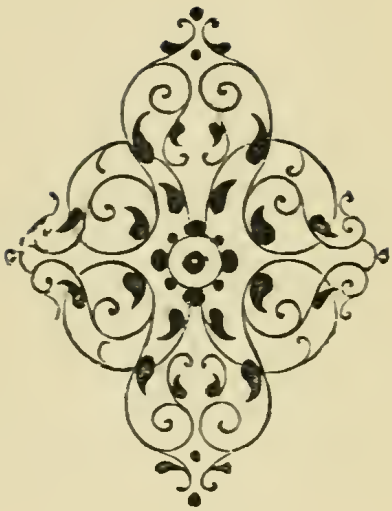
Pour oublier, pour être ailleurs. Mais l'amertume
Me remonte à la gorge, et je pose ma plume;
Je m'accoude, et songeant à ce qui fut réel,
J'interroge le cœur mystérieux d'Edel.

2

Jadis, je me disais : « Se peut-il que si belle,
Avec des yeux si clairs, elle ait l'âme infidèle? »
Je la maudissais plus pour elle que pour moi.
Mais l'ai-je bien comprise, et sais-je bien pourquoi,
M'aimant, — car tu m'aimais, doux être, j'en atteste
Ton regard, où passait une douleur céleste, —
Tu m'as, comme un coupable, exilé de tes yeux?
Oui! quand tu me faisais ces pénibles adieux,
Tu souffrais comme moi, plus que moi; mais, sans doute,
Voyant un gouffre ouvert au bout de notre route,
Comprenant que jamais nous ne nous unirions,
Tu m'épargnas du moins les désillusions
Et les espoirs menteurs. Et tu fus assez sage
Pour vouloir, en fuyant, me laisser une image
De toi si poétique et si pure, qu'un jour
Je sentisse le prix de ce sublime amour.
Ah! ce jour est venu des pardons, âme tendre,
Ame lointaine et si difficile à comprendre!
Merci de tout : — merci d'avoir rendu réel
Cet unique Idéal, presque immatériel,

Que, jeune, je m'étais fait d'une fiancée.
Merci de cette phrase à mi-voix prononcée :
« Non ! je n'oublierai pas, si vous n'oubliez pas. »
Merci de ces beaux jours, les meilleurs qu'ici-bas
M'ait comptés une avare et froide destinée.
Et, quoique mes regrets t'aient souvent condamnée,
Merci pour ces regrets, merci pour la douleur
Qui m'a creusé l'esprit et m'a laissé meilleur.
Et maintenant, voici que j'ai repris ma plume.
Comme jadis, ma lampe à trois heures s'allume.
Je m'assieds à ma table, avec un serrement
De mon cœur, mal guéri d'un rêve trop charmant,
Mais je m'assieds. J'écris, je travaille, je pense :
Tu le sauras. J'aurai du moins la récompense
Que tu ne rougiras jamais des jours passés.
Et c'est déjà beaucoup, si ce n'est pas assez.

Paris, Janvier-Septembre 1877.



LES AVEUX

1877 - 1882

PROLOGUE

LE JARDIN

Comme des marbres blancs parmi les vertes branches,
Les heures de ma vie, immobiles et blanches,
Me regardent du fond verdoyant du passé;
Ma mémoire est un frais jardin où les allées
Se peuplent chaque soir de formes long voilées,
Qui frissonnent devant un ciel rose et glacé.

Dans ce jardin profond j'erre aussi, pour entendre
Des femmes aux grands yeux noyés d'un regret tendre
Me répéter des mots prononcés autrefois.
Le croissant de la lune est si mince qu'il semble
Un bracelet d'argent brisé, le taillis tremble,
Un sourd sanglot se mêle à la douceur des voix.

Et les fleurs du jardin, pendant le jour fermées,
S'entr'ouvrent à l'appel des voix jadis aimées.
Le soupir caressant des anciens parfums
Flotte comme un nuage autour des chers fantômes;
Et, plus tristes parmi ces fleurs et leurs aromes,
Les voix jurent que les beaux rêves sont défunts...

LIVRE PREMIER

AMOUR

Les heures éblouissantes
Et passagères t'ont lui,
Et les bouches caressantes
Et menteuses t'ont dit oui,
Juste assez pour que tu sentes
Que tout ton bonheur a fui...

ESPOIR D'AIMER

Malgré notre ironie et la fièvre de voir,
Triste ou gai, laid ou beau, le vrai dessous du monde,
Nous n'avons pu tuer encore tout espoir
De quelque passion profonde.

Il n'est pas mort, l'espoir d'aimer et d'être aimé,
Cet espoir enfantin dont notre esprit se raille,
Et qui fleurit en nous, comme une fleur de Mai
Aux crevasses d'une muraille.

Notre Ame est le palais des légendes, où dort
Une jeune princesse, en robe nuptiale,
Immobile et si calme!... On dirait que la Mort
A touché son visage pâle.

Elle dort, elle rêve, et soupire en rêvant;
Une larme a roulé lentement sur sa joue;
Elle se rêve errante en barque, au gré du vent,
Sur l'Océan qui gronde et joue.

Elle ne le voit pas, le beau Prince Charmant,
Qui chevauche parmi les plaines éloignées,
Et s'en vient éveiller sa Belle au bois dormant
De son sommeil de cent années.

Un manteau de velours aux agrafes d'argent
Flotte sur le jeune homme, et son cheval qui fume
Hâte vers le château son pas intelligent
Sous le soleil et dans la brume.

Mais elle, oh! que ses yeux tendrement souriront,
Lorsque, se relevant sur sa couche embaumée,
Tout son sang virginal inondera son front
A s'entendre tout bas nommée!

Nous aussi, ce sera la fête dans nos cœurs,
Quand l'Amour, cavalier ailé que rien n'arrête,
Viendra nous réveiller du sommeil et des pleurs
En rouvrant la porte secrète.

Amour! Amour! le lierre enlace le château,
Les mousses ont rongé le blason qui s'efface,
Les cent ans vont finir ce soir; oh! viens bientôt,
Beau cavalier que rien ne lasse!...

L'AMOUR NAISSANT

L'AMOUR naissant remplit l'âme qu'il va griser
D'un frémissement chaste et doux comme un baiser
D'une sœur à son frère, ou d'une fiancée
A l'amant qui n'a d'elle encor que sa pensée...
L'amour naissant est pur comme une piété.
Tout ce qui frémissait en nous de révolté,
De mauvais, de haineux contre le passé même,
S'apaise à ces seuls mots mystérieux : « Je l'aime ! »
Et ces seuls mots sont un abîme de douceur
Insondable, où l'on sent défaillir tout son cœur.

ANALYSE

Quand j'aimais, quand j'étais aimé, — joie innocente,
Faut-il que plus jamais mon cœur ne te ressente? —
Les arbres où passait l'âme des vents glacés
N'attristaient pas mes yeux... Ah! beaux matins passés!...
Et l'automne lointain de cette unique année
A-t-il donc épuisé ce que la destinée
Me gardait de bonheur et de vrai sentiment?...
Aujourd'hui si mon cœur tremble, je crois qu'il ment;
J'ai peur de retrouver dans ses folles extases
Le souvenir maudit des livres et des phrases;
Et si, seul avec vous par ce frileux matin,
Je regarde en rêvant les arbres du jardin,

C'est que la douloureuse et secrète pensée
Me vient, en revoyant sous la brise glacée
Les arbres effeuillés joncher le vert gazon,
Comme aux matins enfuis de l'ancienne saison.

LES YEUX ET LA VOIX

Quand l'amie est là qui nous laisse
Nous anéantir dans ses yeux,
Les longs regards silencieux
Suffisent presque à la tendresse.

Mais quand elle est loin, l'on voudrait
Se rappeler quelque mot tendre,
Dont l'accent seul eût fait entendre
Ce qu'elle éprouvait en secret.

On voudrait qu'elle eût dit : « Je t'aime ! »
Qu'elle l'eût répété cent fois ;
Il nous semble que dans la voix
Était l'évidence suprême !...

Et cependant, beaux yeux si doux,
Vous que brûle une flamme noire
Et languissante, en qui donc croire,
Si l'on ne croyait pas en vous?

SOLITUDE

Lorsque je l'eus quittée et que je m'en revins
Seul, plus seul au sortir de ces heures passées
A voir dans ses grands yeux sourire ses pensées,
Je regardai le ciel et les astres divins.

Ils pâlissaient, noyés des vapeurs bleuissantes
Qu'un plein orbe de lune épandait doucement;
Dans l'air glacé flottait comme un enchantement;
Et moi, je revoyais deux prunelles absentes.

« Beaux yeux aimés! — disais-je, — est-il rien de réel
Que cette calme nuit, ces étoiles, ce ciel,
Et vous pour refléter leur douceur infinie?

« Est-il rien de réel que vous, ô tendres yeux!
Et pourquoi donc faut-il qu'à cette heure bénie
Vous luisiez loin de moi qui vous aime le mieux? »

DISTRACTION

Quelquefois, accablé par l'odieux métier,
Du bout de mon crayon j'écris sur mon papier,
Amie aux yeux profonds, vos deux initiales;
Et le ressouvenir des heures idéales
Qu'il me fut accordé de vivre près de vous,
Est pour mon cœur, lassé de son mal, triste et doux
Comme, par les barreaux d'une prison, la vue
De quelque verdoyante et lointaine étendue.

CHANSON D'HYMÉNÉE

Il disait: « A ses pieds, et sur une pelouse
« Divine de fraicheur,
« Je la contemplerais, elle, ma jeune épouse,
« Comme une jeune sœur.

« Tout le reste n'était qu'erreurs et que mensonges;
« Elle dirait deux mots,
« Et ces deux mots feraient s'enfuir comme des songes
« L'essaim des anciens maux.

« Les oiseaux chanteraient sur nos têtes penchées
« Et les cieux brilleraient,
« Et les fleurs pousseraient, et nos âmes touchées
« S'ouvriraient, s'aimeraient.

« Qu'ils seraient loin, les jours inquiets de ma vie,
« Jours où je ne savais
« Dans quel nid reposer ma douloureuse envie
« Et mes rêves mauvais !

« Mais rien n'est vrai, réponds, chère Ame, que de prendre
« Tes fins cheveux soyeux,
« De baiser, sous un ciel si pur qu'il en est tendre,
« Tes yeux, tes sombres yeux !

« Ah ! m'aimes-tu ? Réponds que tu m'aimes ! Qu'importe
« Mes changements passés ?
« Mon âme d'autrefois, si frivole, est bien morte...
« Je t'aime, et c'est assez.

« C'est tout. Regarde-moi. Dans l'extase profonde
« Anéantissons-nous.
« Ah ! je veux oublier qu'il est encore un monde,
« Le front sur tes genoux. »

SUR UN CAHIER DE VERS

Quand même l'avenir, si ténébreux encor,
Me garderait l'honneur de la couronne d'or
Que porte le poète acclamé de la foule;
Quand je verrais, ainsi qu'au vent frémit la houle,
Frémir à mes accents un peuple soulevé;
Quand, et c'est le triomphe autrefois tant rêvé,
Les amants me liraient en répandant des larmes,
Non! rien n'égalerait le trouble plein de charmes
Que j'éprouve à songer que vos yeux lents et doux
Suivent avec bonheur ces vers écrits pour vous.

RÊVE DE VOLUPTÉ

Et tout s'évanouit, doucement, lentement,
Comme un feu court au long des lèvres de l'amant,
Que presse sans parler la bouche de l'amante;
Et tout s'évanouit du mal qui les tourmente,
Mal triste de tout craindre et tout analyser.
L'Être se fond au feu de cet ardent baiser,
Et cependant les yeux de celle que l'on aime
Brillent d'un vague éclat, et c'est l'heure suprême
Où tout ce qui fut nous défaillit et s'endort
Dans la profonde et si délicieuse mort...

ROMANCE

Silence ineffable de l'heure
Où le cœur aimant sur un cœur
Se laisse en aller et s'endort,
— Sur un cœur aimant qu'il adore!...

Musique tendre des paroles,
Comme un sanglot de rossignols,
Si tendre qu'on voudrait mourir,
— Sur la bouche qui les soupire!...

L'ivresse ardente de la vie
Fait défaillir l'amant ravi,
Et l'on n'entend battre qu'un cœur,
— Musique et silence de l'heure!...

PAYSAGE SENTIMENTAL

Le ciel d'hiver, si doux, si triste, si dormant,
Où le soleil errait parmi des vapeurs blanches,
Était pareil au doux, au profond sentiment
Qui nous rendait heureux mélancoliquement
Par cette après-midi de rêves sous les branches...

Branches mortes qu'aucun souffle ne remuait,
Branches noires avec quelque feuille fanée,
— Ah! que mon âme s'est à ton âme donnée
Plus tendrement encor dans ce grand bois muet,
Et dans cette langueur de la mort de l'année!

La mort de tout, sinon de toi que j'aime tant,
Et sinon du bonheur dont mon âme est comblée,
Bonheur qui dort au fond de cette âme isolée,
Mystérieux, paisible et frais comme l'étang
Qui pâlissait au fond de la pâle vallée.

ROMANCE

Seul dans la nuit et trop loin de tes yeux,
Je ne sais plus si tu m'aimes, je doute ;
Et ma pauvre âme en peine plonge toute
En un gouffre silencieux.

Oh! non, c'était un trop sublime songe!
Tant de bonheur ne fut jamais réel...
Pourtant j'ai bu sur ta bouche ce miel;
Tes yeux n'étaient pas un mensonge.

Ils se levaient vers moi, fous de langueur;
Ton âme errait dans leurs prunelles sombres.
Pourquoi trouvé-je, entre eux et moi, ces ombres,
Entre leur caresse et mon cœur?

LETTRE

Vous vous dites qu'il en usera quelque jour
Pour vous faire souffrir, de ces aveux d'amour
Que vous jetez avec cet abandon sublime
Du cœur noble pour qui le mensonge est un crime.

Et voici qu'un éclair de détresse a relui
Dans vos grands yeux, qui sont encore pleins de lui,
De lui qui n'est pas là pour calmer vos pensées,
Pour baiser longuement vos paupières baissées,
De lui que vous craignez quand il rêve de vous!...

— Et cependant le ciel d'hiver est morne et doux,
Les sentiers des jardins invitent à les suivre.
Ah! Pourquoi donc faut-il qu'on ne puisse pas vivre,
Quand on s'aime, toujours tous deux, cœur contre cœur?
Et soucis d'avenir, défiance, rancœur,

Comme ce noir essaim des tristes songeries
S'enfuirait au seul bruit des paroles chéries :
« M'aimes-tu ? — Si je t'aime !... » Et puis, lorsqu'on s'est tu,
Une minute à peine, on reprend : « M'aimes-tu ?... »

TON PASSÉ

Ai-je besoin, pour te connaitre,
O mon Amour, d'interroger
Ce Passé qui t'a fait ton Être,
Et m'est-il vraiment étranger?

Dans ces jours où la destinée,
Ma chère sœur, nous séparait,
Dis, ne t'es-tu pas façonnée
Pour mon désir le plus secret?

N'as-tu pas su rester si tendre,
Si vibrante à tout noble appel,
Si finement prête à comprendre
Mon univers spirituel?

Une mystique intelligence
L'un vers l'autre nous a conduits,
Et tu me désirais d'avance
Dans la détresse de tes nuits.

La preuve en est, ô fiancée
De mon cœur bien avant ce jour!
Que tu n'as pas une pensée
Qui ne redouble mon amour.

Ton Passé t'a faite de sorte
Que je trouve en toi l'Idéal.
Je sais cela; puis, que m'importe
Ce que fut son décor banal?

A bien des maux il fut en proie,
Car tu sais trop bien me chérir;
Et l'on n'apprend pas dans la joie
A ne jamais faire souffrir.

L'Ame de ce Passé fut mienne
Quand toi-même n'en savais rien;
Et toute ta vie ancienne,
J'en ai d'un seul coup fait mon bien,

Le jour où tes grands yeux que j'aime
M'ont fait transparaître ton cœur,
Dans une évidence suprême
Qui m'a rendu fou de bonheur.

SUR UN VOLUME DE SHELLEY

Quand vous lirez ces vers que j'ai lus si souvent,
Chère, si vous m'aimez, aimez-les, en rêvant
Aux larmes que sur eux, comme un fou, j'ai versées,
Et puis relisez-les le soir, et dites-vous
Que les plus attendris, les plus purs, les plus doux
Vous expriment le fond de toutes mes pensées.

SOIRS D'ÉTÉ

I

Le cœur gai s'enivre de l'heure
Qu'embaume le beau soir d'été,
Où le rossignol a chanté
Dans l'arbre que la brise effleure.

Le cœur triste souffre de l'heure
Qu'attendrit le beau soir d'été,
Touchant comme un amour quitté
Et long comme un baiser qui leurre.

Le cœur dégoûté voit dans l'heure
Qu'apaise le beau soir d'été,
La muette sérénité
Du vrai sage attendant qu'il meure.

Et sur son aile errante, l'heure
Emporte, avec le soir d'été,
Le cœur gai, triste ou dégoûté,
Vers la même obscure demeure.

SOIRS D'ÉTÉ

II

La brise du soir en silence effleure
Les feuillages blancs des hauts peupliers,
Et mes souvenirs viennent par milliers,
Encore attendris par le jour et l'heure.

Sur le ciel si pur, délicatement,
Le coteau planté d'arbres se dessine;
Tout n'est que clarté vaporeuse et fine,
Et que solitude et qu'apaisement.

Et cette influence heureuse et calmante
Endort dans mon cœur tout chagrin d'amour,
Car tu me souris dans ce demi-jour,
Comme aux temps anciens, de ta bouche aimante.

Je songe à ton cœur suave et discret
Comme la lueur de cette soirée,
A demi rosée, à demi dorée;
Et ton beau visage ému m'apparait.

La lune se lève et l'*Angelus* tinte.
Sa voix se disperse à travers les chants,
Et les souvenirs se font plus touchants
Dans leur volupté qui s'achève en plainte.

SOIRS D'ÉTÉ

III

Le soir est aussi doux, aussi calme qu'hier.
Là-haut pas un nuage et pas un souffle d'air.
Mais une impression de tristesse s'exhale,
Pour moi, de ce beau ciel si clair qu'il en est pâle ;
Je vois, de ce soleil épuisé qui s'endort,
Sinistrement tomber une vapeur de mort
Sur ces coteaux muets, sur ces bois immobiles...
Habitant inquiet des inquiètes villes,
Ce silence effrayant pèse à mon faible cœur,
— Et la nature, vue en face, me fait peur.
C'est son indifférence éternelle et profonde
Que je hais! Je supplie et veux qu'on me réponde,
Et je veux être plaint, et je veux être aimé...

Si vous étiez ici, chère rose de mai,
Frêle amie aux yeux fins et dont l'âme est sincère,
Je vous amènerais jusqu'à ce banc de pierre,
Où, devant l'horizon doré, je viens m'asseoir,
Et là je vous dirais dans cette paix du soir :
« Vois tout cet univers mystérieux et morne !
Comme il est sans pensée, il est aussi sans borne.
Spectateur étranger de tout le drame humain,
Il fleurissait hier, il fleurira demain.
Je ne suis qu'un enfant et tu n'es qu'une femme ;
Mais puisque ici-bas rien n'aime une âme qu'une âme,
Aimons-nous ! Puisque rien ne nous parle, aimons-nous !
Aimons-nous ! aimons-nous ! puisque, tragique ou doux,
Le vaste ciel du soir ne comprend pas les choses
Que nous nous murmurons devant ses brumes roses,
Silencieux témoin vers qui tous les vivants
Ont jeté de vains cris emportés par les vents. »

SOIRS D'ÉTÉ

IV

Ce soir, que faites-vous, chère? J'aime à penser
Qu'en voyant vers les monts le soleil s'abaisser
Vous éprouvez, devant le muet paysage,
Je ne sais quel désir triste, tendre et sauvage,
D'avoir celui que vous aimez auprès de vous,
Pour mieux l'aimer devant ce ciel immense et doux...

SOIRS D'ÉTÉ

V

Encore un soir qui tombe, un soir qui ne m'apporte
Qu'un regret plus navrant de ma jeunesse morte.
Que ne suis-je pareil à ces noirs paysans
Dont je vois les maisons éparses dans les champs,
Et qui, durs travailleurs, ne comptent leurs journées
Que par l'entassement des gerbes moissonnées?
Mais, moi, le grand silence et la clarté du ciel,
La ligne des coteaux boisés, le lent appel
Que l'*Angelus* du soir jette dans la vallée,
Tout me fait souvenir de ma vie en allée...

C'est par des soirs pareils... — ah ! comme ils furent courts !
Mais dans la fuite vague et morne de mes jours
Quelle place ces soirs de joie unique ont prise ! —
Elle se promenait avec sa robe grise,
Et d'invisibles fleurs avaient tout parfumé
L'air du bois où j'aimais et me croyais aimé.

SOIRS D'ÉTÉ

VI

J'avais cueilli la fleur que vous aimez le mieux,
Et je la respirais devant les vastes cieux,
Sur la colline, à l'heure où le beau soir commence.
J'avais cueilli la fleur, et, dans le grand silence,
Son délicat parfum était comme une voix
Qui me rappelait tant de choses d'autrefois,
Ces choses dont le charme envolé me tourmente,
Que je baisai la fleur comme une bouche aimante.

SOIRS D'ÉTÉ

VII

Sur nos fronts un laurier fleuri de blanches fleurs;
L'angle d'un toit penché nous dérobait la lune;
Mais le grand ciel était baigné de ses pâleurs
Que les étoiles d'or perçaient une par une.

Et nous causions de Dieu, du Christ et de la Mort.
Autour de nous c'était, dans la petite ville,
Cet infini silence où l'on sent que tout dort,
Et pas un souffle d'air sur notre arbre immobile.

Les rêves les plus purs de nos jours d'ici-bas
S'échappaient à la fois du profond de nos âmes.
Nous étions exaltés, nous ne raisonnions pas,
Et nous aurions prié comme de simples femmes.

Cette élévation vers l'Idéal Divin
Ne laissait subsister en moi qu'une pensée:
— « Que ne puis-je parler ainsi dans ce jardin,
Chaque soir, à l'unique et chère fiancée!... »

SOIRS D'ÉTÉ

VIII

Près d'un étang presque sans eau
Que colore un ciel d'améthyste,
Aux soirs d'été, chante un oiseau,
Un seul oiseau, discret et triste.

Ce que cet oiseau chante là,
C'est la fuite de la journée
Qui s'en va comme s'en ira
Le mois d'abord, et puis l'année,

Et la jeunesse avec sa fleur,
Pâle jeunesse consumée
Dans l'attente et dans la langueur,
Loin des yeux de la trop aimée.

SOIRS D'ÉTÉ

IX

Petit oiseau que j'écoutais,
Quand, aujourd'hui, de ta voix tendre,
Tu chantes comme tu chantais,
Qui donc est là pour te comprendre?

Je t'aimais tant, petit oiseau !
Je t'aimais tant... Mon cœur ressemble
A cet étang presque sans eau
Où l'ombre des peupliers tremble.

Et rien n'est plus pareil au soir,
Au soir éteint, au grand soir morne,
Que la fin d'un sublime espoir,
De l'espoir d'un bonheur sans borne.

SOIRS D'ETÉ

X

C'EST une émotion tendre et presque sauvage,
Mais qui me prend toujours, chaque fois qu'en voyage
Je vois le soir qui tombe empourprer l'occident,
Et que, sur l'horizon doré, profond, ardent,
Se dessine la ligne obscure d'une ville
Avec de longs clochers montant dans l'air tranquille.
Je me dis qu'il serait vraiment délicieux
De venir avec sa maitresse en ces beaux lieux,
Et d'y goûter longtemps la joie âpre et profonde
De se sentir perdus dans ce recoin du monde;
Oui! perdus, inconnus, ignorés, — mais heureux,
Comme si l'on n'était sur terre que tous deux...

SOIRS D'ÉTÉ

XI

Cette fois ce n'est pas du haut d'une colline
Que je goûte le soir et sa fraicheur divine.
Non! Je voyage. Un train m'emporte vers Paris.
A l'orient, le ciel est nuageux et gris;
Mais, de mornes vapeurs chaudement empourprée,
La ville à l'horizon surgit, démesurée.

Salut! cité d'enfer où je vais de nouveau,
Lazare pour un jour sorti de son tombeau,
Me coucher, comme un mort, loin des soleils sublimes.
Adieu! longs peupliers dont les mouvantes cimes
Palpitaient sur mon front au vent calmé du soir.
Adieu! vignes en fleur où je venais m'asseoir.

Adieu! vallons étroits que je peuplais de songes.
Et toi, petit coteau délicat qui prolonges
Ta ligne sur un ciel aussi pâle que bleu;
Toi, cloche de village, et toi, village, adieu!
Vous ne me verrez plus, dans la paix taciturne
Que verse sur les champs l'heure triste et nocturne,
Me répéter un nom que j'aime, comme un fou,
Et suivre les sentiers qui vont l'on ne sait où.

VISION

C'EST un bois de sapins, impénétrable, obscur.
La noirceur du feuillage avive encor l'azur
Du grand ciel d'été qui flamboie.
Tout un bourdonnement d'insectes le remplit,
Ce bois sombre, et la mousse épaisse y fait un lit
Moelleux comme un velours de soie.

A respirer l'arome âpre et presque enivrant
Qui flotte dans ce bois, un doux regret me prend.
Une pure, une chère image,
Comme dans un lointain presque immatériel,
M'apparait sur le fond immaculé du ciel
Qu'encadre le profond feuillage;

Et je te reconnais, ô Femme! mais pourquoi
Cet air mélancolique? As-tu donc peur de moi,
Que tu tournes ta belle tête?
Réponds! ne suis-je plus l'ami, le confident?
Parle-moi! je ne t'ai jamais chérie autant.
Dis-moi ta souffrance secrète!

Tu me parlais jadis, chère Ame. Souviens-toi
De cette allée, où tu disais: « Comprenez-moi:
C'est que je suis si malheureuse!... »
Aujourd'hui tu te tais, et dans tes mornes yeux
Un abîme, muet comme ces calmes cieux,
Et comme eux infini, se creuse.

... Et tu t'évanouis, ô vision d'amour,
Dans ce ciel vaste où brûle un implacable jour.
Sur ma tête désespérée
Le bois qui vibre jette un retentissement,
Semblable au bruit que la mer fait en écumant
Par les nuits de forte marée.

REGRET

Devant le ciel d'été, tiède et calmé,
Je me souviens de toi comme d'un songe,
Et mon regret fidèle aime et prolonge
Les heures où j'étais aimé.

Les astres brilleront dans la nuit noire;
Le soleil brillera dans le jour clair;
Quelque chose de toi flotte dans l'air,
Qui me pénètre la mémoire.

Quelque chose de toi qui fut à moi :
Car j'ai possédé ta douce pensée,
Et mon âme, trahie et délaissée,
Est encor tout entière à toi.

CHANSON DE BRETAGNE

Rien n'arrête celui que l'amour accompagne:
Glace ou neige, pluie ou grésil, âpres sentiers!
Pour te suivre à travers le bois et la campagne
J'ai perdu mes sabots et déchiré mes pieds.

C'est qu'elle est comme moi bien jeune, mon amante,
Dix-sept ans, et jolie, et si fraiche, — ô ma fleur!
Son regard est brûlant, sa parole clémente,
Et c'est une prison où j'enferme mon cœur.

A quoi la comparer? A la Rose-Marie,
Cette rose d'amour, blanche comme un jasmin,
Fleur si frêle au milieu des fleurs de la prairie
Qui s'ouvrent aujourd'hui pour se faner demain!

En te faisant la cour, j'étais, ma fleur tremblante,
Semblable au rossignol posé sur un buisson :
S'il veut sommeiller, l'arbre épineux l'ensanglante,
Il remonte à la cime et reprend sa chanson.

Je suis ce rossignol, ou bien encore une âme
Qui fait son Purgatoire en attendant son jour.
Quand donc échapperai-je à la cruelle flamme
Pour entrer avec toi dans le ciel de l'amour ?

Que mon astre est fatal, mon sort contre nature !
Je n'ai pas un parent ici, pas un chrétien,
Pour prendre au moins pitié des peines que j'endure ;
Je n'ai pas un ami qui me veuille du bien.

Personne n'a souffert comme moi, mon amie,
Et cela par amour pour vous. J'ai tant prié !
J'ai tant souffert ! A deux genoux, je vous supplie
De prendre, au nom de Dieu ! votre clerc en pitié.

— Je composais ces vers en descendant la grève,
Au retour du pardon de Saint-Michel. Là-bas,
A l'horizon, je vois la mer qui se soulève...
Que m'importe, si ma Douce ne m'entend pas ?

MUSIQUE

La lune se levait, pure, mais plus glacée
Que le ressouvenir de quelque amour passée.
Les étoiles, au fond du ciel silencieux,
Brillaient, mais d'un éclat changeant, comme des yeux
Où flotte une pensée insaisissable à l'âme.
Et le violon, tendre et doux, comme une femme
Dont la voix s'affaiblit dans l'ardente langueur,
Chantait : « Encore un soir perdu pour le bonheur. »

ROMANCE

L'AME évaporée et souffrante,
L'âme douce, l'âme odorante
Des lys divins que j'ai cueillis
Dans le jardin de ta pensée,
Où donc les vents l'ont-ils chassée,
Cette âme adorable des lys?

N'est-il plus un parfum qui reste
De la suavité céleste
Des jours où tu m'enveloppais
D'une vapeur surnaturelle,
Faite d'espoir, d'amour fidèle,
De béatitude et de paix?...

ROMANCE

Voici juste un an, jour pour jour,
Oui! jour pour jour, heure pour heure.
Cette heure-là fut la meilleure,

La meilleure de notre amour.

Farouche, frémissante et frêle,
Tu me parlais, je t'écoutais!
Et vaguement je te sentais,

Je te sentais surnaturelle.

Si ma bouche eût pu se poser
Sur ta bouche amoureuse et fière,
Mon âme eût passé tout entière,

Tout entière dans ce baiser.

Ce temps où tu m'aimas ressemble
Aux temps charmants, aux temps lointains
De mon enfance. Ah! gais matins!...

Ah! gais matins! mon cœur en tremble.

J'étais amoureux, je suis dur;
J'étais joyeux, je suis morose.
Le sort moqueur a soufflé sur

Tous les pétales de ma rose.

ROMANCE

Tu n'as pas plus besoin d'efforts pour être belle
Que l'oiseau pour chanter, la cloche pour tinter,
Et mon âme pour écouter
Ce que ton nom seul lui rappelle.

Je n'ai pas plus douté de ton premier aveu
Que l'enfant caressé ne doute de sa mère,
Le poète de sa chimère,
Et le fidèle de son Dieu.

Puis-je en vouloir à l'heure exquise d'être brève ?
A l'hiver de venir si vite après l'été ?
Plus qu'à toi de m'avoir quitté,
Douce et fuyante comme un rêve?...

ROMANCE

I

Tandis qu'elle écoutait tout le long de l'allée
Le vent glacé frémir dans les noirs peupliers,
Morne, elle reconnut la maison isolée
Et le perron porté par ses deux escaliers...
Le soir tombait, un soir d'hiver, — et par milliers
Des bruits vagues montaient de la plaine apaisée.
La ligne des coteaux voisins et familiers
Courait sur un ciel froid d'une pâleur rosée.
— Elle dit : « Que ce soir est triste ! Oh ! plus jamais !...
Qu'ils étaient doux les soirs, — dit-elle, — quand j'aimais !... »

2

Elle entra... Quand on eut entr'ouvert la fenêtre,
Elle s'assit et vit qu'ils n'étaient pas changés,
Ces meubles, si connus qu'ils semblaient reconnaître
La main qui les touchait de ses doigts allongés.
Dans des cadres dorés, bergères et bergers
Menaient, comme autrefois, leurs rondes peu farouches.
Elle vint au piano muet; ses doigts légers
Firent chanter un air ancien aux froides touches.
Elle dit : « Que cet air est triste ! Oh ! plus jamais !...
Qu'il me plaisait cet air, — dit-elle, — quand j'aimais !... »

3

« Quand j'aimais ! » Et sentant l'amère angoisse d'être,
Elle dit, revenue auprès de la fenêtre :

« Pourquoi cet amour insensé
N'est-il pas mort avec les plantes
Qui l'enivraient, l'été passé,
D'odeurs puissantes et troublantes ?

« Pourquoi la bise, en emportant
La feuille jaunie et fanée,
N'en a-t-elle pas fait autant
De mon amour de l'autre année ?

« Les roses des rosiers en fleur,
L'hiver les cueille et les dessèche,
Mais la blanche rose du cœur,
Toujours froissée, est toujours fraîche.

« Il n'en finit pas de courir,
Le ruisseau de pleurs qui l'arrose,
Et la mélancolique rose
N'en finit pas de refleurir... »

REGRET

O beaux cheveux bouclés sur un fier, un doux front,
Que plus jamais mes longs baisers ne presseront!
O beau sourire éclos sur des lèvres charmantes
Qui ne me diront plus de paroles clémentes!
O beaux yeux, purs miroirs d'un cœur plus pur que vous,
D'un cœur qui m'est cruel et qui me fut si doux,
Que ne puis-je oublier les divines pensées
Dont vous m'avez comblé dans des heures passées,
Et pourquoi donc gardé-je un si long souvenir
D'un bonheur insensé qui dut si tôt finir?

ROMANCE

D'après Shelley.

Oublîras-tu que d'heures douces
Nous enterrâmes sous les mousses
Du bois suave de l'Amour?
Et nous amoncelions sur elles
Des fleurs et des feuilles nouvelles;
Et c'étaient, ces feuilles d'un jour,
Nos espérances alors vertes;
C'étaient, ces fleurs à peine ouvertes,
Nos bonheurs, fanés sans retour.

— Oublier ces heures passées
Et leurs bienheureuses pensées?

Un spectre veille et ne veut pas.
Mon Ame est une tombe noire
Que garde en priant la Mémoire,
Et le Regret me dit tout bas:
« Les félicités anciennes,
O cœur malade! sont des peines
Dont jamais tu ne guériras. »

LE SOIR ET LA DOULEUR

La Douleur dit au Soir : « Oh ! viens, toi que j'appelle,
« Toi le seul qui jamais, jamais ne m'as fait mal. »
Et le Soir, souriant et pâle, vient vers elle
Sur l'escalier du ciel occidental.

Le Soir à la Douleur murmure : « Mon aimée... »
Il la prend par les mains, la force de s'asseoir.
Et comme elle se sent intimement charmée
Par la caresse apaisante du Soir !

Le Soir dit : « Mon aimée, entends mourir le monde
« Et se taire la voix de ces hommes cruels,
« Et descendre la Nuit, ma sœur triste et féconde,
« Les bras chargés de lys surnaturels. »

La Douleur au beau Soir répond : « J'ai peur de l'ombre
« Comme j'ai peur de l'homme et du jour obsesseur.
« J'ai peur de ces milliers de regards du ciel sombre.
« Je t'aime, toi, pour ta morne douceur. »

Mais le Soir n'entend plus ce soupir ; il se lève.
Il voudrait embrasser l'aimée, il ne peut pas :
Il est déjà lointain et vague comme un rêve.
— Et la Douleur reste seule ici-bas.

REGRET

Dans un jardin dépouillé par l'automne
Et que j'avais connu vert et fleuri,
Je promenais mon amour mal guéri.
— Le vent jetait sa plainte monotone.

Le ciel, suave et tendre et bleu jadis,
Développait son dais chargé de neige;
Et je criais au ciel: « Quand reverrai-je
L'azur brûlant de l'ancien paradis? »

Désespéré comme un cœur qui regrette,
Le vent sifflait sur les dernières fleurs.
Le soir d'automne éteignait ses lueurs,
Et les clairons sonnaient pour la retraite.

Le vent chassait les feuilles du jardin,
Qui se dressaient de terre pour me suivre,
Et j'écoutais se lamenter le cuivre
Qui me parlait de mon bonheur lointain.

Tout était faux et tout semblait sincère,
Tout était faux et tout semblait aimant. —
Ah! je finis de boire amèrement
Le vin versé par la main la plus chère!...

A UNE ANCIENNE AMIE

Je ne vous aime plus. Mensonger ou sincère,
Le sentiment sans nom qui me venait de vous
Ne ronge plus mon cœur de son fatal ulcère.
Les temps sont bien passés des chagrins noirs et fous.

Êtes-vous belle ou laide, attristée ou contente,
Qu'importe, maintenant que ce rêve s'éteint?
Les secrets de vos nuits n'ont plus rien qui me tente,
Mon cœur est bien vidé du poison qu'il contint.

Je n'en suis pas plus fier. Se moquer de soi-même,
Et, quand on l'a perdue, insulter à sa foi,
C'est une triste histoire, et le seul grand blasphème
Consiste à s'en aller sans avoir dit pourquoi.

Adieu donc! je m'en vais où veut ma destinée,
Indifférent à tout, et plus vieux que les vieux.
Mon âme était si riche! Elle est bien ruinée,
Et je n'ai rien gardé que la gaîté des yeux.

De la frivolité je me suis fait un masque,
Plus commode après tout que l'air froid des Anglais,
Et chacun à me voir si jeune et si fantasque
Sourit, et ne croit pas que j'aie aimé jamais.

Regarde ton ouvrage, ô femme! es-tu ravie?
Va! ne fais pas mentir et s'attendrir tes yeux.
C'est toi qui m'as appris à vouloir de la vie
Ce qu'elle peut donner, — et tout est pour le mieux.

LIVRE SECOND

DILETTANTISME

Dans les jours où la vie est libre
De toute amoureuse langueur,
Quand aucun nom trop cher ne vibre
Dans le grand silence du cœur,

C'est un plaisir de dilettante
De donner délicatement
A la fantaisie inconstante
Les allures du sentiment...

INDIFFÉRENCE

Le calme azur où luit le soleil immortel
Enveloppe la terre où frémissent les pousses,
Et des exhalaisons magnétiques et douces
S'échappent de la terre et descendent du ciel.

Homme, laisse-toi vivre en paix, et sens réel
Le lien qui t'attache à ce monde où tu pousses!
Le grand arbre des bois porte et nourrit les mousses,
Tel l'Univers soutient l'Être Spirituel.

Cet Univers, si grand qu'il écrase le rêve,
Ne le redoute pas! c'est en toi qu'il s'achève;
Tout ton cœur nait en lui, vit en lui, meurt en lui.

Fais cet acte de foi dans l'Éternel Génie
De vouloir aujourd'hui ce qu'il veut aujourd'hui,
Et laisse-toi porter par la Force Infinie.

INDIFFÉRENCE

Sans souci de savoir si le temps qui s'écoule
T'apporte ou non des biens auxquels tu ne crois pas,
Écoute, indifférent aux luttes d'ici-bas,
Autour de toi frémir et trépigner la foule.

Chaque fois qu'au lointain une voiture roule,
Redis-toi qu'elle emporte en son pesant fracas
Quelque voluptueux qui court à ses sabbats,
Ou quelque âpre marchand que l'odeur du gain saoule;

Et, te représentant l'existence de ceux
Que tu vis s'abimer dans ces plaisirs chanceux,
Répète-toi les vers célèbres de Lucrèce.

« Il est doux, quand les vents troublent les flots puissants,
D'être à terre, et de voir les marins en détresse
Lutter contre les maux dont nous sommes exempts. »

ROMANCE

Voici que le printemps, ce fils léger d'Avril,
Beau page en pourpoint vert brodé de roses blanches,
Parait, leste, fringant, et les poings sur les hanches,
Comme un prince acclamé revient d'un long exil.

Les branches des buissons verdis rendent étroite
La route qu'il poursuit en dansant comme un fol;
Sur son épaule gauche il porte un rossignol,
Un merle s'est posé sur son épaule droite.

Et les fleurs qui dormaient sous la mousse des bois
Ouvrent leurs yeux où flotte une ombre vague et tendre,
Et sur leurs petits pieds se dressent, pour entendre
Les deux oiseaux siffler et chanter à la fois.

Car le merle sifflote et le rossignol chante :
Le merle siffle ceux qui ne sont pas aimés,
Et pour les amoureux languissants et charmés
Le rossignol prolonge une chanson touchante.

RÉVOLTE

La campagne était fraîche et tout ensoleillée,
Un souffle de printemps courait sur les blés verts,
Et je marchais dans l'herbe odorante et mouillée
En me disant des vers.

J'étais gai, bien portant, et libre au fond de l'âme;
J'avais enfin dompté le maladif amour,
Et nul amer regret, nul souvenir de femme
Ne troublait ce beau jour.

J'ouvrais à pleins poumons ma poitrine profonde
Au vent qui se roulait sur les arbres en fleur,
Et je sentais aussi la jeunesse du monde
Refleurir dans mon cœur.

O toi qui veux, lassé de ton âme ulcérée,
Reprendre un peu de force après de longs combats
Et boire un coup de vin à la coupe sacrée,
N'aime pas, n'aime pas!

Brise ta chaîne, esclave! et seul, avec courage,
Sans attendrissements, sans remords et sans fiel,
Viens courir par les prés comme un cheval sauvage,
Sous la beauté du ciel.

PAYSAGE DE PROVENCE

Le grand cirque des monts plantés de pins, étage
Ses rochers gris trouant le vert et noir feuillage.
La vallée a ses verts et pâles oliviers.
Le vert sombre contraste avec le vert si tendre,
Et l'implacable ciel du Midi s'en vient tendre
Son dais bleu, si brûlant qu'il sèche les viviers.

Au fond du val, tout contre un mince monticule,
Le vieux village, aux murs roux de soleil, accule
Ses petites maisons sans fenêtres, autour
D'un château fort, gardien silencieux, qui dresse
Sur les toits rapprochés comme un peuple en détresse,
L'ombre hautaine et la carrure de sa tour.

Tout cela fut... Mais dans notre âge monotone,
Plus de bandits errants dont le mousquet détonne
A l'heure où la nuit fraîche enveloppe le val;
Plus de danger de voir, en plein jour, apparaître
Le profil dur, le casque aventureux du reitre,
Qui pour patrie a son épée et son cheval.

Le village est en proie aux luttes politiques,
Et, sur la tour carrée et les maisons gothiques,
Des affiches sans nombre et de toutes couleurs
Etalent hardiment la lèpre de leurs phrases,
Qui font s'ouvrir avec d'enfantines extases
Les yeux vagues et fins des pauvres laboureurs.

PAYSAGE

Au bois, le vert rideau des premières feuillées
Tamisait un soleil d'Avril sur les allées,
Et je me souvenais des anciens tableaux
Où l'on voit, à travers les fûts blancs des bouleaux,
La Vierge avec son Fils passer, surnaturelle,
En robe de princesse, et menant derrière elle
Deux chevreuils familiers, qui, le long du chemin,
Bondissent doucement et mangent dans sa main...

PREMIER MAI

Au lointain, un convoi passe et siffle aigrement.
Ce premier mai ressemble à la gaîté moderne :
Les lilas sont en fleur, mais leur parfum consterne ;
On dirait d'un joli sourire qui vous ment.

La jeune femme, assise auprès de son amant,
De ses yeux fatigués regarde le ciel terne,
De ses beaux yeux, profonds et nuancés, que cerne
Le récent souvenir de leur réveil charmant.

Elle rit, elle chante, et, sur la nappe blanche,
Accoude son bras nu hors de sa large manche
Et boit à la santé du joli mois de Mai,

Cependant que l'amant compare, d'un air grave,
A travers les vapeurs d'un cigare embaumé,
L'or des fins cheveux blonds à l'or du vin de Grave.

ROMANCE

Les feuilles s'ouvraient sur le bord des branches
Délicatement.
Les cloches tintaient, légères et franches,
Dans le ciel clément.

Rythmique et fervent comme une antienne,
Ce lointain appel
Me remémorait la blancheur chrétienne
Des fleurs de l'autel.

Ces cloches parlaient d'heureuses années,
Et, dans le grand bois,
Semblaient reverdir les feuilles fanées
Des jours d'autrefois.

ZANTE, FIOR DI LEVANTE

Quand le vaisseau bercé par la mer caressante
S'arrête aux bords heureux de la terre de Zante,
Que les Italiens nomment « fleur du Levant, »
Le voyageur vers lui voit voguer cent nacelles,
Toutes pleines de fleurs humides et nouvelles
Dont l'âme errante flotte et parfume le vent.

On dirait des jardins balancés sur les lames,
Et ce sont des œillets plus rouges que des flammes:
D'autres blancs, délicats comme un beau teint d'enfant,
Et des roses de pourpre et des roses pâlies,
Et de grands lys royaux dont les mélancolies
Gardent je ne sais quoi d'âpre et de triomphant.

Et lorsque le vaisseau, parti pour d'autres mondes,
Escalade les plis démesurés des ondes
Qui l'emportent au ciel brumeux de l'occident,
Longtemps encor, parmi la vapeur, les cordages,
Et les groupes bronzés des matelots sauvages,
Les fleurs de Zante en font un oasis flottant.

Moi-même, aux jours obscurs où de douces pensées
M'évoquent la beauté des heures éclipsées,
Que j'ai revu de fois — souvenir décevant! —
Ton ciel clair, tes flots bleus roulant des pierreries,
Et les riches bouquets de tes barques fleuries,
O Zante, fleur lointaine et douce du Levant!

A UNE MARGUERITE

Marguerite de la prairie,
Pétale par pétale et curieusement,
Comme un naïf et jeune amant,
Voici que je t'ai défleurie !

Pourtant tu me souris encor,
Et tu m'offres au bout de ta tige brisée,
O fleurette brutalisée,
Ton délicat petit cœur d'or.

En tombant, ton dernier pétale
M'a redit : « Elle t'aime... » O douce fleur, pourquoi
Ai-je fait s'abattre sur toi
Une main distraite et fatale ?...

TRÈS VIEUX VERS

Un vent rafraichi soufflait de la baie,
Comme nous allions du côté d'Honfleur;
De blancs liserons parfumaient la haie:
C'était un sentier de bruyère en fleur.

Le soleil d'été luisait sur les herbes;
La mer emplissait d'azur l'horizon;
Par les prés normands, lentes et superbes,
Les vaches paissaient l'opulent gazon.

Vos yeux souriaient sous votre voilette,
Et, dans ce pays âpre et gracieux,
Votre main gantée et votre toilette
Faisaient un contraste exquis à mes yeux.

CONSOLATION A ÉLISE

Votre visage peint à fresque,
Elise, est rongé par le temps,
Et vous prenez d'assaut, ou presque,
Un beau jeune homme de vingt ans.
Accusez-le d'être égoïste,
Souriez d'un sourire triste,
Et jetez vos deux bras au cou
De cet amant fat et frivole.
— Ah! vous l'aimez comme une folle,
Mais le drôle en rit comme un fou.

Consolez-vous, dans trente années,
Vous serez morte; il sera vieux.

Sous ses tempes découronnées
Les rides brideront ses yeux,
Et ce galant d'humeur altière
Usera sa vie en prière,
Tendant les bras, pliant le cou,
Aux pieds de quelque enfant frivole,
— Qui s'en rira comme une folle
Et qu'il aimera comme un fou.

EN LISANT RONSARD

Je veux lire aujourd'hui les sonnets de Ronsard.
Ce ciel voilé me glace, et c'est ma fantaisie
De me chauffer aux feux de cette poésie,
Comme au soleil nouveau fait un frileux lézard.

Tranquille, j'ouvrirai le doux livre au hasard;
Je serai plus heureux que n'est un roi d'Asie,
Et mon esprit, qu'un vers délicat extasie,
S'enivrera longtemps du charme pur de l'Art.

S'il est vrai que la vie est dédiée aux larmes,
Que ce monde est un champ, où, tous, pâles, en armes,
Nous luttons pour tuer puis mourir écrasés,

Ressemblons au soldat qui, parmi les désastres,
Lève les yeux, et sent sur son front les baisers
Mystérieux et frais que prodiguent les astres.

EN LISANT MICHELET

Napoléon fuyait le flamboyant Moscou,
Et son traineau filait sur la neige glacée,
Tandis que, dans ses yeux bleu pâle, sa pensée,
Farouche, semblait dire à son destin : « Jusqu'où ? »

Une riche fourrure enveloppait son cou ;
Une toque encadrait sa figure engraissée,
Livide, quand, des plis de la neige amassée,
Quelque soldat couché se dressait tout à coup.

C'était un vétéran d'Égypte ou d'Italie,
Qui lui criait, avec une voix affaiblie :
« Du pain, père, du pain !... » Lui, ne répondait pas ;

Un étrange frisson errait sur sa figure ;
Et le vieux compagnon de ses premiers combats
Disait : « Père, pardon ! » et baisait sa fourrure.

SOIRÉE DE JEUNES GENS

Ce soir-là, nous étions quatre bons camarades,
Tous jeunes, tous joyeux, et liés dès longtemps
Pour avoir en commun, depuis sept ou huit ans,
Connu bien des jours gais et bien des jours maussades.

La chambre de garçon où nous passions le soir
Plaisait par un contraste étrange et fantastique:
Des masques, des fleurets, des gants, de la musique
Et des livres, sur un piano d'ébène noir.

La tenture était rouge, et deux grands tableaux sombres,
Chefs-d'œuvre non signés d'un maître vénitien,
Y montraient, à côté d'un dressoir ancien,
L'éclat blanc des beaux corps avivé par les ombres.

Nous riions, nous causions, mais à tort, à travers,
Fous, vifs, tirant des feux d'artifice de phrases.
Hardiment nous passions des rires aux extases ;
Où l'un faisait des mots, l'autre citait des vers.

Sur la table luisait un flacon d'eau-de-vie,
Clair et blond. On eût dit qu'il faisait les doux yeux
Aux coupes de Bohême en cristal précieux,
Où courait une chasse avec fureur suivie.

Des globes bleus donnaient un frais reflet changeant
Au marbre finement veiné de quelques groupes,
Et parmi les flacons d'eau-de-vie et les coupes
Des cigares dorés chargeaient un plat d'argent.

Vrai Dieu! la belle fête! et quelle joie intime
Quand deux de nous, assis au piano, vaillamment,
Attaquèrent, avec un profond sentiment,
Un morceau du vieux Bach, aussi fin que sublime.

Des chats erraient frôlant leur tête à nos genoux.
La vapeur du tabac avait noyé la chambre.
Au dehors, un vent froid et plaintif de Décembre,
Et, dans la cheminée, un feu gai comme nous.

O mes amis, vous tous qui m'aimez et que j'aime,
En dépit de ce temps d'âpres politiqueurs,
N'ayons d'autre souci que de noyer nos cœurs
Dans l'admiration, — cette ivresse suprême!

N'ayons d'autre souci que d'oublier l'amour
Qui nous a si souvent terrassé toute l'âme;
Causons, pensons, rêvons! l'Art guérit de la femme,
Et seul il nous suivra jusques au dernier jour.

Exaltons-nous, et, fous d'émotions lyriques,
Comme un mangeur d'opium tenant nos yeux ouverts,
Laissons-nous enlever dans les mondes féeriques!
Des vers! Des vers! Qui sait encore de beaux vers?...

SOUVENIRS DU NORD

I

DÉPART

Accoudé sur le bastingage
Et regardant la grande mer,
Je respire ce que dégage
De liberté ce gouffre amer.

Le large pli des houles bleues,
Que les vents poussent au hasard
D'au delà d'un millier de lieues,
Soulève le bateau qui part.

Sensation farouche et gaie,
Je vais donc vivre sans lien!
Ah! que mon âme est fatiguée
D'avoir tant travaillé pour rien!

Vains devoirs d'un monde frivole,
Plaisirs factices de deux jours,
Coupable abus de la parole,
Efforts mesquins, tristes amours,

Tout de ce qui fut moi s'efface
A l'horizon mystérieux,
Et le libre, l'immense espace,
S'ouvre à mon cœur comme à mes yeux.

II

SOIR

Une île de rochers et d'herbe, verte lande
Que les marins danois nommaient l'œil de l'Irlande,
Ferme l'anse bleuâtre, où les flots amortis
A peine font entendre un vague clapotis;
Et c'est comme une mort languissante des choses:
Mort du jour dans le ciel teinté de vapeurs roses,
Mort du vent dans les plis des voiles d'un bateau
Qui fend l'eau d'un sillage aussi lent que cette eau,
Mort aussi dans mon cœur, redevenu plus sage
Par le charme du triste et muet paysage,
Mort de tout dans ce cœur, délivré de l'amour,
Et froid comme la mer par ce soir d'un beau jour.

III

MATIN

Le frisson glacé du matin
Court sur la grise et morne plaine,
Dans le brouillard un coq lointain
A gémi comme une âme en peine.

On dirait qu'un gosier sanglant
Jette un grand sanglot d'agonie,
Qui se disperse, triste et lent,
Dans la solitude infinie...

IV

FLIRTATION

Si ce ruisseau te plait, baignes-y tes pieds blancs,
Et je regarderai dans l'onde transparente
Ces beaux pieds délicats et leurs contours tremblants,
Et l'ombre du bouleau sur ton visage errante.

Si ce jardin te plait, fais un bouquet des fleurs
Qui fleurissent le long de ses blondes allées,
Et je regarderai leurs heureuses couleurs
Par tes deux mains de fée artistement mêlées.

Si ce beau soir te plait, sieds-toi sur ce rocher,
Tes yeux refléteront le ciel d'or et de flamme,
Et je regarderai le soleil se coucher
Dans ces yeux innocents où sourit ta jeune âme.

Je n'ai pas peur de toi qui n'as pas peur de moi;
Ton âme est trop naïve et la mienne est trop lasse
Pour qu'un passionnant et dangereux émoi
Entre nos deux repos puisse un jour prendre place.

Laisse-toi donc aller au divin Naturel!
Je ne veux rien de toi que te regarder vivre,
Dans un frais paysage et sous un libre ciel:
Ton charme adolescent me plait comme un beau livre;

Et rien ne me vaudrait le singulier plaisir,
Fait de renoncement et de douceur profonde,
Que je goûte à te voir, sans trouble, sans désir,
T'ouvrir, comme une rose, au charme d'être au monde

V

LA ROMANCE D'ARIEL

Dans l'âme d'Ariel une musique vibre,
— O Miranda! c'est la musique de ta voix, —
Qui lui donne un regret du lien d'autrefois
Et la haine de l'heure où le Duc l'a fait libre.

Il cherche un frais recoin de l'île pour s'asseoir,
Frêle esprit au milieu de la fougère frêle;
Autour de lui l'eau bleue aux arbres verts se mêle,
Et sa lente chanson s'élève avec le soir...

« Au long de ces montagnes douces,
Dis! viendras-tu pas à l'appel
De ton délicat Ariel
Qui veloute à tes pieds les mousses?

« Suave Miranda, je veux
Qu'il fasse juste assez de brise
Pour que ce souffle tiède frise
Les pointes d'or de tes cheveux!

« Les clochettes des digitales
Sur ton passage tinteront;
Les églantines sur ton front
Effeuilleront leurs blancs pétales.

« Sous le feuillage du bouleau
Blondira ta tête bouclée;
Et dans le creux de la vallée
Tu regarderas bleuir l'eau,

« L'eau du lac lumineux ou sombre,
Miroir changeant du ciel d'été,
Qui sourit avec sa gaîté
Et qui s'attriste avec son ombre;

« Symbole, hélas! du cœur aimant,
Où le chagrin, où le sourire
De l'être trop aimé, se mire
Gaîment ou douloureusement... »

VI

AU BORD DE LA MER

La mer énorme se soulève,
Je suis comme un enfant perdu.
— O mer! quand m'emporteras-tu
Vers le pays où vit mon rêve?...

J'entends crier le goëland.
Comme lui mon cœur est sauvage;
Il eut jadis son doux servage,
D'oiseau caressé, mais tremblant...

Le vent creuse les lames hautes.
Je sens passer soudain en moi
Un peu du frissonnant émoi
De ces lames le long des côtes...

Elles et moi, d'âpres amours
Nous précipitent vers notre astre,
Et le même odieux désastre
Nous fait rouler bien loin, — toujours...

— ——

VII

BEAU SOIR

Lorsque au soleil couchant les rivières sont roses
Et qu'un tiède frisson court sur les champs de blé,
Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers le cœur troublé;

Un conseil de goûter le charme d'être au monde
Cependant qu'on est jeune et que le soir est beau,
Car nous nous en allons, comme s'en va cette onde:
Elle à la mer, — nous au tombeau!

VIII

AU BORD DU LAC

Beauté douce du lac dont l'eau bleuâtre et grise
Frissonne au plus léger coup d'aile de la brise;
Beauté grave des monts de qui les bouleaux blancs
Mirent dans l'eau du lac leurs feuillages tremblants:
Beauté fière du vol de l'aigle qui s'enlève
Si haut qu'il voit le lac perdu comme en un rêve;
Beauté vaste du ciel changeant qui, chaque soir,
Colore l'eau du lac d'un reflet rose et noir;
O Divine Beauté d'un coin béni du monde,
Heureux qui, jeune et pur, dans son âme profonde,
Recueille ce qui fait l'attrait surnaturel
De ces vivantes eaux où passe tout un ciel,
Pour apporter un jour cet hommage suprême
A quelque femme aux yeux pleins de rêve et qu'il aime!

Ah! qu'il l'aime d'un cœur silencieux et doux
Comme toi, lac plaintif, et grave comme vous,
Montagnes qui portez les hautes forêts vertes,
Et fier comme ton vol, aigle aux ailes ouvertes,
Et comme toi profond, ô ciel illimité,
Et beau comme toi-même, ô Divine Beauté!

IX

FANTOMES

Sentiers qui contournez les lacs silencieux,
Les lacs d'un bleu vivant comme le bleu des yeux,
Et vous, sentiers des monts boisés où la fougère
Découpe sa dentelle amincie et légère,
Et vous, sentiers dorés des plaines, qui mêlez
Le frisson de l'avoine à l'ondoiment des blés,
Vous aussi, qu'alanguit, sous les antiques chênes,
Le murmure enchanté des cascades prochaines!
Il semble, quand le soir taciturne descend,
Qu'il flotte autour de vous un charme attendrissant.
Dans le demi-jour triste on voit errer des ombres;
Un frôlement furtif, dans vos profondeurs sombres.
S'éveille, et c'est qu'alors, mystérieux sentiers,
Les belles d'autrefois, qui posèrent leurs pieds

Sur vous, dans des moments de tendresse sublime,
S'échappent de la mort et de son noir abime
Et reviennent chercher ce qu'elles ont laissé
De leur cœur, sur la place où leur forme a passé,
Aux temps où leurs grands yeux s'ouvraient au paysage,
Où les vents parfumés caressaient leur visage,
Où vous leur paraissiez, minces sentiers en fleur,
Infinis comme leur chimère de bonheur!...

X

PAYS LIBRE

Le ciel froid du matin où meurent les étoiles
Blanchit le golfe bleu qu'enserrent des coteaux;
Nulle trace de vie humaine que les voiles,
Pleines de vent, de trois misérables bateaux.

Sur la gauche se creuse un porche basaltique,
Où retentit, parmi l'amas des rocs branlants,
L'immense battement de l'immense Atlantique,
Et d'où s'échappe un vol d'affamés goëlands.

Tendant le bec, dardant leurs mobiles prunelles,
Et leurs ongles crochus ramenés sous leur corps,
Ils vont, battant l'air souple avec leurs blanches ailes,
Qu'une plume noirâtre estompe sur les bords.

Si l'un d'eux voit dans l'eau reluire quelque proie,
Il s'abime du bond meurtrier de l'éclair,
Son bec plonge, sa serre avide se déploie...
Un coup d'aile, et l'oiseau plane au plus haut de l'air.

Un autre, fatigué d'une inutile chasse
Et d'avoir si longtemps volé contre le vent,
Lève sa tête plate, et pousse, dans l'espace,
Un cri rauque et plaintif comme un sanglot d'enfant.

Toute la troupe alors, comme désespérée,
Répond à ce sanglot par un sanglot pareil,
Et ce strident appel monte avec la marée
Vers le ciel où flamboie un frissonnant soleil.

XI

NUIT D'ÉTÉ

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose!

O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches!

O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante!

XII

VIEUX SOUVENIR

Le train file à travers la verdoyante plaine;
Un brouillard violet baigne un coteau qui fuit...
— J'écoutais s'en aller ta faible et tiède haleine,
Lorsque nous nous aimions dans la paix de la nuit.

Un brouillard violet baigne un coteau qui fuit;
Autour de moi résonne une langue étrangère...
— Lorsque nous nous aimions dans la paix de la nuit,
Comme j'étais heureux et que tu m'étais chère!

Autour de moi résonne une langue étrangère.
Ces beaux lieux pour mon cœur n'ont pas un souvenir...
— Comme j'étais heureux et que tu m'étais chère
Quand tes bras en dormant semblaient me retenir!

Ces beaux lieux pour mon cœur n'ont pas un souvenir,
Et toujours je revois notre chambre lointaine,
Quand tes bras en dormant semblaient me retenir...
— Le train file à travers la verdoyante plaine.

XIII

AUTRE SOUVENIR

En respirant l'odeur si douce d'un tilleul,
Dans cet air étranger où je me sens plus seul,
Je me suis souvenu de l'ancienne Aimée,
Et, parmi tant de soirs, d'un soir déjà lointain,
Et de la longue allée obscure d'un jardin
Que ce même arbre en fleur avait toute embaumée.

Ce parfum, par ce soir de songe, était si doux,
Qu'il semblait défaillir d'ivresse comme nous;
L'âme des fleurs s'était à la nôtre mêlée
Tant nous nous embrassions dans l'arome enchanté,
Frisson voluptueux du soir mourant d'été
Qui trainait tout au long de la féerique allée.

Il passe par ces soirs des anges dans le vent;
Sur leur aile invisible ils errent, enlevant
Son âme extasiée à la fleur qui se pâme;
Car il est pour les fleurs un divin paradis,
Où vivent les parfums des printemps de jadis...
Ah! si l'ange des fleurs eût pris aussi notre âme!

S'il eût cueilli, parmi ces tilleuls reposés,
Nos deux souffles unis dans ces heureux baisers,
Il n'eût pas distingué ton âme de la mienne :
Et le meilleur de nous pour l'immortalité
Demeurait confondu, comme, en ce soir d'été,
Mon rêve et ton amour, les fleurs et notre haleine.

XIV

NOSTALGIE AU BORD DE LA MER

Si nous n'avions jamais quitté
La maison que nous habitâmes,
Près de la mer, durant l'été
Où se mêlèrent nos deux âmes;

Si l'obscur, le cruel destin
N'avait pas exilé ma vie
Loin des tamarins du jardin
Où je t'ai connue et chérie;

Si les flots, nos vieux confidents,
Nous avaient toujours fait entendre,
Tantôt leurs cris durs et stridents,
Tantôt leur plainte triste et tendre,

Vois-tu, nous n'aurions pas cessé
De nous aimer sans défiance :
Je le sens au regret glacé
Qui frissonne en moi quand j'y pense !...

Et je ne viendrais pas ce soir,
Tout seul, dans le vent et la brume,
Près de la mer morne m'asseoir,
Le cœur inondé d'amertume,

Tandis que, sur mon pâle front,
De grands oiseaux aux cris sauvages
Éperdument tournent en rond
Sous un ciel chargé de nuages.

XV

ROMANCE

J'ÉCRIVIS un nom sur la grève,
Mais le flot l'eut vite effacé...
— Ainsi s'efface, comme en rêve,
Jusqu'au nom d'un amour passé.

Ce nom gracieux, que de femmes,
Têtes charmantes, l'ont porté!
— Mais le temps est semblable aux lames,
Il a balayé leur beauté.

Et toi-même, enfant adorable,
A qui je songeais ce matin
En traçant ton nom sur le sable,
Tu n'auras pas d'autre destin;

Et dans cent ans, lorsque la terre
Tous les deux nous recouvrira,
Sur cette grève solitaire
Un autre jeune homme viendra

Écrire un autre nom de femme,
Le nom de sa maitresse à lui,
Nom délicieux que la lame
Effacera comme aujourd'hui.

XVI

UN VER DANS LA ROSE

D'après Tennyson.

Une rose, j'avais une rose, rien qu'une;
Pâle rose, poussée au pâle clair de lune,
Elle embaumait la terre, elle embaumait les cieux:
Une rose, ma rose! Elle embaumait ma vie.
Qu'importaient à mon âme amoureuse et ravie
Les épines du beau rosier mystérieux?

Une rose! Ah! pouvais-je avoir une autre rose?
Pâle rose, à cueillir nouvellement éclose,
Pour y boire un parfum d'immortelle langueur?...
Car elle ne peut pas mourir, ma rose aimée;
Mais il mourra, l'amant de la rose embaumée,
Si la rose d'amour cache un ver dans son cœur.

XVII

LAMENTATION

D'après Shelley.

L'ÉCLAT de la jeunesse en fleur passe moins vite,
La nuit heureuse est moins rapide dans sa fuite,
Moins rapide le vol du fugitif été;
Elle est venue et m'a quitté.

Comme un bois, quand l'amas des feuilles gît à terre,
Comme la nuit pour ceux qui ne s'endorment pas,
Comme un cœur sans désirs, je reste solitaire,
Combien solitaire ici-bas!

L'été, vive hirondelle, aura plus d'un passage;
La nuit, plaintive orfraie, est déjà de retour;
La jeunesse à jamais s'enfuit, cygne sauvage,
Décevant comme ton amour.

Mon cœur, chaque matin, appelle la nuit douce,
Ma peine me poursuit jusque dans mon sommeil,
Mon hiver voudrait prendre à quelque jeune pousse
Un clair feuillage de soleil.

Des lys blancs! Ah! parez de lys la fiancée,
Parez de muguets blancs un cercueil virginal,
De roses un beau front de mère!... — La Pensée
Est la fleur qui sied à mon mal.

L'effeuillant à la place où j'ai couché ma vie,
Je n'ai pas pu pleurer, et je défends aussi
Qu'aucun ami sur moi pleure, et me sacrifie
Un seul espoir, un seul souci.

XVIII

ROMANCE

D'après O'Shaughnessy.

Oui! j'ai fait un jardin nouveau, vert reposoir,
Pour mon amour nouvelle;
Laissant la rose morte au pied du rosier noir,
J'en plante une plus belle.
L'été ne va-t-il pas fleurir ce vert jardin?
Mon cœur en vain l'appelle...
Mon ancienne Aimée est entrée, et, soudain,
Tout est mort devant elle.

Elle entre avec son fin sourire d'autrefois,
Mais que sa bouche est lasse!
Et regardant avec ses yeux mornes et froids,
Elle frissonne et passe.

L'éclat des frais rosiers rouges qu'elle a touchés
S'appâlit et s'efface,
Les rosiers blancs et leurs pétales desséchés
S'effeuillent sur sa trace.

Sa pâle robe glisse, et froisse à petit bruit
L'herbe aussitôt fanée:
On dirait d'un serpent qui mord l'herbe et que suit
Sa bave empoisonnée.
Elle marche vers la barrière d'un pas lent,
Et, la tête tournée,
Elle murmure: « Adieu... » de cet accent tremblant
Qu'elle avait l'autre année!

LIVRE TROISIÈME

SPLEEN

Ai-je assez usé ma vie,
Ma vie et mes pas,
Sur la grand'route suivie
Par ceux que je n'aime pas ?

Ai-je assez battu l'estrade,
Chasseur dégoûté,
Sans avoir un camarade
Qui m'aimât, à mon côté ?

O beau jour, quand tu t'achèves,
Par tes feux mourants,
Ce que j'ai perdu de rêves,
Jour tombant, tu me le rends!

Ta lumière à l'agonie
Auréole alors
D'une douceur infinie
Le front de ces rêves morts.

PORTRAIT DE FEMME

Sa voix, un peu voilée, aimante
Et délicate, est comme un chant :
Comment supposer qu'elle mente
Avec sa voix douce d'enfant ?

Est-elle brune ? Est-elle blonde ?
Tout en elle est trompeur. Je crois
Que pour mieux se moquer du monde
Elle est l'un et l'autre à la fois.

Elle a dans les yeux un sourire
Si caressant et si moqueur,
Qu'on ose à peine la maudire
De n'avoir jamais eu de cœur.

FATUITÉ TRISTE

Je veux te baiser sur la bouche,
Tu ne me répondras pas: « Non! »
Ton sein bat quand ma main le touche;
Tu pâlis en disant mon nom.

Je ne t'aime pas, mais tu m'aimes.
Va! ne crains pas d'en trop souffrir!
Je sais trop quels chagrins suprêmes
Inflige un impuissant désir.

J'ai trop versé de larmes folles
Pour en faire jamais verser,
Trop subi de dures paroles
Pour plus jamais en prononcer.

J'ai pour toi cette pitié tendre
Qui m'aurait rendu presque heureux,
Si l'on avait su me comprendre
Aux temps où j'étais amoureux.

Mais si tu rêves davantage,
Laisse-moi! tu n'obtiendras rien
D'un cœur épuisé que saccage
Le regret du bonheur ancien.

SUBSTITUTION

Est-il un homme, ayant un cœur, qui n'ait dit : « J'aime! »
Tout en songeant : « Ah! si c'était vrai seulement! »
Et qui n'ait exploité quelque ancien sentiment
Pour tromper sa maitresse et se tromper soi-même?

Il a redit tout bas une phrase, la même
Qu'aux jours passés il a prononcée en aimant,
Et sa maitresse émue ignore qu'il lui ment,
Et que cette voix tendre et tremblante blasphème.

Sinistre expérience, et qui fait sentir mieux
Au pauvre cœur, jadis si jeune, qu'il est vieux,
Et qu'on ne goûte pas deux fois la même ivresse...

Qu'importe! Grise-toi des mots que tu redis
Si tu dois, les yeux clos, revoir l'autre maitresse,
Et tromper Aujourd'hui par l'ombre de Jadis!

DÉBAUCHE

Je t'ai connue aux temps où mon âme chassée
D'un paradis ouvert une heure, puis fermé,
Se souvenait d'avoir éperdument aimé,
Comme une veuve vierge et qui fut fiancée.

J'ai, pour mieux endormir ma cruelle pensée,
Baisé ta bouche en fleur comme une rose en mai,
Mordu la blanche peau de ton corps parfumé
Et roulé dans tes seins ma tête harassée;

Nous savourions l'entier, le magique plaisir.
Comme des feux follets qu'on ne peut pas saisir,
A ta voix s'envolaient les peines anciennes.

Et dans ton large lit, où tu m'enveloppais
De baisers frémissants et d'étreintes païennes,
Pour la première fois j'ai pu dormir en paix.

DÉBAUCHE

L'énervante douceur de tes baisers d'amour
Trouble mon âme faible et malade, qu'oppresse
La soif de rencontrer enfin dans la maîtresse
Une âme qu'elle adore à jamais, sans retour.

Nous nous sommes unis seulement pour un jour.
Vingt autres ont goûté ta suave caresse,
Vingt bouches ont baisé cette bouche où je laisse
Mes lèvres d'amoureux s'oublier à leur tour.

Je sais cela, je sais que vénale et frivole
Tu t'en vas et reviens, comme l'oiseau qui vole,
De mon lit dans le lit de gens que je connais!

C'est vrai; mais si la Vie était moins insensée
Et moins dure, je sais comme tu m'aimerais,
Et cela seul suffit à troubler ma pensée.

PARFUM D'AMOUR

Une âme heureuse et noble, une âme que j'envie,
C'est l'âme d'un jeune homme à l'avril de sa vie,
Lorsqu'il aime d'amour une naïve enfant.
Comme une fine odeur flotte, mêlée au vent
Dont l'aile s'oublia sur des touffes fleuries,
Tel il respirera, parmi ses rêveries,
Longtemps après l'adieu de cet amour premier,
Je ne sais quel parfum suave et printanier.

DÉBAUCHE

S'IL est un sentiment qui déshonore l'âme,
C'est d'aimer une femme indigne, et de saisir,
A l'heure extasiée et tendre du plaisir,
Dans sa voix un écho de son métier infâme.

Ces mots entrecoupés de ces soupirs de flamme,
Elle les a soufflés froidement, à loisir,
Pour exciter leurs sens et fouetter leur désir,
A l'oreille de ceux qui paient pour qu'on se pâme.

Et puis, ils ont étreint tout nu ce corps si beau,
Ils ont baisé sa bouche, ils ont baisé sa peau,
Leurs mains ont caressé sa chair abandonnée.

Ah! Que n'est-il une eau lustrale, un bain puissant,
O femme! pour guérir l'âme passionnée,
Ou pour te rajeunir et te laver le sang.

ADIEU

Adieu! quoique ce mot funeste
S'échappe de ma bouche en feu,
Quoique ta voix me dise: « Reste! »
Quoique je le désire, adieu!

A quoi bon demeurer ensemble,
Puisqu'il nous faudra, tôt ou tard,
Avec ce même accent qui tremble,
Prononcer les mots du départ?

Il est un charme à la rupture,
Il est un délice aux adieux;
Cette heure du départ torture,
Mais qu'elle rend aussi joyeux!

Quel poète assez analyste
A célébré la volupté
Héroïque, enivrante et triste,
Du lien à jamais quitté?

Le cœur fatigué se délivre
De son énervante prison,
Oiseau sanglant, mais fier de vivre
Dans la largeur de l'horizon.

C'en est fini de la caresse.
Mais c'en est fini des soupçons,
Fini de la bouche traîtresse
Qui nous ment quand nous l'embrassons.

C'en est fini des causeries
Dans les parfums des foins coupés :
Frais parfums, paroles fleuries
Qui nous ont trop souvent trompés.

Mais l'indépendance ancienne,
Mais l'orgueil de ne plus avoir
D'autre volonté que la sienne,
Mais le viril et chaste espoir,

L'espoir de l'énergique tâche
Qu'on va reprendre vaillamment,
Tout cela vaut mieux que ce lâche
Et stérile asservissement.

Contre le beau corps qui nous leurre
Et son sortilège enchanté,
La fuite est l'arme la meilleure
Que puisse avoir l'amant tenté.

Si ta maîtresse fut menteuse,
Fuis-la, mais ne la punis point;
Car toute vengeance est honteuse,
Sinon de partir seul, — au loin.

CLAIR DE LUNE PARISIEN

Dans ce jardin de bal public et sous les branches,
Des filles circulaient et montraient leurs dents blanches,
Qui mordillaient parfois un pétale de fleur;
Les yeux, passés au noir, luisaient dans la pâleur
Des faces où saignaient des bouches carminées,
Et, comme s'il était d'étranges destinées
Qui font s'associer en des accords savants
Les tristesses du ciel aux hontes des vivants,
Une lune aussi pâle et froide que ces filles
Parut, et sur les bancs, les tables, les quadrilles,
Sur le gaz qui dardait son feu mince et muet,
Sur tout ce noir bourbier humain qui remuait,
En proie à la crapule immonde et coutumière,
Morne, elle répandit ses larmes de lumière.

CLOWN PARISIEN

Justaucorps vert, brodé de nœuds de satin jaune,
Leste et fringant, le clown a des yeux noirs de faune,
Des yeux vivants, brûlants, dans un masque plâtré.
Sa bouche est carminée et son toupet poudré,
Et quand le Jablochkoff l'auréole d'opale,
Les filles ont, devant cette figure pâle,
Grimace vieille et dont le regard a vingt ans,
Le monstrueux prurit des amours excitants,
Amours de bête, amours qui trompent la nature,
Réels et fous, ainsi que cette créature.

RÉCURRENCE

Si je sens tout mon cœur noyé de rêverie
Quand vient la calme nuit, dans sa robe fleurie
De fleurs d'or et de clairs bijoux silencieux;
— Si des pleurs ont roulé le matin dans mes yeux
A voir tout l'orient semé de rouges roses;
— Si surtout je me suis laissé rouler sans causes
Dans un gouffre de spleen profond, d'amer chagrin,
A table, en soulevant mon verre plein de vin,
Et sous l'ardent regard d'une maîtresse heureuse...

Alors je m'interroge, anxieux, et je creuse
L'étrange impression qui me fait tressaillir.
Du passé noir, je vais au muet avenir;
Je me dis qu'un malheur a frappé ce que j'aime;
Et toujours un visage, — ah! trop chéri! — le même,

M'apparait. Je le vois, douloureux, convulsé,
Et j'oublie et l'orgueil et mon chagrin passé
Pour me remémorer seulement la tendresse,
Et je sens, au regret douloureux qui m'oppresse,
Que de la passion qui fit mon cœur si noir
Tout est resté vivant en moi, — tout, — sauf l'espoir !

DÉBAUCHE

Pourquoi faut-il que la mauvaise vie
N'ait pas encore achevé de t'user,
Ame de feu, qui sors inassouvie
De chaque étreinte et de chaque baiser?

Pour te tuer, âme rêveuse d'anges,
Je t'ai traînée à des plaisirs sans nom,
Je t'ai vouée aux voluptés étranges,
Puis je criais : « Es-tu bien morte? » — Non!

Oh! non! tu vis. Les bouches dépravées
N'ont pu tarir la divine liqueur,
Et le sommeil de mes chairs énervées
N'a jamais pu me monter jusqu'au cœur.

Que j'ai de fois roulé ma pauvre tête
Sur de beaux corps, mais que je n'aimais pas,
Et, pour calmer ma poitrine inquiète,
Serré ces corps à m'en meurtrir les bras!

Tu les voyais, mon Ame, ces folies,
Tu les voyais, mais sans y prendre part.
Un souvenir que jamais tu n'oublies
Apparaissait, — un sourire, un regard;

Rien qu'un regard, et qui disait un Être!
Rien qu'un sourire, et qui disait un Cœur
Un Être! Un Cœur! Les voir, et reconnaître
Que pour toujours on est loin du bonheur!

L'AGE DE FER

Il est un âge — oh ! l'âge heureux ! — où la tendresse
N'a pas abandonné la place au corps vainqueur,
Tant qu'on préférerait aux voluptés sans cœur
Le bonheur sans plaisir et l'amour sans caresse.

Puis l'âge vient — oh ! l'âge amusant ! — où l'on laisse
La chair nous prodiguer son charme le meilleur.
On prend la femme, ainsi qu'on respire une fleur,
Sans rien lui demander qu'un quart d'heure d'ivresse.

Puis l'âge vient — oh ! l'âge effrayant ! — où les sens
Ne jettent plus des feux qui soient assez puissants
Pour nous cacher combien notre âme diminue.

Et l'homme, qui n'a plus ni bonheur, ni plaisir,
Voit poser devant lui la femme toute nue
Comme une ombre qu'il rêve et ne peut pas saisir.

SOUVENIR

Tous deux seuls, dans le grand silence de la nuit,
Nous nous laissions aller à la langueur qui suit
Le spasme violent et l'ardeur sans parole.
Ses yeux lassés étaient cernés d'une auréole,
Halo nacré qui leur donnait un charme fou.
Ses cheveux dénoués enveloppaient son cou,
Sa chemise de soie était un peu défaite,
Et j'écoutais son cœur battre contre ma tête...
Ou bien, moi, j'attirais sa tête sur mon cœur,
Pour mieux voir ces beaux yeux et mieux cette langueur.
Le bruit brutal, le bruit énervant de la vie,
Si dur, ne tenait plus ma pensée asservie.
Pour savourer comme en une immortalité
L'instant heureux, j'avais — ô folie! — arrêté
L'horloge où bat le pouls du temps que rien n'arrête.
La rêverie ouvrait une source secrète
Dans mon âme troublée, et soudain je l'aimais
En songeant: « Cet instant ne reviendra jamais.... »

Qui donc étais-je? Et toi, qu'étais-tu, pour me prendre
Cette part de mon âme aimante, la plus tendre,
Douce tête que plus jamais je n'étreindrai?
Pour un instant, j'aimais ton visage, altéré
Par l'extase de ton sourire dans l'ivresse;
L'arome de ton corps m'était une caresse.
C'était aussi, dans ma folie, un sentiment
De pitié pour ce corps périssable et charmant;
L'image de ton être, un jour, à l'agonie,
M'engourdissait dans une amertume infinie :
L'étrange isolement où nous plonge la mort,
L'arrière-fond où l'on rentre, comme on en sort,
Avec douleur... — Et puis, la sueur mortuaire
Qui mouillerait ton front, le funèbre suaire
Qui cacherait ton sein... Je disais : « Parle-moi ! »
Et tu me répondais naïvement : « Pourquoi? »
Et puis tu m'embrassais, comme folle, étouffée,
Sans t'en douter, ô pauvre enfant, par la bouffée
De tristesse infinie et d'obscure rancœur
Qu'un suprême plaisir nous fait jaillir du cœur!

DÉBAUCHE

Sois brutale, sois vile, ô femme, et mets à nu
Ta chair déshonorée et ton âme flétrie!
Voilà ce qui survit de cet âge ingénu
Où tu parais l'autel de la Vierge Marie.

Entre tes seins lassés roule mon pâle front;
Fais-moi sentir combien l'existence est amère.
Tes stupides yeux noirs longtemps me fixeront,
Et je me souviendrai des yeux de ma chimère.

Toi, la fille du peuple, et qui ne pourrais pas
Signer ton nom du bout de ta main toujours rouge,
Moi, l'héritier de tant de livres d'ici-bas,
Puisque l'affreux destin nous unit dans ce bouge,

Détruisons-nous l'un l'autre, et qu'il ne reste plus
En mon cœur de désir des idéales fêtes,
Ni dans le tien d'appel vers les beaux jours perdus!
Peut-être la débauche et ses stupeurs muettes,

Peut-être le poison de ton morne baiser,
Peut-être ces rancœurs et ce dégoût suprême,
Et cet abaissement, finiront d'épuiser
Ce qui reste de l'eau divine du baptême.

SPLEEN

J'ai goûté, jeune encore et dans ma simple vie,
D'âcres sensations dont le dégoût est tel
Que je me sens passer un haut-le-cœur mortel
Quand de les raconter il me vient quelque envie.

Ma jeunesse ne fut qu'une longue agonie
Tout entière passée, en un ennui cruel,
Comme un lion en cage à regarder le ciel.
Chaque jour use un peu ma force et mon génie.

Je me suis consolé dans de mornes amours;
J'ai connu les réveils atroces des grands jours
Éclairant les rideaux de quelque alcôve infâme.

Vingt ans, peut-être moins... La terre me prendra,
Et sais-je seulement le gouffre où sombrera
Le frisson singulier qui pourtant est Mon Ame?

SPLEEN

J'ai regardé ma vie à l'heure où le soir tombe.
Penché sinistrement sur cet obscur passé
J'ai regardé ma vie et consulté la tombe
Sur laquelle est écrit l'éternel « *In pace...* »

Je t'ai revue, ô toi que j'aimais, toi que j'aime,
Dans un rêve insensé de joie et de douceur.
Ton visage d'archange était encor le même,
Et tu me souriais comme une bonne sœur.

Surnaturelle et telle enfin qu'aux mois d'ivresse,
Ayant dans tes yeux noirs ce charme surhumain,
Je te disais : « Reviens à moi, reviens et laisse
Mes lèvres se poser seulement sur ta main !... »

Il fut des jours... Ah! si l'horloge de la vie
Avait pu s'arrêter alors sur notre front!...
Tu ne les diras plus à mon âme ravie,
Ces mots qui pour toujours en moi résonneront.

Ah! si quelque pouvoir magique t'avait prise
Et m'avait pris pour nous porter sous d'autres ciels,
Toi seule et moi, bien loin de ce monde qui brise
Tous nos songes avant qu'ils fleurissent réels!...

Que fais-tu maintenant de ton rêve? — O misère!
Que fais-tu de tes yeux adorés? — O douleur!
Rien qu'à penser à toi, comme mon cœur se serre,
Comme mes yeux sont pleins des larmes de mon cœur!

SPLEEN

Aujourd'hui que la fièvre étrange de la vie
Allume moins de feux et d'éclairs irritants
Dans ces yeux et ce cœur qui n'ont plus leurs vingt ans,
Je songe à mes amis d'enfance avec envie.

A des labeurs obscurs leur jeunesse asservie
N'a jamais dévoré l'espace ni le temps,
Et, loin du chevalet de l'Art où je m'étends,
Le métier, à dormir tranquilles, les convie.

J'eusse vécu prudent comme eux, calme comme eux;
Mais mon désir, à moi, fut comme un vin fumeux
Dont la première goutte exaspéra mon être.

J'ai fait des vers, rêvé la gloire, adoré l'Art.
Je sais de quel néant écœurant nous pénètre,
Même étreint, le plus bel Idéal. — C'est trop tard!

L'HEURE PENSIVE

Comme la clarté molle et tiède d'un soir bleu
Convient seule aux baisers prolongés d'un adieu ;
Comme aux égarements d'une débauche amère
Il faut une nuit froide et noire de Brumaire ;
Et comme pour conduire une vierge à l'autel
Rien ne sied qu'un soleil de mai dans un beau ciel ;
Ainsi, pour retrouver l'impression profonde
De la mysticité redoutable du monde,
J'aime, après un travail poussé jusqu'au matin,
A voir le jour qui monte à l'horizon lointain,
Pâle, mouillé des pleurs de la brume nocturne,
Et la lune qui meurt dans l'aube taciturne.

L'HEURE AMÈRE

O tristesse du jour fini sur la pensée
Que la faute demain sera recommencée,
La même faute, avec les mêmes vains remords!
O tristesse du soir, combien de rêves morts
Tu ranimes au cœur de la femme adultère
Qui rentre au gite, au fond du fiacre solitaire!
Comme au cœur de l'artiste, épris de l'Idéal,
Et qui s'est épuisé sur un labeur vénal;
Comme au cœur de l'amant qui fit à ce qu'il aime
Un douloureux chagrin dont il souffre lui-même!
O tristesse qui viens avec la sombre nuit,
Grâce à toi, nous sentons, comme le temps s'enfuit,
La morne inanité des vertus les meilleures,
La vie, et le coupable égarement des heures.

SUR UN CALENDRIER

Ne l'interroge pas au moment où tu pleures,
L'obscur tableau des jours prochains qui te luiront;
A leur appel, voici déjà tourner en rond,
Autour de toi, l'essaim connu des mornes heures.

Quoi! toujours? Oui! toujours, jusqu'à ce que tu meures,
Mêmes désirs trompeurs qui t'ensorcelleront,
Même étrange ouragan de rêves sous ton front,
Mêmes sommeils mauvais dans d'impures demeures.

Qu'ils tombent, un par un, dans le gouffre éternel,
Ces jours qui ne feront jamais qu'un autre ciel
A nos yeux rajeunis éclaire une autre terre.

Qu'ils tombent donc, ces jours, et rapprochent celui
Où, la Mort ordonnant à nos cœurs de se taire,
L'Enfer ou le Néant guérira notre ennui!

LUNE D'HIVER

Astre maudit, qui me regardes
Sinistrement du haut des cieux,
Mire bien tes lueurs blafardes
Au miroir sombre de mes yeux...

Ah! que ta froideur me pénètre,
Lune pâle des nuits du Nord,
Et verse-moi l'horreur de l'être
Dans l'amour profond de la mort!

SPLEEN

Les livres que j'ai lus quand j'étais tout enfant
M'ont trop fait espérer. Ils m'ont gâté la vie.
Et ma pensée, en eux exaltée et ravie,
En vain d'un grand dégoût du réel se défend.

Le plaisir n'eut pour moi qu'un charme décevant.
Je ne me suis assis que l'âme inassouvie
Au beau festin où la jeunesse nous convie,
Et je m'en suis levé plus affamé qu'avant.

Je me sens inutile aux autres comme à moi;
Je travaille, je lis, et, sans savoir pourquoi,
J'écris, comme en rêvant, des vers que je méprise.

Je sais pourtant qu'il est des beaux yeux ici-bas
Qui rendraient de la force à ce cœur qui se brise...
Mais ces yeux, ces beaux yeux, ne me regardent pas.

SUR UN PORTRAIT

Qui la voit dans un bal, si finement jolie,
Fleur exquise de luxe et de félicité,
Peut lire sur son front tout endiamanté
La paix de la chimère à loisir accomplie.

Pourquoi donc l'amertume et la mélancolie
De ce portrait, si vrai qu'on reste épouvanté
A retrouver tragique et presque révolté
Ce visage où l'on sent qu'une âme en deuil s'oublie?

O femme, qui dit vrai, du portrait soucieux,
Ou de la lueur gaie et calme de vos yeux
Qui font croire à chacun que vous êtes heureuse?

Et qui saura le mot de votre étrange cœur,
Mondaine au front candide et qu'aucun pli ne creuse,
Sphinx au front dur, chargé d'une morne langueur?

SPLEEN

N'AYANT plus rien debout en moi de ces espoirs
Que je dressais au ciel comme des pyramides,
Je prends entre mes mains mon front chargé de rides
Et j'écoute approcher l'essaim des mauvais soirs.

Ils arrivent, muets archers aux casques noirs...
Essaim maudit, crois-tu donc que tu m'intimides?
J'ai de moi-même fui le jardin des Armides,
Et mis le feu moi-même à mes plus chers manoirs.

Aujourd'hui, je me suis forgé dans mes pensées
Des chaines de douleur tellement insensées
Que la réalité terrible peut venir :

Elle ne pourra pas me faire une blessure
Qui vaille ce que j'ai dans mon vieux souvenir...
— O main de femme ! O main que je crus douce et sûre !

NIHILISME

Dans vos yeux, qu'obscurcit l'ombre de vos pensées,
Si je cherchais à lire, un jour, je trouverais
— Vous le dites, du moins, — les désespoirs secrets
Des heures dans le doute et le chagrin passées.

Vous n'êtes pas semblable aux jeunes fiancées
Dont le cœur est plus clair que leurs yeux ne sont frais,
Car la science est belle et ses puissants attraits
Vous ont encouragée aux folles odyssées.

Donc, aujourd'hui, pareille à nous, ne croyant pas,
Sachant qu'il n'est nul Dieu qui nous guide ici-bas,
Morose, et du néant final persuadée,

Dans le luxe et l'ennui vous vivez, ignorant
S'il ne valait pas mieux dans quelque fausse idée
Endormir votre cœur que vous sentez trop grand.

A UNE JEUNE FILLE

COSTUMÉE EN MINERVE

Celle qui, toute jeune et belle, s'est choisi
Ce fier déguisement de l'antique sagesse,
Est digne de porter ta lance de déesse,
O Minerve, et ton casque et ton égide aussi!

Elle n'a pas vécu, comme toutes ici,
Pour des colifichets d'élégante paresse;
Sur les livres elle a consumé sa jeunesse,
Et pour elle savoir fut l'unique souci.

Sur son cœur virginal elle porte une égide,
Ce désir de science, et sur son front sans ride
La sereine pensée a mis son casque d'or.

Et nul n'a dit les mots qu'il faudrait faire entendre
Pour réveiller un jour la passion qui dort
Dans ces grands yeux que noie une ombre triste et tendre.

LECTURE INTERROMPUE

Incliné sous ma lampe et feuilletant un livre,
Voilà que j'ai laissé mon nostalgique esprit
S'envoler vers des soirs pareils, et qu'attendrit
— Ah! moins que celui-ci — l'âpre désir de vivre.

Les têtes s'inclinaient sous les lampes de cuivre;
Les livres feuilletés vibraient à petit bruit;
C'était dans le collège où mon rêve fleurit,
— Folle fleur dont l'arome après douze ans m'enivre! —

Que ces soirs m'étaient longs! Ah! moins que celui-ci!...
Que j'en sentais le vide, et comme, en mon souci,
Je fouillais l'avenir pour y chercher mon heure!

O destin, horloger cruellement moqueur,
Dois-je l'attendre encore? Ou faut-il que je meure
Sans avoir une fois vécu selon mon cœur?

SPLEEN

Les cloches qui tintaient sous l'azur clair du ciel,
Jusqu'à la chambre close éparpillant leur âme,
Vainement, d'une voix d'amour qui plaint et blâme,
Ont répété : « Les fleurs se fanent sur l'autel... »

Un portrait, qui riait d'un rire sensuel
Sur une cheminée où tremblait une flamme,
A fait étinceler ses yeux comme une lame,
Vainement, et redit : « Mes baisers sont de miel... »

Les cloches ont cessé ; l'ombre crépusculaire
Du portrait sensuel a voilé la colère ;
La nuit mystérieuse erre dans la maison.

Et l'homme dont le cœur répugne à toute envie
Savoure longuement, comme un divin poison,
La taciturne mort du Jour et de la Vie.

SPLEEN

Pour le mal dont je souffre il n'est pas de remède.
Puis-je un jour devenir à moi-même étranger,
Et, contre un autre cœur jeune et joyeux, changer
Ce cœur morne, — mon cœur, — dont le dégoût m'excède?

Qu'à l'heure intolérable une autre heure succède,
Le poids de mon ennui sera-t-il plus léger?
Dans l'immense univers où rien ne doit bouger,
Un Père est-il caché de qui j'attende une aide?

Quand le même soleil sur ma tête aura lui,
Demain, ah! je serai l'homme amer d'aujourd'hui,
Prisonnier d'un cœur morne et d'un ténébreux monde.

Et cependant la mort approche, et j'en ai peur:
Son gouffre est taciturne et son ombre est profonde.
— Pourquoi trembler, ô lâche, ô misérable cœur?

SUR UNE TÊTE DE MORT

Pour calmer ma tristesse athée,
J'ai, comme un ermite chrétien,
Une tête de mort sculptée
Dans un jaune ivoire ancien.

A Paris, du bord de ma table,
Paisiblement, le jour, la nuit,
De son regard inévitable
Cette tête de mort me suit.

C'est mon amie et la plus sûre,
Car à chaque nouveau malheur,
Si large que fût la blessure,
Elle a su calmer la douleur.

Quand je souffre du mal d'écrire,
Mon désespoir d'ambitieux
S'endort aux clartés du sourire
Qui va de sa bouche à ses yeux.

Mieux que Montaigne et mieux qu'Horace,
Ce large sourire clément
M'endoctrine et me débarrasse
Du vain souci d'un bruit qui ment.

Et de mes chimères trompées
Je fais d'inutiles faisceaux,
Comme avec leurs vieilles épées
Les bretteurs fatigués d'assauts.

Oh! les sensations aiguës
Et vibrantes que je te dois,
Tête aux mâchoires exiguës
Que j'aime à rouler dans mes doigts!

Surtout dans l'éclat des soirées
Où j'admire des fronts charmants,
Qu'encadrent des boucles dorées
Et qu'éclairent des diamants,

Je songe à toi, symbole étrange
De la nuit où l'on s'en va seul,
Et mon rêve d'avance arrange
Sur ces fronts les plis du linceul.

Cette enfant que la valse emporte
Au rythme tournant des accords,
Je la vois toute blanche et morte,
Je couche au cercueil ce beau corps.

Mystérieux comme un lac trouble,
L'au-delà des jours m'apparait;
Mon admiration se double
D'un attendrissement secret,

Et, plus que tout au monde, j'aime
Ce frisson devant l'avenir;
Car je trouve un attrait suprême
A la beauté qui doit finir.

AUTOUR D'UNE ÉGLISE

L'ÉGLISE s'éveille au soleil levant,
Et de bois en bois, de roches en roches,
Le bruit argentin des premières cloches
Se disperse et flotte au souffle du vent.

Au pied de l'église est un cimetière.
Sur la terre épaisse où dorment les morts,
De rouges rosiers poussent, drus et forts,
Et ce frais jardin rit dans la lumière.

Mais les grandes fleurs et les calmes cieux
M'étalent en vain leurs beautés sans âme.
Malgré moi je songe à la douce flamme
Que les pauvres morts avaient dans les yeux...

LA MORT

Mourir? O chair vivante, est-ce un si rude effort
Qu'il faille, pour calmer ta révolte dernière,
Avec le bruit payé d'une vaine prière,
Comme on berce un enfant, te dorloter ta mort?

Mourir? O cœur vivant, il te plaît donc bien fort,
L'étroit et dur cachot qui te sert de tanière,
Que tu ne trouves pas en toi la force altière
D'affronter cette nuit d'où nul appel ne sort?

Quoi que ce soit: enfer peuplé de cris sauvages,
Anéantissement éternel, ou voyages
A travers l'infini du monde sidéral,

Tu ne trouveras pas, pauvre chair harassée,
Ni toi, cœur lamentable, un plus terrible mal,
Plus lancinant et plus cuisant que la Pensée.

LA MORT

Tout ce qui doit finir est court, — a dit un sage.
Aux heures de plaisir ce mot si vrai me suit.
Je le creuse. Je sens comme le jour s'enfuit :
Il approche, l'instant que l'affreux mot présage.

Je me vois au tragique et suprême passage.
Je suis mort. Ce qui fut mon cœur s'évanouit.
Mes yeux sont obscurcis par l'éternelle nuit,
Et le drap du suaire a moulé mon visage.

Que ce soit dans un mois, que ce soit dans vingt ans,
Il n'en viendra pas moins, je le sais trop, ce temps;
Il est déjà venu, tant les jours sont rapides!

Et devant ta présence épouvantable, ô Mort,
Trouvant les voluptés de la vie insipides,
Je songe qu'aucun but ne vaut aucun effort.

ROMANCE

La Mort viendra, compagne sûre et tendre,
Quand nous serons bien vieux et bien lassés
La Mort viendra fidèlement nous tendre
La coupe où dort l'oubli des maux passés.

La Mort viendra... Qu'il est amer aux lèvres,
Son vin nouveau, mais qu'il est doux au cœur!
Au cœur qui souffre, et qui tremble les fièvres,
C'est une bonne, une fraîche liqueur.

La Mort viendra... Mais j'ai l'âge des rêves,
Des cheveux bruns sans un filet d'argent.
La Mort viendra... Que les heures sont brèves
Qu'on passe au sein de l'univers changeant!

Oh! laisse-moi, pâle consolatrice,
Le temps d'avoir des douleurs à calmer,
Et ne reviens m'offrir ton lourd calice
Qu'aux jours glacés où l'on cesse d'aimer.

LA MORT

S'IL est un homme heureux et qu'ici-bas j'envie,
C'est celui-là qui vit sans penser à sa vie :
Il laisse s'effeuiller ses jours au vent du sort,
— Comme l'arbre des champs laisse le vent du nord
Éparpiller l'essaim de ses feuilles fanées, —
Sans songer que le vol rapide des années
Rend plus proche et plus proche encore le moment
De l'entier, du suprême évanouissement.
Certe ! heureux, si jamais l'énigme inexplicable
De l'univers réel ne l'étreint et l'accable ;
S'il ne voit pas avec des yeux épouvantés
Les abimes muets des deux éternités :
— Celle qui précédait et celle qui doit suivre
Le temps si court durant lequel il se sent vivre ! —
Cet homme peut jouir de l'heure, elle est à lui,
Et demain n'est pas là qui lui gâte aujourd'hui !

Demain! car c'est demain, tant l'existence est brève,
Qu'il faudra s'éveiller de cet étrange rêve.
Demain, les yeux tout grands ouverts se fermeront.
Demain, l'idée aura quitté ce pâle front.
Demain, ce qui fut nous s'écoulera dans l'ombre
Qui déjà s'est ouverte à des vivants sans nombre :
— Enfer? Néant? Effort nouveau? Divin séjour?
Qui sait ton mot, ô dur voyage sans retour?...

LUTHER

LUTHER, un jour, lassé d'avoir vécu sa vie,
S'arrêta dans un vieux cimetière allemand,
Lut quelques noms, et dit mélancoliquement :
« Ils reposent, ceux-là; comme je les envie!... »

Certes! quand la chimère ardemment poursuivie
S'évanouit au fond de l'avenir qui ment,
C'est une volupté que le renoncement,
Et doux est le sommeil où la mort nous convie.

Mais ces abandons-là ne sont pas d'un cœur fier;
Je n'y reconnais pas ton orgueil, dur Luther!
Car s'avouer lassé du combat, c'est se rendre;

C'est offrir en trophée au stupide hasard
Un cœur d'homme qui fut sublime et qui fut tendre.
— Mieux vaut mourir debout, comme l'ancien César.

MORTUÆ

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas.
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds ! devinais-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?

Réponds ! figure aimée et si vite ravie
Qui, de tes sombres yeux, pareils aux miens, me suis :
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

EN LISANT L'ÉVANGILE

Sur le morne gazon du Jardin des Olives,
Le Christ agenouillé pleure comme un enfant.
— Mon cœur d'homme coupable et baptisé se fend
A lire le récit de ces heures plaintives.

Mon Ame, c'est pour toi, c'est afin que tu vives,
Que ce Juste aux bourreaux livre son corps vivant
Et qu'il vient attester son Idéal, devant
Le grand festin du monde et ses cruels convives!

Mon Ame, c'est sur toi que ce Juste est penché
Et sur l'obscur troupeau de tes sœurs en péché,
Durant l'accablement de sa nuit d'agonie!

Pourtant, mon Ame, et vous, sœurs en anxiété,
Vous gémissez encor dans une ombre infinie,
Comme si tout cela n'avait jamais été!...

DÉSESPOIR EN DIEU

Oh! qu'Il fût seulement une personne, un être!
Qu'à l'heure où l'on se sent mourir de désespoir
On pût voir là quelqu'un, oh! même sans le voir,
Le sentir là, vivant, et qui pût nous connaître!

Tendre Dieu paternel, ou tyrannique maître,
Que seulement on pût près de son cœur s'asseoir,
Comme Jean, près du cœur de Jésus, fit un soir,
Ou l'insulter, l'étreindre, et d'horreur se repaître!

O Dieu, parais, éclaire un si sombre univers!...
— Hélas! que l'homme en pleurs tende ses bras ouverts,
Ou qu'il crispe son poing frénétique, et blasphème,

La matière se meut en sa stupidité,
L'affreuse solitude est à jamais la même,
Et l'homme seul répond à l'homme épouvanté.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Confiteor.

Le fantôme est venu de la trentième année.
Ses doigts vont s'entr'ouvrir pour me prendre la main,
La fleur de ma jeunesse est à demi fanée,
Et l'ombre du tombeau grandit sur mon chemin.

Le fantôme me dit avec ses lèvres blanches :
« Qu'as-tu fait de tes jours passés, homme mortel ?
« Ils ne reviendront plus t'offrir leurs vertes branches.
« Qu'as-tu cueilli sur eux dans la fraîcheur du ciel ? »

— « Fantôme, j'ai vécu comme vivent les hommes :
« J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal.
« Il est dur aux songeurs, le siècle dont nous sommes,
« Pourtant j'ai préservé mon intime Idéal !... »

Le Fantôme me dit: « Où donc est ton ouvrage? »
Et je lui montre alors mon rêve intérieur,
Trésor que j'ai sauvé de plus d'un noir naufrage,
— Et ces vers de jeune homme où j'ai mis tout mon cœur.

Oui! tout entier: espoirs heureux, légers caprices,
Coupables passions, spleenétique rancœur,
J'ai tout dit à ces vers, tendres et sûrs complices.
Qu'ils témoignent pour moi, Fantôme, et pour ce cœur!

Que leur sincérité, Juge d'en haut, te touche,
Et, comme aux temps lointains des rêves nimbés d'or,
Pardonne, en écoutant s'échapper de leur bouche
Ce cri d'un cœur resté chrétien: *Confiteor!*

TABLE

TABLE

EDEL

Pages

Première partie 3
Seconde partie. 57

LES AVEUX

PROLOGUE

Le Jardin. 119

LIVRE PREMIER. — AMOUR

Pages

Les Heures éblouissantes 122
Espoir d'aimer 123
L'Amour naissant 125
Analyse 126
Les Yeux et la Voix 128
Solitude 130
Distraction 131
Chanson d'hyménée 132
Sur un cahier de vers 134
Volupté 135
Romance : *Silence ineffable* 136
Paysage sentimental 137
Romance : *Seul dans la nuit* 139
Lettre 140
Ton Passé 142
Sur un volume de Shelley 144
Soirs d'Été I. *Le cœur gai* 145
— II. *La brise du soir* 147
— III. *Le soir est aussi doux* 149
— IV. *Ce soir, que faites-vous?* 151
— V. *Encore un soir qui tombe* 152
— VI. *J'avais cueilli la fleur* 154
— VII. *Sur nos fronts un laurier* 155
— VIII. *Près d'nn étang presque sans eau* . . 157
— IX. *Petit oiseau que j'écoutais* 158
— X. *C'est une émotion* 159
— XI. *Cette fois ce n'est pas* 160

Pages
Vision 162
Regret : *Devant le ciel d'été*. 164
Chanson de Bretagne. 165
Musique 167
Romance : *L'Ame évaporée et souffrante*. 168
Romance : *Voici juste un an*. 169
Romance : *Tu n'as pas plus besoin*. 171
Romance : *Tandis qu'Elle écoutait*.. 172
Regret : *O beaux cheveux !*. 175
Romance : *Oublieras-tu*. 176
Le Soir et la Douleur 178
Regret : *Dans un jardin* 180
A une ancienne amie. 182

LIVRE SECOND. — DILETTANTISME

Dans les jours où la vie est libre 186
Indifférence : *Le calme azur* 187
Indifférence : *Sans souci de savoir*. 188
Romance : *Voici que le printemps*. 189
Révolte. 191
Paysage de Provence. 193
Paysage. 195
Premier Mai. 196
Romance : *Les feuilles s'ouvraient*. 197
Zante, Fior di Levante 198
A une Marguerite 200
Très vieux vers. 201

Pages

Consolation à Élise 202
En lisant Ronsard 204
En lisant Michelet 205
Soirée de jeunes gens. 206
Souvenirs du Nord. I. *Départ*. 209
— — II. *Soir*. 211
— — III. *Matin*. 212
— — IV. *Flirtation*. 213
— — V. *La Romance d'Ariel*. . 215
— — VI. *Au bord de la mer*. . . 217
— — VII. *Beau soir*. 219
— — VIII. *Au bord du lac* 220
— — IX. *Fantômes*. 222
— — X. *Pays libre* 224
— — XI. *Nuit d'Été* 226
— — XII. *Vieux Souvenir* 228
— — XIII. *Autre Souvenir* 230
— — XIV. *Nostalgie*. 232
— — XV. *Romance :* J'écrivis un nom 234
— — XVI. *Le Ver dans la Rose* . . 236
— — XVII. *Lamentation*. 237
— — XVIII. *Romance :* Oui, j'ai fait un jardin. 239

LIVRE TROISIÈME. — SPLEEN

Ai-je assez usé ma vie? 242
Portrait de femme 243
Fatuité triste 244

Achevé d'imprimer

le vingt-cinq août mil huit cent quatre-vingt-seize

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

3. — 2652.

Pages
Substitution. 246
Débauche : *Je t'ai connue aux temps* 247
Débauche : *L'énervante douceur*. 248
Parfum d'amour. 249
Débauche : *S'il est un sentiment* 250
Adieu. 251
Clair de lune parisien. 254
Clown parisien 255
Récurrence 256
Débauche : *Pourquoi faut-il?* 258
L'Age de fer 260
Souvenir 261
Débauche : *Sois brutale, sois vile*. 263
Spleen : *J'ai goûté, jeune encore* 265
Spleen : *J'ai regardé ma vie*. 266
Spleen : *Aujourd'hui que la fièvre*. 268
L'heure pensive 269
L'heure amère. 270
Sur un Calendrier 271
Lune d'hiver. 272
Spleen : *Les livres que j'ai lus* 273
Sur un portrait 274
Spleen : *N'ayant plus rien*. 275
Nihilisme. 276
A une jeune fille. 277
Lecture interrompue 278
Spleen : *Les cloches qui tintaient* 279
Spleen : *Pour le mal dont je souffre*. 280
Sur une tête de mort. 281
Autour d'une église. 284
La Mort : *Mourir? O chair vivante* 285
La Mort : *Tout ce qui doit finir* 286
Romance : *La mort viendra* 287
La Mort : *S'il est un homme*. 289
Luther. 291

Pages

Mortuæ. 292
En lisant l'Évangile. 293
Désespoir en Dieu. 294

ÉPILOGUE. 295

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Paris. — Imp A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.

I. — 2422

ŒUVRES
DE
Paul Bourget

Édition elzévirienne

POÉSIES (1872-1876) *Au bord de la Mer.* — *La Vie inquiète* — *Petits Poèmes.* 1 vol.	6 fr.
POÉSIES (1876-1882) *Edel.* — *Les Aveux.* 1 vol. .	6 fr.
L'IRRÉPARABLE. — *Deuxième amour* — *Profils perdus.* 1 vol.	6 fr.
CRUELLE ÉNIGME. 1 vol.	6 fr.

Édition in-18

L'IRRÉPARABLE. — *L'Irréparable.* — *Deuxième amour.* — *Profils perdus.* 1 vol.	3 50
PASTELS *(Dix portraits de femmes).* 1 vol. . . .	3 50
NOUVEAUX PASTELS *(Dix portraits d'hommes)* . .	3 50
CRUELLE ÉNIGME. 1 vol.	3 50
UN CRIME D'AMOUR. 1 vol.	3 50
ANDRÉ CORNÉLIS. 1 vol.	3 50
MENSONGES. 1 vol.	3 50
LE DISCIPLE. 1 vol.	3 50
UN CŒUR DE FEMME. 1 vol.	3 50
PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE. 1 vol. . . .	3 50
LA TERRE PROMISE. 1 volume.	3 50
COSMOPOLIS. 1 volume.	3 50
CRUELLE ÉNIGME *(Coll. Guillaume-Lemerre)* 1 v. in-18.	4 »
UN SCRUPULE. 1 vol. in-32, illustré par Myrbach. .	2 »
UN SAINT. 1 vol. in-32, illustré par Paul Chabas. .	2 »
STEEPLE-CHASE, 1 vol. in-32, ill. par André Brouillet.	2 »

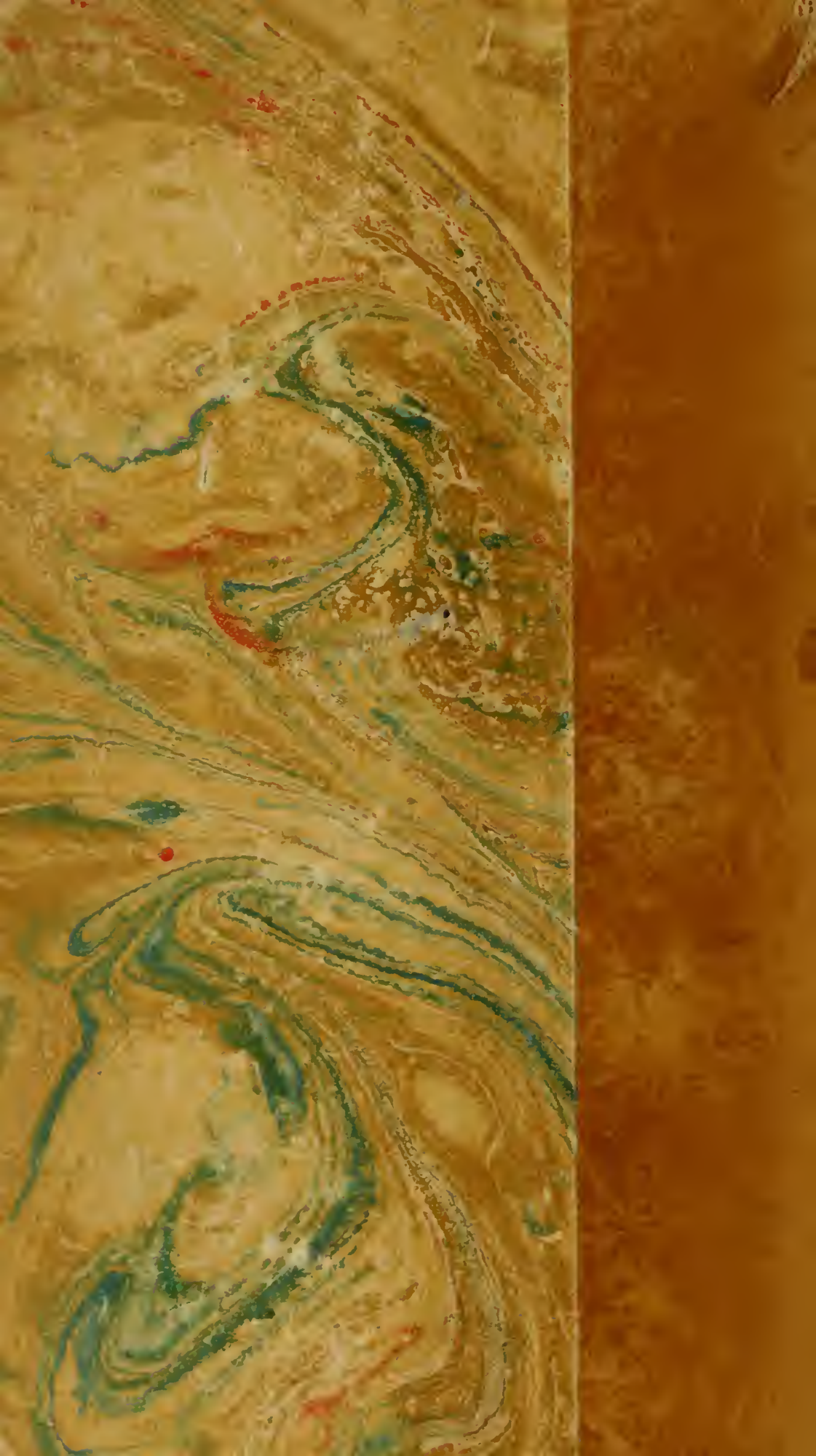
ESSAIS DE PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE. *(Baudelaire.* — *M. Renan.* — *Flaubert.* — *M. Taine.* — *Stendhal.)* 1 vol.	3 50
NOUVEAUX ESSAIS DE PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE. *(M. Dumas fils.* — *M. Leconte de Lisle.* — *MM. de Goncourt.* — *Tourguéniev.* — *Amiel.)* 1 vol.	3 50
ÉTUDES ET PORTRAITS. *(I. Portraits d'écrivains.* — *II. Notes d'esthétique.* — *III. Études Anglaises.* — *IV. Fantaisies.)* 2 vol.	7 »
SENSATIONS D'ITALIE. *(Toscane.* — *Ombrie.* — *Grande-Grèce).* 1 vol.	3 50
OUTRE-MER (Notes sur l'Amérique). 2 volumes. .	7 »

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins. 3.-2422

othèque
d'Ottawa
ance

The Library
University of Ottawa
Date due

JUN 15 1972

a39003 002515343b

CE PQ 2199
.A17 1885 V002
C00 BOURGET, PAU POESIES.
ACC# 1220724